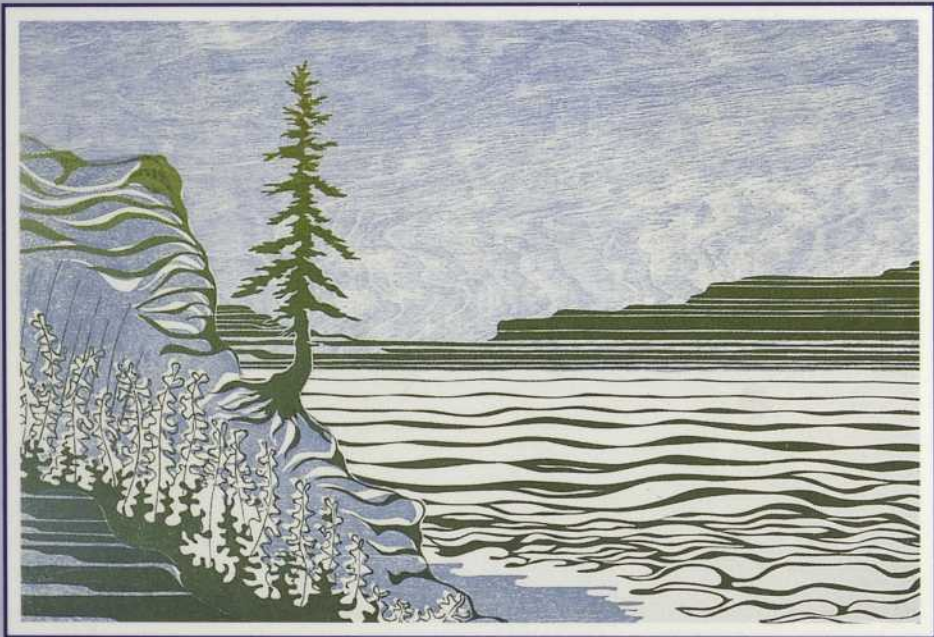


C843.0108054
C7618
1991

CONTES ET NOUVELLES DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

TEXTES RÉUNIS PAR
STÉPHANE-ALBERT BOULAIS



LES CAHIERS DU VERMILLON, N° 3

M LES ÉDITIONS DU VERMILLON



Bibliothèque Nationale du Québec

CONTES ET NOUVELLES
DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS



CONTES ET NOUVELLES

DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

CONTES ET NOUVELLES

EDUQUANE-ALIER DES LAIS

DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE

VINCENT THÉBERG

Collection des
1984 (1985) 200 p., 20 x 27 cm

COLLECTION LES CARIERS DU VERMILON, N° 3

M

LES ÉDITIONS DU VERMILON

CONTES ET NOUVELLES
DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

CONTES ET NOUVELLES

DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

TEXTES RÉUNIS PAR
STÉPHANE-ALBERT BOULAIS

ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
VINCENT THÉBERGE

Cet arbre debout!
Bois gravé 1984 60 x 40 cm

COLLECTION «LES CAHIERS DU VERMILLON», N° 3

M

LES ÉDITIONS DU VERMILLON

Ont collaboré à la réalisation
de cet ouvrage

MONIQUE BERTOLI
STÉPHANE-ALBERT BOULAIS
CARMEN DUBRÛLE-MAHAUX
DIANE ELLE-LEFEBVRE
JACQUES FLAMAND
LISE GAUTHIER
JACQUES MICHAUD
MARC PELLETIER
VINCENT THÉBERGE

PS
9329.5
079065
1991

NC

Collection

Les Cahiers du Vermillon

1. **L'Envers du pelage**, 1988, 218 pages
2. **Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui**, 1989, 442 pages
3. **Contes et nouvelles de l'Outaouais québécois**, 1991, 180 pages

Collection de la
Bibliothèque de la
Université de Montréal
1987

1. L'œuvre de Paul Valéry, 1894-1942, 215 pages
2. Écriture française - L'œuvre de Paul Valéry, 1934, 442 pages
3. Contes et nouvelles de Paul Valéry, 1931, 180 pages

1987
1987
1987

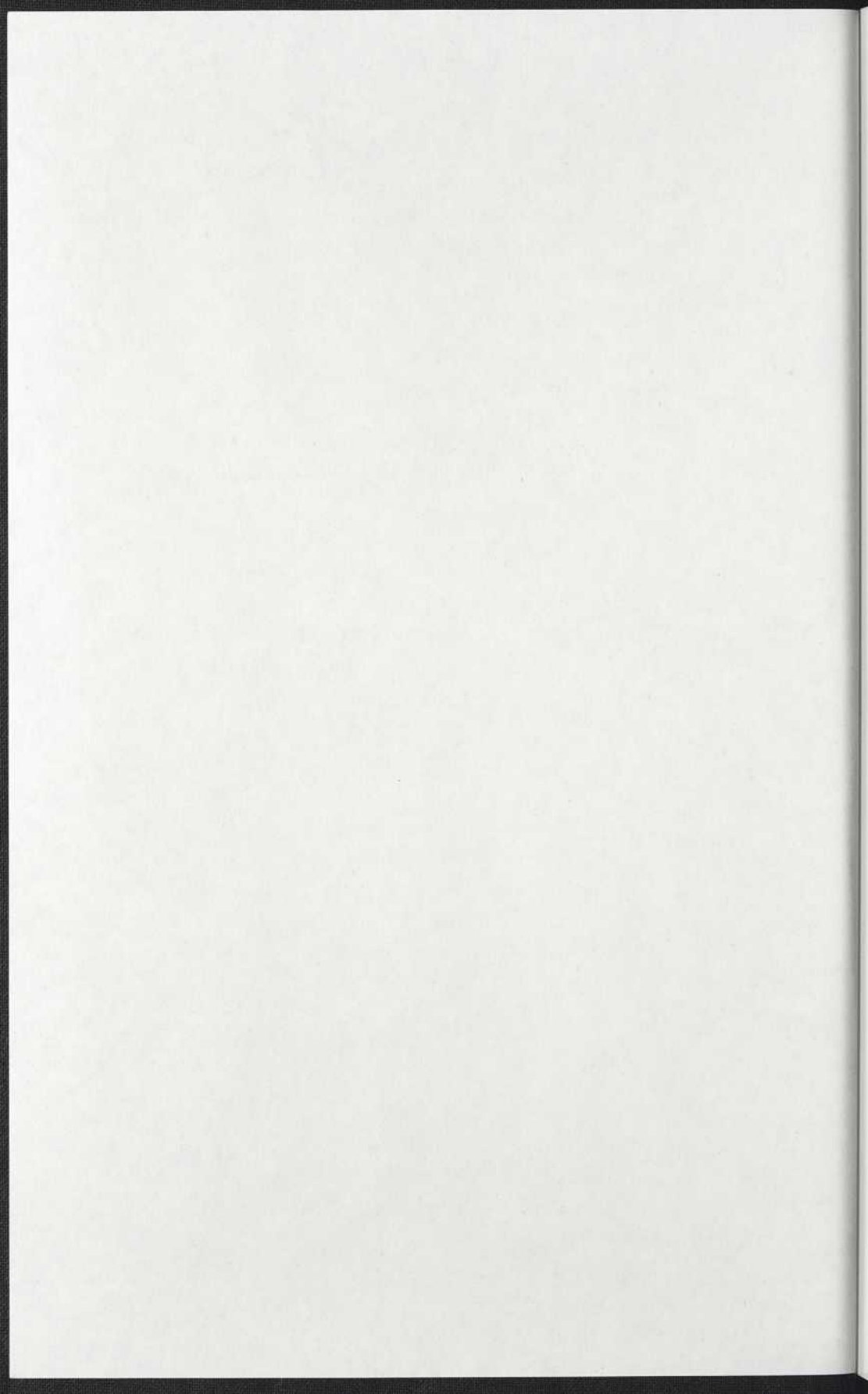
Préface

Aux gens de l'Outaouais québécois

D e janvier à avril 1991, *Jeuneur* (l'ancien — hebdomadaire de l'Outaouais québécois — faisait connaître les membres de l'Association des auteurs-e-s de l'Outaouais-québécois en publiant de courtes biographies de ses membres. À raison de deux textes par semaine. Ces textes avaient tous été rédigés par les membres de l'AAOQ. L'expérience a été très enrichissante.

Cette activité préannonçait le Salon du livre de l'Outaouais 1990. Plusieurs lecteurs de *Jeuneur* Dimanche se sont écrits à notre adresse pour nous faire part de leur intérêt pour l'auteur-e-s et la littérature d'ici. Forts de cette expérience — et pour respecter les liens privilégiés que nous avons établis avec *Jeuneur* Dimanche — nous avons publié, entre janvier et mars 1991, des nouvelles et des contes rassemblés sous le titre *Flamme Outaouaise*.

Ce sont ces nouvelles et ces nouvelles, en plus d'autres textes inédits dont le thème est aussi l'Outaouais, que nous reproduisons dans ce recueil établi en collaboration avec les Éditions du Versant Est. En fait, il s'agit de



Préface

DE janvier à avril 1990, *Bonjour Dimanche* — hebdomadaire de l'Outaouais québécois — faisait connaître les membres de l'Association des auteur-e-s de l'Outaouais québécois en publiant de courtes biographies de ses auteur-e-s, à raison de deux textes par semaine. Ces textes avaient tous été rédigés par les membres de l'AAOQ. L'expérience a été très enrichissante.

Cette activité promotionnelle précédait le Salon du livre de l'Outaouais 1990. Plusieurs lecteurs de *Bonjour Dimanche* se sont arrêtés à notre *stand* pour nous faire part de leur intérêt pour les auteur-e-s et la littérature d'ici. Forts de cette expérience — et pour resserrer les liens précieux que nous avons établis avec *Bonjour Dimanche* — nous avons publié, entre janvier et mars 1991, des nouvelles et des contes rassemblés sous le titre *Fictions outaouaises*.

Ce sont ces contes et ces nouvelles, en plus d'autres textes inédits dont le thème est aussi l'Outaouais, que nous reproduisons dans ce recueil réalisé en collaboration avec les Éditions du Vermillon. En fait, il s'agit de

CONTES ET NOUVELLES...

fictions, c'est-à-dire d'œuvres dont la principale caractéristique est de ne pas donner un compte rendu *de ce qui est arrivé, mais plutôt d'imaginer ce qui aurait pu arriver*, comme disait Orson Welles.

Le conte — j'emprunte ici une définition à Marc Pelletier, l'un de nos auteurs — *est un récit fantastique merveilleux, généralement court, où l'action occupe la première place. Les personnages n'ont pas d'épaisseur psychologique. Ce qui compte, ce sont leurs actions ou leurs fonctions qui se succèdent généralement à la suite d'un méfait. Bref, le conte se limite le plus souvent à des successions d'actions d'où on tire volontiers une morale ou un enseignement. La nouvelle, par contre, — toujours selon Marc — a plus d'affinités avec le roman dans la mesure où la dimension dramatique, l'analyse psychologique, la description des personnages, la recreation d'une atmosphère y tiennent, toutes proportions gardées, la même place. Mais la nouvelle sera fondée sur un sujet restreint (une aventure, un souvenir, une anecdote, un instant).*

Le recueil est divisé en trois parties. Chaque partie propose un itinéraire particulier. Ainsi dans la première, le lecteur passera du quotidien au mystérieux. Dans la deuxième, il ouvrira une porte donnant sur le poétique et le merveilleux. Dans la troisième, le fantastique le mènera aux seuils de l'expérimental.

Notre recueil regroupe de jeunes auteur-e-s de même que des auteur-e-s plus expérimenté-e-s, ce qui, je crois, donne à l'ouvrage un petit air d'atelier d'écri-

PRÉFACE

ture. Et c'était là, je dois le préciser, l'un de nos objectifs. Nous visions à recréer l'atmosphère d'une fraternité d'auteur-e-s, aux talents fort différents, désirant monter dans un même véhicule littéraire, conscients et heureux du métissage pouvant découler de l'entreprise.

Ce recueil de contes et de nouvelles a le mérite, à mes yeux, de promouvoir la littérature de l'Outaouais québécois en privilégiant la parole de plusieurs écrivains et écrivaines qui en sont à leur première publication. Toute une expérience qui devrait interpeller l'enthousiasme du lecteur en même temps que son obligeance.

En terminant, j'invite celles et ceux que la pratique de *l'écriture* intéresse, à devenir membres de notre association. Qui sait, peut-être serez-vous les prochains auteur-e-s à être publié-e-s?

Au nom de l'Association des auteur-e-s de l'Outaouais québécois, je vous souhaite une bonne lecture.

Stéphane-Albert Boulais
Président de l'Association des auteur-e-s
de l'Outaouais québécois

une fois, il se doit de présenter l'un de ses amis
à ses voisins à partir de la page 12, une fois
il d'aurait à leur faire part d'un événement
montré dans un autre événement, et ainsi de
suite, heureux du message pouvant découler de l'écriture.

Le travail de l'auteur de nouvelles à lire, et à
mesurer de temps en temps, la distance de l'écriture
qu'on se en fait, les événements qu'on se en fait,
vaut à l'auteur de nouvelles de nouvelles de nouvelles
certaines fois, une expérience qu'on se en fait,
l'enthousiasme de l'auteur, en même temps que son
obligation de faire un livre à l'auteur.

En fait, l'auteur de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de l'auteur de nouvelles de nouvelles de nouvelles de
notre association. On ne peut pas dire que les
programmes soient à l'auteur de nouvelles de nouvelles.

Au nom de l'Association des auteurs de
l'Association des auteurs de nouvelles de nouvelles.

Je suis un auteur de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles.

Chaque auteur de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles.

Notre Association de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles
de nouvelles de nouvelles de nouvelles de nouvelles.

et des poussières!

Carmon Dubrûle-Mahaux

Première partie

DU QUOTIDIEN AU MYSTÉRIEX

Dans la rue, un homme en habit et chapeau noir se pencha vers un autre homme en habit et chapeau noir. L'homme en habit et chapeau noir dit à l'homme en habit et chapeau noir : — C'est le plus beau coin de Hull, n'est-ce pas ? — Na serait-ce pas pour se donner une renommée devant ses cheveux argentés et sa profusion d'années d'affaires en trois pièces bien ajustées enlevés au maître Balguy et en se tenant les signaux pour la remettre à l'honneur de l'histoire du Parlement. Enfant dans sa cadence, il en fit suivre Joseph son journal tout en observant un rayon de soleil qui s'amusait à faire scintiller la vitre blanche et équestrement blanche de l'édifice. Il s'avança à lui demander si elle était seule pour le moment.

— C'est le plus beau coin de Hull, n'est-ce pas ? — Na serait-ce pas pour se donner une renommée devant ses cheveux argentés et sa profusion d'années d'affaires en trois pièces bien ajustées enlevés au maître Balguy et en se tenant les signaux pour la remettre à l'honneur de l'histoire du Parlement. Enfant dans sa cadence, il en fit suivre Joseph son journal tout en observant un rayon de soleil qui s'amusait à faire scintiller la vitre blanche et équestrement blanche de l'édifice. Il s'avança à lui demander si elle était seule pour le moment.

Première partie

DU QUOTIDIEN
AU MYSTÉRIUX

... et des poussières!

Carmen Dubrûle-Mahaux

— **D**E passage dans la région? Timidité et retenue firent que l'élégante solitaire mit un temps d'arrêt avant de répondre. L'homme, confortablement installé sur les douillots canapés du hall d'entrée du «Dramada», eut le temps d'observer un éclair de malice dans le regard de la cliente du chic établissement. Évasive dans sa réponse, s'enveloppant d'un voile de mystère, elle vanta les mérites de cet hôtel si bien situé, rue Laurier, face à la Rivière des Outaouais, avec vue superbe sur le Parlement d'Ottawa.

— C'est le plus beau coin de Hull, fit-elle.

Ne serait-ce que pour se donner une contenance devant ses cheveux argentés et sa prestance d'homme d'affaires en trois pièces rayé, madame enleva sa montre Bulova et en fit tourner les aiguilles pour la remettre à l'heure de l'horloge du Parlement. Entrant dans sa cadence, il en fit autant. Repliant son journal tout en observant un rayon de soleil qui s'amusa à faire scintiller la coiffure blanche et coquettement bleutée de l'aînée, il s'enhardit à lui demander si elle était seule pour le souper.

— Je ne me sens jamais seule en compagnie de bons bouquins, répondit-elle, en poussant vers lui deux livres récents. Ils sont mes fidèles compagnons et il m'arrive souvent d'en lire plusieurs à la fois, allant de l'un à l'autre. La région fourmille de bons auteurs, dit-elle.

— J'allais vous proposer de partager avec moi le souper du soir, mais votre lecture me fait déloyale concurrence.

Devant son sourire qui lui servit d'acquiescement, il lui offrit le bras d'un geste démodé, mais rempli de charme, l'escortant vers la salle à manger de l'établissement.

— Laura Deladurantaye, dit-elle, tendant la main.

— Victor Dumesnil, ajouta-t-il, portant délicatement sa main à ses lèvres.

— Que voilà un bien joli prénom!

— Pour ne point vous cacher la vérité, je me nomme Laurentienne, mais seuls quelques intimes le savent.

Tout au long du repas, la conversation se fit joyeuse. Elle lui sut gré de pénétrer chez elle sans indiscretion, sans effraction. Elle parla de sa passion pour la nature, des heures qu'elle passait à s'occuper de ses bégonias et rhododendrons. Ils échangèrent des conseils pour mieux attirer aux mangeoires les mésanges, chardonnerets et roselins. Ils évitèrent de parler affaires, ce qu'il apprécia grandement.

D'un commun accord, ils décidèrent de prolonger la soirée en une promenade autour de l'hôtel, après avoir confié au commis du comptoir des réservations les romans de Madame Deladurantaye.

Tout était calme rue Laurier. Il lui rappela le souvenir des énormes accumulations de bois et de soufre d'allumettes le long de la rivière. Elle se souvenait des remorqueurs qui tiraient les billots sous le pont. Ils parlèrent des voyages qu'ils avaient faits et des pays qu'ils aimeraient visiter. Par moments, ils ne disaient mot, laissant leur esprit vagabonder dans les souvenirs de l'autre. Il lui offrit de se reposer sur un banc du Parc Jacques Cartier. Laura se mit à chercher la Grande Ourse, comme au temps de sa jeunesse où elle passait des heures à épier le ciel à la recherche d'étoiles filantes. Victor joua le jeu aussi. Pourtant, il avait grande envie de la questionner sur ses vingt dernières années. Ne serait-ce que sur hier. Où était-elle? Qui est-elle? Qu'a-t-elle vécu avant sa rencontre de cet après-midi dans le hall du Dramada?

Au retour, Laura se dit heureuse des heures qu'elle venait de vivre avec Victor. Elle lui était reconnaissante de l'avoir fait se sentir femme! Pendant ces heures, elle n'était ni la fille de quelqu'un, ni la sœur, ni l'épouse, ni la mère, ni la maîtresse, ni l'employée de personne. Elle n'était qu'elle-même! Victor partageait la même euphorie. Il se sentait semblable à une petite embarcation attachée au quai, avec l'illusion de voguer, à qui on aurait subitement coupé les amarres. L'ivresse de la liberté le pénétrait comme par osmose.

Il était soudain étonné de ne même plus chercher à savoir s'il la verrait le lendemain. Envers elle, il ne ressentait ni amour, ni besoin, ni désir. Il ne ressentait que plénitude et apaisement. Madame Deladurantaye reprit possession de ses livres à l'entrée, il la pénétra du

regard sans qu'elle ne s'y dérobe, pendant un long baise-main.

— Laura, merci!

Elle disparut à l'étage supérieur, lui s'éloigna par le couloir du rez-de-chaussée, sous l'œil attendri du chasseur et du commis de nuit de l'hôtel.

Ce dernier profita de l'événement pour mettre le nouvel employé dans les confidences. Madame ne loge pas au Dramada. Elle habite seule en appartement à quelques pas de l'hôtel, depuis son veuvage il y a une dizaine d'années. Un jour de promenade, elle s'est arrêtée ici, demandant à se reposer quelques instants dans le hall. Elle est depuis une habituée des lieux. Pour tromper la solitude, elle mange souvent ici. Elle y vient pour acheter son journal qu'elle lit près de la fenêtre, ou sur le canapé près de la table. En échange de quelques bons conseils qu'elle nous prodigue sur l'entretien des plantes qui ornent l'entrée, on lui offre un verre de vin en même temps qu'aux congressistes. Il arrive qu'on la sollicite pour une partie de bridge. À l'étage, elle utilise la salle des dames pour se rafraîchir avant de retourner à son appartement.

— Et lui?

— C'est la première fois que je l'aperçois. Je ne serais pas étonné qu'il soit aussi de la région. À soixante ans et des poussières, ils ont peut-être compris qu'ils n'ont pas besoin d'aller loin, quand on a le bonheur sous la main.

L'argent de la vieille

Jacqueline L'Heureux Hart

UN après-midi de septembre, au cours de ma visite annuelle au cimetière Saint-Rédempteur, je scrutais les monuments pour savoir si je connaissais quelqu'un. Tout à coup, j'aperçois, en gros caractères :

ANGELINA DESPATIES

Ah, si je m'en souviens de la veuve Despaties! J'étais jeune dans le temps. C'était au début des années 60. Ma mère nous avait raconté qu'après la mort de son mari, brûlé vif dans un hôtel du Nord, elle était venue s'installer ici. Née dans la région, elle voulait se rapprocher de sa famille. N'ayant pas eu d'enfants, aucun lien ne la retenait là-bas. Elle avait donc acheté une modeste propriété au cœur du vieux Hull. La parenté était ravie. Enfin «la sœur RICHE» serait au milieu d'eux. On savait que l'hôtelier avait brassé des affaires d'or et qu'elle avait touché un héritage intéressant.

Dès son arrivée, chacun la recevait «aux petits oignons», espérant secrètement profiter un jour de ses largesses.

CONTES ET NOUVELLES...

Sa sœur Anita l'invitait chez elle, lui servant le meilleur ragoût de la saison et un délicieux gâteau des anges. À son tour, Rachelle lui faisait visiter la grande ville, les monuments historiques, le Parlement, la Ferme expérimentale. Albert la menait voir la campagne environnante et, au retour, la conviait à manger au restaurant «Chez Roland». Son filleul Étienne l'avait fait monter dans sa nouvelle Ford et, comme récompense, il n'avait reçu qu'un merci :

— À Noël, je te paierai ça.

Angéline nourrissait une passion : le bingo. Pour tout l'or du monde, elle n'aurait manqué sa partie. Tous les lundis et mercredis soir, elle se rendait à une des salles paroissiales, à Ottawa de préférence, là où les gens ne la connaissaient pas, espérant y gagner un lot. Chanceuse comme une «quêteuse», la veuve ne sortait à peu près jamais les mains vides. Mais que faisait-elle de ses avoirs? On l'ignorait. Elle gardait tout chez elle.

Son beau-frère Lucien lui avait conseillé de déposer son argent à la Caisse populaire. Aucune raison ne réussissait à la convaincre.

La dame aux cheveux d'argent, aux yeux pers et révulsés, se méfiait de tout le monde.

— Toute la ville de Hull saura combien je possède, affirmait-elle. Les voleurs viendront la nuit, peut-être même le jour.

Issue d'une famille de douze enfants dont elle était la benjamine, elle n'avait guère appris à partager. Belle comme une poupée de catalogue, elle avait été adulée. Au début, parents et amis s'extasiaient de voir cette bambine haute comme trois pommes s'approprier

L'ARGENT DE LA VIEILLE

tout ce qui lui tombait dessus : friandises, jouets, bibelots et surtout gros sous et piastres.

À l'adolescence, ce défaut s'accrut : la cupidité devint si forte que personne ne pouvait plus l'endurer. De l'argent, toujours de l'argent, des bijoux en or... Rien n'était jamais trop beau ni trop cher pour Mademoiselle. Pour avoir la paix, chacun était prêt à en payer le prix. N'était-elle pas la petite dernière, gâtée, pourrie et combien cupide ! À qui la faute ?

Cependant, après son mariage, elle changea quelque peu grâce à l'influence de son époux si généreux et si débonnaire. Mais le départ subit de son conjoint dérangerait son esprit. Elle avait repris sa première nature : méfiante, désobligeante, avaricieuse.

Plus jamais de visite. Elle vivait, telle une recluse, gardant jalousement ses biens, dans la peur constante de manquer de quelque chose. Elle se souvenait de la Grande Dépression. Les armoires regorgeaient de victuailles achetées à prix d'aubaine.

Peu habituée aux affaires, elle avait donc perdu confiance en elle et voyait voleurs et assassins à chaque coin de rue. C'est pour cela que portes et fenêtres étaient toujours fermées. Par souci d'économie, elle allumait une lampe à huile durant la veillée.

Deux fois par mois, j'allais faire le ménage avec ma copine Yvette. Habitée jadis au confort, Angéline détestait les tâches ménagères. C'était le seul luxe qu'elle se payait. Je devais balayer la cuisine et les escaliers, épousseter. Mon amie Yvette, plus vigoureuse que moi, lavait les planchers, secouait les tapis.

Madame, elle, était encore en robe de chambre en train de prendre son petit déjeuner. Alors, Yvette et moi

en profitions pour fouiner dans sa garde-robe et ses tiroirs. Et nous nous posions toujours les mêmes questions :

— Pourquoi avoir de si jolies toilettes et ne pas les porter? Et tous ces bijoux? Et les bibelots? Vestiges de ces belles soirées dansantes du Nord où elle se pavanait devant ses admirateurs!

Elle nous avait avoué que si, aujourd'hui, les gens la voyaient trop bien habillée, ils la croiraient RICHE.

Dans le quartier, on la prénommait LA VIEILLE. Pourquoi? Pourtant, elle n'était pas si vieille que ça. C'était plutôt ses manières.

Elle persistait dans son deuil et négligeait ses accoutrements. Elle faisait pitié à voir dans ses vêtements étriqués, le cou engoncé dans un foulard mité, un manteau sombre et démodé sur le dos.

Le samedi, elle partait à pied, poussant un vieux carrosse ramassé aux vidanges, faire ses provisions au Marché By d'Ottawa. Son état lamentable suscitait la compassion. Qui ne se serait pas montré charitable envers une pauvre dame si mal habillée et si mal chaussée? Les gens, la prenant pour une mendicante, lui donnaient fruits et légumes. Elle réussissait, de cette manière, à avoir ses épiceries pour la semaine.

La vie alla tant bien que mal jusqu'au jour où elle apprit qu'on transformerait le quartier en y démolissant les maisons pour les remplacer par des édifices gouvernementaux. On élargirait la rue afin d'en faire un boulevard. Il fallait se MODERNISER, disait-on. Pensant que c'était des rumeurs, Angéline n'y crut pas, jusqu'au jour où elle vit d'énormes grues envahissant les lieux.

L'ARGENT DE LA VIEILLE

Sa maison fut étiquetée, expropriée. La pauvre femme était en désarroi. Où irait-elle?

Minée et torturée à l'idée de se reloger ailleurs et de vider ses coffres, elle fit une crise cardiaque et se retrouva à l'hôpital Sacré-Cœur.

Frères et sœurs, neveux et nièces se relayèrent auprès de la malade. Lucien tenta de la persuader de placer son argent en lieu sûr. Il était prêt à faire les transactions.

Il lui suggéra aussi de rédiger son testament. Irraisonnée, la vieille dame ne démordit pas. Elle ne voulait rien comprendre, elle avait toujours le dernier mot : elle avait besoin de repos, non de conseils. Des jours meilleurs pointerait à l'horizon, s'obstinait-elle à prédire.

Pendant son absence prolongée, Étienne fouilla la maison de long en large à la recherche de quelque argent. Peine perdue! Anita, Albert et Rachelle, à leur tour, passèrent la mesure au peigne fin. Aucun indice. Où pouvait-elle bien avoir caché son trésor?

Angéline fit une seconde crise. Sentant sa fin proche, dans un ultime effort, elle marmotta à Étienne et à Rachelle :

— Dans la cave, sous...

Ce furent ses dernières paroles.

À nouveau, on fouilla la demeure. Toujours rien.

Un mois, jour pour jour, après le décès de LA VIEILLE, les pics démolisseurs étaient à l'œuvre. On voulait recréer la ville, lui donner un visage neuf. Sous l'œil impuissant de la parenté, tout s'écroulait : la maison, les rêves, les espoirs...

CONTES ET NOUVELLES...

Son secret, elle l'avait emporté avec elle, sa fortune aussi. On peut encore lire au cimetière :

Ici gît
Angelina Despaties
1904-1973
épouse de feu
Xavier Latendresse
«Personne l'a eue *sa maudite argent*»
R.I.P.

Ti-Jacques le frileux

Diane Elle-Lefebvre

UN pauvre attend son chèque. Regardez Jacques avachi devant la télévision. Une bière à la main pour stimuler d'autres visions : son fils est emmuré dans les tours de la prison de Hull dont la porte s'ouvre sans qu'il puisse sortir de la maison du désordre social. Sa fille muette roule sur une chaise depuis le jour où un gars saoul l'a blessée dans son corps. Lui s'en est bien tiré avec sa voiture sport, grâce à toutes les vitesses que l'argent articule avec la politique.

Pauvre Jacques attend son chèque, accroupi pour réparer le réfrigérateur, une bière à portée de la main pour calmer ses peurs. Il rumine.

Il craint que sa femme ne perde son emploi de buandière chez les Sœurs Grises d'Ottawa, sans protection dans l'échelle salariale, sans syndicat, sans assurance-chômage pour préparer demain et dormir sans crainte.

Il a peur que ses vieux parents s'endorment sans le revoir. Eux qui sont nés là-bas dans l'air des montagnes et tentent désespérément de sauver leur campagne sans pouvoir lire les règles du jeu légal qui

CONTES ET NOUVELLES...

saisissent leurs terres, leurs maisons, sous prétexte de leur rendre service.

Jacques prépare son repas froid qu'il prend seul sur le coin de la table. Il ne faut pas faire trop de bruit; son fils s'est endormi. Il a commencé de nuit à l'usine de papier. Et puis, il livre du poulet pour compléter les semaines où on ne le rappelle pas.

Jacques garde aussi de temps en temps deux de ses petits-enfants pour rendre service à Lise, mariée à un immigrant. Il ne comprend rien à ça, mais il veut être utile quand sa fille et son gendre travaillent au restaurant. Ils ont remonté de toutes pièces leur gagne-pain après une seconde faillite.

Personne ne parle à Jacques. Il ne parle à personne. Il a honte d'être là sans comprendre son monde. Sans faire peur aux autres, il essaie d'exister. Petit Jacques se tait, frileux. Il se méfie des riches. Il n'a pas d'instruction. Faute de vocabulaire, il ne comprend pas toujours les nouvelles à la télévision. Trop chers sont les journaux et ça ne l'intéresse pas. Il fait du sport en images en regardant courir les balles ou les rondelles sur l'écran des saisons.

Ti-Jacques ne fait pas de politique, mais il paie bien ses taxes et compte ses impôts. Bientôt, c'est un cadavre enrobé de bandelettes qui se tiendra debout en téléspectateur. Incapable d'entendre la misère d'ailleurs pour distraire la sienne par la magie des communications. Impossible désordre de la planète masquée de sarcasmes, de mensonges et décorée de pièces métalliques qu'on dit argent sonnante, argent content ou noces de papier.

TI-JACQUES LE FRILEUX

Ti-Jacques est impuissant à tendre la main aux robineux du parc ou à offrir son bras à la vieille voisine : inutiles désirs qui restent balbutiés.

Ti-Jacques passe son temps à faire des casse-tête. Un jour, ce sera son tour de gagner à la loto. On parlera de lui au dépanneur du coin. Ti-Jacques aura bien enrichi son vendeur quotidien.

Ti-Jacques meurt enfin sur son lit, crucifié du cancer d'être là sans pouvoir se dire. Il était malgré tout plein de bonnes intentions. Il était trop honnête pour se venger des vols et de l'exploitation. Il était trop gêné pour enlever son écharpe sur le visage.

Les jours où le froid mord et où le cœur s'égarait à force de vibrer, il allait tout droit derrière un arbre pour prier ou pleurer. Le Grand Manitou l'a bien gardé dans l'ombre, protégé de l'orgueil et d'autres grands péchés.

Assis sur un nuage, Ti-Jacques attend sa récompense. Il était, comme on dit, quelqu'un de bien.

Le cadavre de la 105

Hélène Bissonnette

— **P**IERRE, regarde, s'écria Louise. Y a quelqu'un étendu sur le bord de la route. Arrête, arrête-toi, supplia-t-elle!

Pierre Leblanc freina brusquement en haussant les épaules, préférant obéir aux ordres de sa femme plutôt que d'affronter une discussion à n'en plus finir avec celle qui partageait sa couche depuis trente-huit ans. Laisant les feux de position clignoter, les deux sexagénaires sortirent de la voiture et se dirigèrent vers ce qui avait semblé à Pierre un tas de vieux linge sale sûrement balancé d'une voiture par un voyageur peu soucieux d'écologie.

Tôt un matin d'été, le couple Leblanc venait de faire la découverte du cadavre d'une jeune femme à moitié dévêtue. La morte, à peu près dans la trentaine, gisait en bordure de la route 105, les yeux exorbités, mais sans trace apparente de violence.

Le corps fut identifié. Il s'agissait de Tanya Dupuis, mère de deux enfants et fille d'un riche marchand de Hull.

Tanya était ce genre de personne pour qui le mot respect faisait corps avec sa personnalité. Enfant, à peine

sur ses deux pattes, elle était déjà révérée par la marmaille qui fréquentait le parc Des Ormes du quartier Mont-Bleu.

Le terrain d'amusement était son territoire de prédilection. Malheur à celui ou celle qui ne lui accordait pas préséance sur la glissoire ou à d'autres jeux. On devait toujours lui céder la balançoire qui semblait, pour elle, atteindre les plus hauts horizons. Ainsi Tanya, installée au sommet de sa respectabilité, faisait frémir les plus audacieux. Sa fierté avait la dent dure. Parfois ses canines éclatantes s'incrustaient dans les joues dodues d'un rebelle. Les jambes et les bras de quelques récalcitrants se voyaient fréquemment marqués du croc belliqueux de la jeune dictatrice du parc Des Ormes.

L'apparition de Tanya sur la scène scolaire lui permit encore de faire valoir sa dignité en s'imposant auprès des camarades et même des professeurs. Sa poitrine bien baraquée attirait des jeunes mâles en éveil sexuel. Sa voix forte lui valait la considération de tous. Les enseignants s'arrachaient les cheveux : ou on essayait de l'amadouer en lui faisant des passe-droits, ou on craquait en s'acharnant à lui infliger des retenues et des devoirs supplémentaires. Souvent frappée de suspensions, la jeune dignitaire profitait de l'occasion pour s'adonner à de joyeuses dérobades. Son père, un homme réputé et craint du directeur, lui assurait un retour des plus glorieux à l'école.

Un jour, Tanya se surpassa. Aux slogans étalés ici et là dans les corridors de l'école, elle avait décidé d'ajouter sa touche personnelle. Un lundi matin, sur l'affiche proclamant : «Je prends soin de mon environnement, je ramasse», on vit apparaître des graffiti criards,

d'un rouge vif : «Bande de cons, avez-vous fini de ramasser de la gadoue, vous m'faites chier!» Le lendemain, la direction s'écroula quand elle aperçut en haut de l'affiche *Je suis maître de ma réussite* cette inscription d'un jaune perçant : «Assumons notre liberté, au diable la gonorrhée et ses dérivés.» Le drame fut à son comble quand on constata, le mercredi, qu'un mur avait été éclaboussé tout près du slogan *La langue française, c'est mon affaire*. On y avait apposé cette réplique d'un noir agressif : «Ma langue avec ton affaire, ça fais-tu ton affaire!»

Une enquête prouva que l'auteure de ces propos obscènes était Tanya. Cette fois, le directeur, horripilé, suspendit la griffonneuse pour un mois.

Enfin, après d'autres tergiversations du genre, Tanya crut bon d'annoncer son départ définitif de l'établissement après six années passées à l'intérieur des murs de l'école secondaire Mont-Bleu. Avec seulement une quatrième secondaire, sa forte personnalité compenserait et s'avèrerait certainement un gage de débrouillardise, les professeurs en convenaient. Ils approuvèrent fortement son choix. On avait quand même contribué à valoriser cette enfant victime d'un foyer divisé. La mère, tous le savaient, avait décanillé avec un Arabe, laissant seul le père infortuné, mais cousu d'argent, pour assurer l'éducation de Tanya. Cette dernière, soutenue par le portefeuille du paternel, s'engagea par la suite à aiguïser de plus en plus son amour-propre.

Après s'être imposée à l'estime de plusieurs noceurs des bars de la Promenade du Portage, Tanya

Dupuis acquit en ces lieux une réputation sans faille. Un jour, un de ses amants lui avoua candidement :

— Tanya, tu ne le sais peut-être pas, mais tu es assise sur une petite mine d'or.

Tanya le savait. Mais, à partir de ce moment, il n'en fallut pas moins pour que la fière baiseuse exploitât au maximum ce filon. Le terrain aurifère de Tanya devint alors un endroit très prospecté. La jeune hétaïre fut hautement cotée. Elle devint la pépite la plus en vogue sur le plancher de ce qui avait été l'ancienne rue Principale. Lors d'une arrestation, un juge dut constater qu'il y avait krach; c'était l'effondrement des bourses phalocrates... la débandade vers le gisement Tanya.

À vingt-huit ans, Tanya jugea que son antre trop considéré devait engendrer d'autres sortes de spéculation. On la vit alors jeter son dévolu sur un jeune homme timide, comptable à l'usine E.B. Eddy. À l'étonnement de tous, le mariage fut célébré un 25 juillet à l'église Saint-Raymond. Les tourtereaux s'installèrent dans une maison cossue du secteur des Hautes Plaines, rue de L'Escarpement. Bien sûr, des langues persifleuses déduisirent que le père de la jeune rangée lui avait fait don de cette résidence. Cependant, après la naissance de jumeaux, on parla dans le voisinage d'une bonne mère de famille respectable, sûrement capable de diriger le destin de ses enfants.

Souvent, pendant l'absence du mari, un homme d'âge très mûr rendait visite à Tanya. On avait remarqué son élégance et il paraissait assez réservé. Personne ne le connaissait (un parent proche peut-être?). Tanya fréquentait du bien bon monde.

La découverte du cadavre de Tanya devait révéler à tous les Hullois la vraie nature de la courtisane. Sa résidence huppée, reçue en cadeau de mariage, n'était pas un don du père mais celui d'un ancien échevin de Hull, depuis longtemps retiré de l'activité municipale.

Tanya avait rencontré ce personnage avant son mariage. Déjà imbue de sa réputation, sur la Promenade du Portage, elle s'enorgueillissait maintenant de l'ex-notoriété du magistrat. Ensemble, ils mijotèrent un plan qui, sous les dehors de l'honorabilité, permettrait à Tanya de vivre richement tout en laissant à son notable le loisir de la «copuler» ardemment.

Prise dans cet engrenage bourgeois, Tanya ne put supporter cette vie de soumission. Bien vite, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus le haut du pavé. Sa dignité en avait pris un coup lorsqu'elle se rendit compte du traquenard. La fière gazelle devenue brebis frileuse ne put endurer davantage l'ascendant de son vieil amant qui l'obligeait à se terrer dans un nid douillet et à vivre silencieusement son statut de putain «respectée».

Une nuit, alors que son mari ronflait, elle téléphona à son vieil éteignoir pour lui suggérer de faire une randonnée sous prétexte qu'elle n'arrivait pas à dormir.

Pendant qu'ils roulaient sur la route 105, Tanya enleva son gaminet rose, dévoilant ainsi des seins énormes mais flasques «fruits, dit-elle, de ses années foutues à jouer à la parfaite épouse et mère de famille». Aussitôt elle lança le vêtement accusateur à la tête du conseiller municipal. violemment, elle ouvrit la portière en s'écriant :

CONTES ET NOUVELLES...

— J'en ai assez de m'droguer pour m'amuser avec des vadrouilles.

Et sur ces mots, Tanya se jeta en bas du véhicule en marche.

On devait retrouver plus tard dans la poche de son pantalon un sac en polythène rempli de cocaïne et un billet froissé trahissant le nom et l'adresse de son échevin protecteur. Tanya Dupuis était morte sur le coup d'une fracture du crâne. Par son geste désespéré et monstrueux, elle avait enfin dévoilé au grand jour qu'en dépit de tout, il lui restait encore un brin d'amour-propre.

Le pirate des Cyclades

Ghislain Bérubé

L'ÎLE de Paros, à quelques heures maritimes du Pirée, était le refuge lune de miel de ce jeune couple de Gatineau. Ils avaient fui Athènes, ne pouvant plus tolérer l'air vicié auquel ils étaient peu habitués. Ils allaient enfin pouvoir admirer la Méditerranée qu'ils souhaitaient connaître depuis si longtemps. Ils avaient loué une belle chambre avec balcon sur le quai.

Ce soir-là, Nicole et François se promettaient un festin avec les gens de l'île, car la légère froideur saisonnière avait chassé les touristes et le fort vent des derniers jours les empêchait de partir pour Santorini. Ils entrèrent dans une taverna et prirent place. Les suivirent d'un quart d'heure, une tablée de trois personnes : un homme élancé, radio-cassette géante à l'épaule, qui crachait son américanité, une femme gênée par l'exubérance de son mari et un homme trapu qui semblait connaître les lieux. Un peu plus tard, ils invitèrent le couple à s'asseoir avec eux.

Une ambiance très amicale s'installa malgré les pitreries de Mike, l'Américain aux jambes solides. Le retsina rinçait bien les gorges et se mêlait aux olives noires. Le capitaine Costas racontait ses aventures,

l'Américain s'improvisait en Zorba ivre dansant sur les tables et son épouse, une Grecque de Paros, se plaignait de son travail de serveuse à New York. Un peu plus tard dans la soirée, la bande des cinq se mêla aux autres convives et tout le monde dansa. Lorsqu'ils quittèrent le capitaine, celui-ci les invita à venir fêter la Saint-Nicolas le lendemain sur son cargo.

Saint-Nicolas, patron et gardien des marins, était le colosse du jour. Tous les bateaux étaient décorés de leurs plus beaux fanions et respiraient la tradition maritime des Grecs. Même le prêtre orthodoxe, habituellement à l'allure austère, ne pouvait dissimuler sa fierté et son bonheur d'appartenir à ce monde insulaire. Le capitaine présenta son équipage, dont son frère qui ne parlait que grec, mais qui communiquait très bien à l'aide de dessins, surtout avec Nicole. Les Québécois informèrent le capitaine qu'ils désiraient quitter l'île pour se rendre à Santorini. Aucun bateau ne pouvait les y amener à cause de la température inclémente de la saison. Costas leur offrit le voyage gratuitement, puisque c'était sur sa route; il se rendait à l'île de Crète. L'atmosphère de la fête, plus que la naïveté, fit en sorte qu'ils acceptèrent l'offre sans se poser plus de questions.

Quelle chance de pouvoir se rendre à cet endroit volcanique célébré dans la littérature et les traditions grecques! Le frère du capitaine n'avait pas la même volubilité que Costas. La proposition de son aîné lui avait fait froncer les sourcils et perdre son sourire. François, perspicace, le nota immédiatement mais il refusa de transmettre ses doutes à Nicole. Il ne voulait pas gâcher cette célébration arrosée de bons vins et

LE PIRATE DES CYCLADES

farci de bonne bouffe. Mike était plus agressif envers Costas qu'il traitait de pirate. La lyre de la radio le ramena à l'amitié et à la joie de vivre. Au début de la soirée, les deux voyageurs saluèrent tout le monde et allèrent préparer leurs bagages pour le lendemain; le vin commençait à leur donner le vertige.

À leur arrivée, vers six heures au bateau, on leur signifia sèchement que le capitaine n'était pas là et qu'on ne savait pas quand le cargo de faible tonnage allait larguer les amarres. Un peu déçus, les Gatinois commencèrent à chercher le capitaine de café en café. Enfin, ils le retrouvèrent, sirotant un ouzo. Son humeur n'était pas la même que la veille et il ignorait le moment précis de son départ. Étrange pour un maître à bord.

Le vent avait diminué et ils apprirent qu'un paquebot accosterait vers midi en direction du Pirée. Ils discutaient sur le quai avec quelques personnes lorsque François sentit une main brusque lui taper l'épaule; c'était le capitaine. Il larguait à l'instant les amarres. Ils embarquèrent, malgré son ivresse évidente.

Ils laissèrent Paros, ses maisons blanches, ses pêcheurs qui secouaient leurs calmars sur les roches et Mike, qui avait laissé transparaître une certaine inquiétude quand ils lui avaient serré la main une dernière fois. Sur le pont, ils se sentaient isolés du monde entier, roi et reine des vagues.

Costas vint les rejoindre et requit leur aide pour défrayer le voyage. François descendit avec le frère du capitaine dans la salle des machines pour huiler les moteurs. Nicole se dirigea vers la cuisine pour peler les pommes de terre et assister le cuisinier dans

la préparation des repas. Le capitaine ne leur avait pas demandé ce travail dans sa proposition initiale, mais il leur sembla normal de mettre la main à la pâte.

Penché sur un des engins, François reçut un violent coup sur la tête et perdit connaissance. Deux matelots le bâillonnèrent et le ligotèrent pour ensuite l'enfermer dans un placard.

Le cuisinier et le capitaine regardaient avec insistance les seins de Nicole qui se penchait sur son travail. Cela la gênait, mais elle n'osait répliquer. Ils l'invitèrent à accepter un metaxa. Ce n'était pas de refus après quelques heures de travail.

Le soleil se noyait dans la mer. Nicole s'enquit de l'heure du souper; on la pria d'accepter un autre verre, le couvert serait bientôt mis. Elle se sentit tout à coup mal à l'aise avec ces deux hommes ivres et de plus en plus entreprenants. Le capitaine lui mit la main sur la cuisse, elle essaya de la lui enlever, mais le cuisinier la saisit et lui déchira la blouse. En vain, elle se débattit et ils la violèrent. Le cuisinier saisit un couteau et la tua.

La nuit venue, l'équipage maudit transporta les deux passagers naïfs sur le pont. François reprit quelque peu ses esprits, assez pour distinguer ces visages hallucinants et comprit pour la dernière fois ce que le mot pirate, dans la bouche de Mike, voulait dire.

La chaîne torsadée

Jocelyne Fortin

DANS son rêve, Janou sentit son mal de tête se raviver. La douleur, tantôt à peine perceptible, la tirait maintenant peu à peu de son sommeil. On aurait dit que quelqu'un frappait à coups de poing sur la paroi interne de son crâne. La violence grandissante des chocs réveilla Janou. Elle comprit soudain que le martèlement qui semblait sourdre quelque part derrière son front venait en réalité de la porte d'entrée. Instinctivement, elle souleva la tête pour regarder le réveil : cinq heures cinquante.

— Ce doit être le fils du voisin qui, après sa tournée des bars, s'est encore trompé de porte. Il finira bien par s'apercevoir de son erreur. Et moi qui ai eu toutes les peines du monde à m'endormir cette nuit!

Comme les coups redoublaient d'ardeur, Janou s'extirpa de ses couvertures tout en continuant à maugréer. Elle avisa la robe de chambre de François qui traînait par terre, puis elle l'enfila. Trente secondes plus tard, elle ouvrit la porte, bien décidée à bondir sur le visiteur impromptu et à l'accabler de reproches. Elle freina pourtant son élan à la vue de l'uniforme marine qui faisait comme une tache dans le corridor tout blanc.

CONTES ET NOUVELLES...

— Excusez-moi de vous déranger à une heure aussi indue, dit le policier. C'est bien ici qu'habite François Martel?

Avec beaucoup de ménagements, le sergent Lefebvre apprit à Janou que François avait été retrouvé une heure plus tôt dans le parc jouxtant l'Hôtel Symmes. La marque sur son cou laissait supposer — l'autopsie le confirmerait — qu'il avait été étranglé, peut-être au moyen d'un fil de fer ou d'une chaîne, bien qu'aucun objet de la sorte n'ait été découvert près du corps. Le portefeuille de la victime contenait près de cinquante dollars, ce qui éliminait le vol comme mobile.

Le sergent Lefebvre, qui n'aimait manifestement pas ce genre de mission, entrecoupa son interrogatoire de paroles qu'il voulait réconfortantes.

Le policier vérifia avec Janou que la chaîne torsadée de François n'était pas dans le cendrier où il avait l'habitude de la ranger. Ensuite, Janou se dirigea vers la salle de bains. Elle prit deux comprimés d'aspirine pour tenter de dissiper le mal de tête qui revenait en force. Le miroir du cabinet lui renvoya l'image de son visage dévasté. C'est qu'en rentrant tard cette nuit, seule et souffrante, elle avait lancé sa robe jaune — la robe préférée de François — sur une chaise, puis elle s'était vite mise au lit sans même se démaquiller. La soirée avait été si éprouvante! François l'avait amenée à l'Hôtel Symmes. Entre deux chansons crachées par les haut-parleurs, il lui avait annoncé qu'il la quittait. Janou aurait voulu pleurer encore, pleurer autant qu'elle l'avait fait cette nuit. Les larmes auraient peut-être lavé son mal de tête. Mais le sergent Lefebvre l'attendait au salon.

LA CHAÎNE TORSADÉE

Janou passa donc de la salle de bains à la chambre à coucher. La coquetterie étant ce matin le dernier de ses soucis, elle sauta dans sa robe jaune laissée sur la chaise, sans même vider la large poche qui lui faisait comme une bosse sur la cuisse. Elle était à peu près présentable quand elle rejoignit le sergent.

Dans l'auto-patrouille qui les conduisait vers la morgue, ils n'échangèrent pas dix mots. Chaque cahot de la route amplifiait les élancements dans la tête de Janou. Elle essayait de ne penser à rien. C'était plus fort qu'elle : elle revoyait François qui tripotait nerveusement sa chaîne torsadée, tandis qu'elle le suppliait de ne pas l'abandonner.

L'identification du cadavre donna un bref répit à ses idées noires. À sa grande surprise, la vue de François étendu, livide et immobile, la laissa froide. Lui qui savait si bien lui communiquer la chaleur de son corps, savait-il peut-être aussi bien lui communiquer sa froideur...

Après cette confrontation, un interrogatoire en règle attendait Janou.

— Depuis quand connaissez-vous monsieur Martel?

— Pourquoi voulait-il rompre avec vous?

— Hier, portait-il des bijoux, une chaîne?

— À quelle heure et à quel endroit vous êtes-vous laissés?

— Lui connaissez-vous des ennemis?

Il était près de neuf heures trente quand un agent offrit à Janou de la reconduire à son appartement, rue Cormier. Passant devant les Galeries d'Aylmer, elle demanda qu'on la dépose au centre commercial. Elle

n'avait pas envie de rentrer chez elle. Elle pouvait bien attendre à cet après-midi pour régler les arrangements funéraires. Janou se dirigea d'abord vers le restaurant. N'ayant pas encore déjeuné, elle se dit, malgré son manque d'appétit, qu'un café et des rôties chasseraient probablement son mal de tête. Un regard rapide l'assura qu'aucune de ses connaissances ne se trouvait à l'intérieur. Après le long entretien qu'elle venait d'avoir, elle ne se sentait pas la force de recommencer son triste récit. Comme les rôties n'arrivaient pas à passer dans sa gorge serrée, elle but son café d'un trait et demanda l'addition. En se promenant sans but dans le mail, Janou remarqua une jolie robe noire dans la vitrine d'Angela. Elle fit mentalement l'inventaire de sa garde-robe composée uniquement de vêtements aux couleurs aussi criardes que la robe qu'elle portait. Avec ce deuil qui la frappait, Janou conclut qu'elle devait, du moins pour un certain temps, s'habiller plus sobrement. Elle entra donc dans la boutique, essaya en vitesse la robe noire, puis paya madame Simon, la préposée à la clientèle. Contente de son achat, Janou décida de retourner à l'appartement. L'air frais de l'extérieur lui fit tellement de bien qu'elle oublia complètement son mal de tête.

Et tandis que Janou s'éloignait du centre commercial, madame Simon ramassait, sur la moquette de la cabine d'essayage, une chaîne torsadée qu'une cliente un peu distraite ou pressée avait dû laisser tomber par mégarde...

Chambre de rêve

Claude Bolduc

— **N**ON, non! Pas un autre docteur! se lamenta Maurice.

Michel laissa retomber ses mains sur ses genoux en signe d'impuissance. Sous la forte pression de l'impatience qui gonflait en lui, ses yeux s'élevèrent vers le plafond. Un profond soupir vint toutefois agir comme une soupape de sûreté, et son regard s'abaissa doucement, feuille de bouleau glissant sur le vent, jusqu'à toucher le visage de Maurice, son vieux copain qu'il reconnaissait à peine.

— Ben voyons, si le tien ne fait pas l'affaire, va en voir un autre. Ils ne sont pas tous pareils!

— J'en ai déjà vu plusieurs. Ça ne change rien, à part la couleur des pilules.

Nouveau soupir de Michel. Nouveau trajet des yeux.

— Tu te conduis comme un gros bébé, reprit-il en tentant de replacer ses lunettes sur la pente trop abrupte de son nez.

Pour ne pas être en reste, Maurice soupira à son tour, ce qui emplit la pièce d'un bruit de ballon qui se dégonfle. Il n'aurait pu trouver meilleure figure pour illustrer son état; il était complètement à plat.

— Et tu dis, continua Michel, que tout ça a commencé lorsque tu as emménagé dans cette maison de la rue Papineau?

— Parfaitement. L'atmosphère de cette vieille bâtisse ne me réussit pas du tout. Je m'y trouve mal à l'aise, oppressé. Et elle sent toujours le renfermé malgré tous mes efforts pour l'aérer. Des craquements, tu vas me dire que c'est normal dans une vieille maison, d'accord, mais j'ai l'impression que ceux de chez moi proviennent de partout et de nulle part. À la longue, j'en suis venu à me demander s'ils ne sortaient pas de ma tête. Et ces rêves, ces rêves...

— Oh, arrête un peu! Es-tu en train de me dire qu'il y aurait une maison hantée à Hull? C'est bon pour l'Écosse, ces histoires. Tu es surmené, voilà tout. C'est pour ça que les docteurs te prescrivent des pilules.

Michel se voulait rassurant, même si les traits ravagés de son ami avaient de quoi inquiéter. Il semblait tout simplement vieilli, sans la sérénité qui accompagne souvent cet état, rongé par quelque chose, une obsession. Continuellement crispé depuis deux mois, son visage n'était plus qu'une pâle imitation de celui d'antan. Ses yeux rougis tranchaient sur sa peau livide comme deux roses sur une dalle funéraire.

Tout au fond de lui, Michel sentait beaucoup plus qu'une vague compassion pour Maurice; la pitié faisait son nid, brin après brin. La vue du petit traducteur devenu trop nerveux pour travailler l'attristait. Subsistait-il dans cette carcasse délabrée une parcelle du jeune homme rieur qui prenait plaisir à écumer les bars de la Promenade du Portage?

CHAMBRE DE RÊVE

— Ce ne sont que des rêves, mon pauvre Maurice, dit-il pour lui insuffler un peu d'espoir. Tu sais comment c'est. Parfois ils sont un peu bizarres, parfois carrément incompréhensibles. Mais ils finissent par passer, et on les oublie.

— Pas ceux-là, trancha nerveusement Maurice. Ils sont trop... nets, palpables. Non seulement ils ne passent pas, mais ils empirent d'une nuit à l'autre. Une progression. Chaque rêve apporte son nouvel épisode à ce gigantesque cauchemar. Au début, j'avais simplement le sommeil plus agité que de coutume. Puis, j'en suis venu à percevoir une présence, à me sentir observé, épié, scruté. Des formes vagues se glissent dans les coins sombres. Plus ça va, plus je me sens étouffé dans un carcan d'extrême malveillance. Le pire est que je n'y comprends rien.

— O.K., arrête les détails. Je vais te proposer quelque chose : ce soir, je coucherai chez toi. On verra bien si c'est une « maison à faire rêver ».

Tout fier de sa petite touche ironique, Michel examina le visage de son ami qui s'éclairait déjà. Maurice semblait soulagé que quelqu'un lui propose enfin d'aller palper le problème.

Devinant l'insistance muette qui se cachait derrière l'expression du traducteur, Michel se leva, consulta sa montre.

— Puisqu'il est déjà tard, dit-il, on pourrait s'y rendre tout de suite?

Maurice était debout, prêt à partir, avant même la suggestion.

— Parfait, répondit-il, d'une voix qui reprenait de la vigueur.

CONTES ET NOUVELLES...

— Mais j'ai faim. Que dirais-tu d'une escale chez «Harvey's» en passant? C'est sur notre route.

— Pas la peine, répliqua vivement Maurice. Mon congélateur regorge de produits surgelés. Du poisson pané. T'aimes ça, le poisson?

Maurice ne voulait visiblement pas perdre de temps. Il tenait à clarifier sa situation, le plus vite possible, aux yeux de Michel, à lui faire comprendre la nature de son tourment. Pour sa part, Michel grimaça en pensant aux languettes de poisson pané, molles et luisantes, puis décida qu'il n'avait plus faim.

— Du poisson surgelé? dit-il. Mais ça va te tuer, ces choses-là! Bon. On verra. En route.

Les deux amis sortirent, montèrent dans une Lada condamnée par le cancer. Michel réussit à le convaincre de démarrer, et ils louvoyèrent jusqu'au boulevard Taché. Pendant les quelques kilomètres du trajet, seul un concert de cliquetis empêcha le silence de s'installer dans l'habitacle.

Maurice se rongea les ongles sans arrêt, tandis que Michel luttait pour empêcher de s'écouler une larme de déception, apparue au moment où ils passaient devant le «Harvey's». Il ne retrouva le sourire qu'une fois parvenu à la rue Montcalm, à force de se répéter comme un mantra que l'illustration sur le menu avait probablement meilleur goût que le hamburger lui-même.

Finalement, la rue Papineau. Maurice se tordait maintenant sur son siège, anxieux. Ayant terminé son dernier ongle, il fut contraint de jeter son dévolu sur la ceinture de sécurité, qu'il grugea frénétiquement

jusqu'à ce que la Lada émit un dernier toussotement dans le stationnement du numéro 337.

Avant de pénétrer chez Maurice, les deux amis examinèrent la façade sombre de la maison. Le regard de Michel était chargé de curiosité, celui du traducteur d'inquiétude.

Ils entrèrent, et passèrent au salon où ils s'installèrent confortablement. Une longue conversation s'engagea, après que Michel eut décliné énergiquement toutes les offres de poisson de son copain.

Quelques heures plus tard, alors que le dialogue avait considérablement ralenti, ils jugèrent le moment venu de monter à l'étage, dans la grande chambre à l'arrière de la maison, pour y passer la nuit. Michel se contenta du sofa, fort confortable du reste.

La maison était silencieuse, la rue Papineau déserte, et le vent parti sous d'autres cieux. Les deux amis plongèrent dans le calme de la nuit.

Michel ouvrit soudain les yeux. Un bruit quelque part l'avait réveillé. Un étrange éclat baignait l'espace autour de lui. Il se rendit compte que la chambre n'existait plus.

Il acquit soudain la certitude qu'une présence était tapie dans l'obscurité, prête à bondir. Au même moment, Maurice émergea de la pénombre, nu, et pénétra dans la clarté blafarde en roulant des yeux terrorisés.

Il y eut un bref instant d'attente, insoutenable point d'orgue qui corrode les nerfs, et tout se précipita. Une ombre menaçante se profila à la limite des ténèbres. Michel secoua la tête, convaincu qu'il venait

d'apercevoir un personnage de la publicité télévisée. L'ombre se rua sur Maurice.

Le pauvre se retrouva entre les mains d'un titanesque capitaine High Liner au visage déformé par un cruel rictus. Le monstre l'avait plaqué au sol et tentait maintenant de le désosser et de le rouler dans de la chapelure. Maurice réussit à lui échapper, non sans y laisser la moitié de sa chevelure, et s'enfuit à toutes jambes. Hélas! Plus Maurice voulait courir, plus il trébuchait. Et dans sa hâte de se relever, il glissait toujours.

Le redoutable capitaine n'eut qu'à se pencher pour reprendre sa victime pendant qu'elle hurlait, sans que le moindre son s'échappât de ses lèvres. Ah, comme Maurice aurait souhaité, à cet instant, n'être qu'un lézard et laisser le bout de sa queue entre les doigts boudinés du grimaçant loup de mer! Peine perdue; le gland tint bon et le vieux flibustier porta sa proie à quelques centimètres de ses yeux.

Curieusement, pendant tout ce temps, Michel était cloué sur place par une inexplicable apathie, et c'est d'une oreille molle qu'il capta les paroles du monstre.

— Voyons, cesse de gigoter ainsi. Je ne veux que t'apprêter correctement et te lyophiliser. Ensuite, te surgeler dans ta panure. Allons, allons! Où est ton courage? J'ai déjà eu affaire à des harengs plus courageux!

De sa position, Michel pouvait sentir la fétide odeur de morue qu'exhalait la bouche de «l'homme aux petits filets de poisson surgelés».

Maurice recommença à mimer des hurlements terrifiés, et le capitaine passa à l'action. Un ouragan de croûtons se déchaîna, voilant la vue de Michel, qui dut s'en remettre à son imagination pour connaître la suite.

CHAMBRE DE RÊVE

Une succession de grognements et de halètements s'enlacèrent, s'entrecroisèrent, s'entrechoquèrent.

Du revers de la main, Michel enleva les croûtons qui lui obstruaient la vue, premier geste volontaire de sa part. Une giclée de panure lui fouetta le visage et le fit basculer sur le dos. Il ouvrit les yeux à nouveau, dans le décor de la grande chambre de Maurice où le soleil levant découpait un rectangle aveuglant sur le plancher. Son ami dormait toujours sur son lit.

— Hé, vieux, lança-t-il, j'ai fait un rêve bizarre moi aussi! Mais il n'y a pas de quoi en faire tout un plat. C'est fini. Regarde-moi : ai-je l'air traumatisé?

N'obtenant pas de réponse, il se leva et marcha vers Maurice, puis s'immobilisa. La poitrine de son ami ne se soulevait plus. La chapelure qui bloquait son nez et sa bouche avait eu raison de lui.

Le macchabée

Pierre Bernier

UNE volonté tenace de transgresser le cadre du réel s'empara de lui.

Ce fut l'aboutissement d'une longue réflexion. Durant des mois, il avait analysé toutes les métamorphoses qui s'étaient produites en lui depuis son enfance. La conclusion de cet auto-examen avait été une véritable révélation : chaque changement majeur dans son existence lui avait procuré le sentiment bienfaisant de l'accomplissement et avait fait de lui, en quelque sorte, une nouvelle personne.

Il en déduisit qu'il pourrait vivre aussi pleinement qu'il le voudrait s'il pouvait se transformer sans cesse. Dès lors, il s'appliqua à mettre ce principe en œuvre avec persévérance et ingéniosité.

Il se fit d'abord acteur, mais ces rôles imaginés par d'autres le lassèrent vite. Il s'engagea ensuite dans l'écriture d'autobiographies où il se fabriquait de multiples existences dont il se faisait l'historien méticuleux.

L'invention de sa dernière histoire le plongea toutefois dans un ennui profond. Il en eut marre de n'être que son propre chroniqueur et il opta pour la fiction intégrale. Dès lors, il se jeta à corps perdu dans de

CONTES ET NOUVELLES...

multiples vies simultanées et successives, toutes aussi vraisemblables qu'in vraisemblables les unes que les autres.

Sa technique des re-créations perpétuelles atteignit alors son sommet. Il vivait tout à la fois les vies des écrivains et des personnages issus de son cerveau. Jamais il n'avait été aussi intense, aussi immense, aussi nombreux. Jamais il n'avait ressenti autant d'émotions, accompli autant de choses, revêtu autant de peaux.

Il fut saisi d'une euphorie et d'un sentiment d'omnipuissance tels qu'il crut pouvoir franchir l'ultime limite. Considérant l'indifférence généralisée dont lui et son œuvre étaient l'objet dans sa communauté, il pensa qu'il ferait tout aussi bien de s'inventer une vie dans la mort.

Sur une première feuille, au centre, il écrivit ce qui avait toute l'apparence d'un titre : «Le macchabée». Sur une autre page, il inscrivit une phrase : «Je suis mort quelque part dans ma région, l'Outaouais.»

C'est à ce moment précis que ses concitoyens durent reconnaître son existence. Imaginez la stupéfaction de ces gens de Hull qui retrouvèrent son corps dans leur logement.

Ces pauvres diables ne connaissaient pas l'homme, ne l'avaient jamais vu. Ils le jurèrent cent fois. D'après leur version, le mari était dans le salon avec sa femme. Il se serait levé pour se rendre dans le bureau et c'est là qu'il aurait trouvé l'individu que toute vie avait abandonné. Atterré, le couple ne parvenait pas à s'expliquer comment le cadavre avait pu arriver là. Aucun des deux n'avait quitté les lieux depuis quarante-huit heures et personne n'était entré durant cette période.

J'étais l'inspecteur chargé de l'enquête. J'ai vu le cadavre, le buste effondré sur le bureau. Les doigts tenaient encore une plume. La tête reposait sur la feuille où était écrite la phrase : «Je suis mort quelque part dans ma région, l'Outaouais.» Dans la pièce, les locataires m'ont indiqué la présence de centaines de livres qui ne leur appartenaient pas et qui ne se trouvaient pas là avant la lugubre apparition.

Bien sûr, au début, je n'ai pas cru aux témoignages du couple. J'ai pensé que le mari et l'épouse cachaient des choses graves. Mais, après des mois d'investigation, je n'ai rien pu trouver. Cette affaire étrange est vite devenue fort encombrante. Les médias ont aussitôt flairé un bon filon pour vendre de la copie ou augmenter les cotes d'écoute et ils se sont lancés dans les spéculations les plus abracadabrantes. Tout le monde s'est mis à ne parler que de cela évidemment et la nouvelle a fait le tour du pays en un rien de temps.

Le dernier rapport remis à mon supérieur établissait mon incapacité et celle de mon équipe à déchiffrer l'énigme. J'y mentionnais que seuls les fameux livres pourraient peut-être nous permettre de découvrir un indice. Des recherches exhaustives nous avaient appris que tous ces auteurs, ces éditeurs et ces titres étaient inconnus non seulement dans la région mais aussi dans tout le Québec et à l'étranger. Cela me semblait suspect. Mon patron m'a demandé de poursuivre mon travail dans cette direction.

J'ai commencé par la lecture du roman d'un certain Vital Lespérance. Dès les premiers mots, je me suis senti comme happé par le texte. Je ne lisais plus, je vivais l'histoire. J'étais chacun des multiples personnages.

J'ai aussitôt pensé que cet état me permettrait de retourner sur les traces du macchabée. Malgré une certaine appréhension, j'ai entrepris de remonter le cours du récit, puis de ceux qui le précédaient. C'est ainsi que j'ai appris ce que je sais maintenant de mon homme, c'est-à-dire tout ce qu'il a inventé de lui et rien de la réalité que je cherchais. À un certain moment, je n'ai pu déboucher dans un autre ouvrage. J'ai donc fait le parcours inverse pour revenir dans l'histoire dans laquelle je m'étais d'abord introduit.

Je me suis dirigé vers la fin du texte. Le livre concluait ainsi : «Puisque personne ne se soucie de l'œuvre de ma vie, je pourrais peut-être me réinventer une fois mort. Je veux dire, me faire une vie de mort, vivre dans la mort.» Un inspecteur comme moi a aussitôt fait le lien avec la phrase trouvée près du corps.

J'ai alors voulu me sortir du livre mais j'en ai été incapable. J'ai essayé désespérément de redevenir l'inspecteur que je suis dans la réalité, mais cela m'a été impossible.

Me voici piégé dans une alternative périlleuse : devenir la personne qui allait écrire «Je suis mort quelque part dans ma région, l'Outaouais», ou bien me promener sans fin dans le dédale de l'esprit d'un autre, dans une sorte d'immortalité sans surprise.

Évidemment, j'ai choisi la deuxième option en espérant découvrir la clé qui me permettrait de retrouver ma condition première. Je ne sais plus depuis combien de temps je voyage dans le labyrinthe fantastique de cet homme. Je participe, actif et impuissant, à toutes les péripéties des mondes issus de son imagination débridée. Les faits les plus probables comme les

plus improbables, ou ceux considérés comme du domaine du mystère, font partie de mon quotidien.

Je croyais avoir tout vu dans mon métier, mais cette affaire m'ouvre les yeux sur la puissance de l'imaginaire. Comment cet homme a-t-il pu multiplier tant de mondes fabuleux autour de nous, sans que nous nous y intéressions ou en prenions même conscience? Et comment a-t-il pu s'orchestrer une mort si présente qu'elle soit devenue le sujet de l'heure?

Enfin, cela n'a vraiment aucune importance. Le désespoir est entré dans mes pensées les plus profondes. L'accès à mon monde réel me reste bloqué. J'essaie constamment de redevenir celui que j'étais et mes efforts ne servent à rien. J'ai terriblement peur.

Est-ce qu'on m'a porté disparu? Un autre inspecteur a-t-il été lancé à ma recherche? M'a-t-on déclaré mort? J'ai l'impression d'être privé du droit élémentaire à ma vie et à ma mort bien à moi, la mort de tout un chacun quoi! Et si on avait décidé en haut lieu d'étouffer toute cette affaire qui commençait à donner mauvaise réputation à la région?

Je ne saurai jamais qui était vraiment cet individu. Il semble n'avoir laissé aucune trace dans notre société, hormis son cadavre. Mais je crois avoir compris pourquoi, lorsqu'il s'est littéralement tué, sa dépouille est venue choir à Hull, dans le logement anonyme d'un couple qui l'était tout autant.

Après avoir gouverné ses destinées à ce point, après avoir tant investi dans son génie créateur et s'être ri de toutes nos conventions humaines et sociales, il ne pouvait quitter notre monde insensible à sa présence autrement qu'en lui apparaissant. Et cette apparition,

CONTES ET NOUVELLES...

dérisoirement, ne pouvait survenir que dans un lieu essentiellement banal où rien de novateur, d'imaginatif, de grand ou de spécial jamais ne se passe. Que ce ne soit pas arrivé à Gatineau ou à Aylmer, mais à Hull, ne m'apparaît donc, en ce sens, que l'effet du hasard.

Tout ce que j'espère maintenant, c'est de me sortir de cette histoire, de reprendre ma routine et mes enquêtes sur des cas bien ordinaires et de chasser ce macchabée de mes pensées.

Le voleur de livres

Hélène Bissonnette

MADAME Gauvreau était éberluée. Au retour d'une soirée passée chez des amis, elle cria. Tous les livres de la bibliothèque du salon avaient disparu. Du doigt, elle pointa les étagères vides. Quel malotru avait bien pu pénétrer dans la maison et s'emparer des volumes? Son mari rétorqua, pour consoler sa femme, que le voleur aurait pu s'avérer plus gourmand puisque le téléviseur, la chaîne stéréo, le magnétoscope faisaient encore partie des meubles. Mais non, madame Gauvreau pleurait. On avait raflé les belles encyclopédies bien alignées de même que les livres qu'elle avait pris soin de disposer selon leur format : des livres qu'elle avait achetés en se laissant guider par le palmarès littéraire assidûment suivi dans les pages culturelles du journal *LeDroit*, des bouquins neufs dont la plupart n'avaient même pas été ouverts. Un pan de mur du salon entièrement dénudé lui démontrait, à son grand désarroi, que ses efforts pour être bien considérée des gens de La Pêche étaient vains. «Si jamais on récupère ces volumes, pleurnicha-t-elle, tout le monde se mettra à rire de moi. Ces livres jamais lus vont faire rigoler toute la paroisse. Que faire? Mon Dieu, que faire?»

CONTES ET NOUVELLES...

Quelques jours plus tard, personne n'aurait pu croire cet autre drame qui se déroulait dans une maison en briques grises située en retrait de la route traversant cette même région. La tourelle au milieu de la demeure, les petites corniches tout comme la piscine à l'arrière, cachée par une haute haie, témoignaient d'un certain luxe chez le propriétaire. Celui-ci, monsieur Tellier, un homme d'âge mûr, savait vraisemblablement comme tous ceux de sa condition faire fructifier son capital dans des placements boursiers. Eh bien, non! Depuis longtemps, sans en parler à sa femme et surtout pas à sa fille ni à son gendre, le maître des lieux avait décidé d'investir dans sa bibliothèque beaucoup d'argent. Le recueil des *Poésies* de Ronsard, bien identifié à son nom, qu'il croyait inoffensif et pas du tout alléchant, cachait cent mille dollars.

Un joli magot qui avait enflé au cours des ans et dont le fisc ne soupçonnait pas l'existence. D'ailleurs, sa femme Colette, depuis le mariage de leur fille, il y avait de cela quelques années, louchait beaucoup du côté de ses comptes en banque. La voix très éraillée de son épouse vociférait souvent des mots tels que «femme collaboratrice», «mère au foyer», «partage des biens», «séparation». Cette cachette lui garantissait ainsi un bon coussin sécuritaire en cas de désastre matrimonial. Mais là, comment s'en sortir? Un vaurien avait forcé la porte arrière de la maison et volé les livres les plus désuets dans l'unique bibliothèque située dans le boudoir. Quoi faire? Sa femme tremblait. Selon elle, on aurait pu l'agresser puisque, ce soir-là, elle avait failli rester à la maison. «On ne sait jamais dans ce milieu retiré du monde. Il faut faire quelque chose», lui avait-

elle lancé. Mais quoi? Le mari de Colette était bien embêté. Comment récupérer son bien sans éveiller les soupçons de son ex-dulcinée?

Vers la mi-août, peu de temps après le vol dans la maison grise, quelle ne fut pas la surprise du directeur de l'école secondaire Des Lacs de La Pêche lorsqu'il s'aperçut, un lundi matin, qu'on avait presque entièrement dégarni la bibliothèque de son école. Bien sûr, on avait parlé d'élagage la semaine dernière. Sa bibliothèque était vieille, bien vieille. *Le Cassé* de Renaud, monsieur! *Le Survenant* de Germaine Guèvremont... bien vieux tout cela. «Une bibliothèque n'est riche que par la qualité de son élagage», avait dit l'inspecteur chargé d'un comité d'étude sur les bibliothèques. Mais, s'il avait écouté le fonctionnaire, son humble bibliothèque aurait été vidée en moins de deux. «On ne subventionne pas si vite l'acquisition de nouveaux livres», pensa-t-il.

En ce lundi, l'administrateur mesurait l'ampleur de la catastrophe. Plus un livre ou presque ne trônait sur les rayons. Le néant! Comment pouvait-on parler alors de richesse? L'inspecteur avait agi bien vite. Et cela pendant son absence. Sans l'avertir. Il était désespéré... Et la rentrée scolaire qui avait lieu dans deux semaines!

Alexandre, seize ans, travaillait dans une colonie de vacances pour jeunes handicapés située près du lac Philippe. On l'avait remarqué, oui bien remarqué avec ses lunettes et un livre toujours à la main. Les enfants l'aimaient beaucoup. Quant à ses supérieurs... c'était

une autre histoire. On l'avait déjà accusé de négligence. «Trop intellectuel», disait-on. «La lecture lui nuira.» D'autres pensaient la même chose. En effet, le jeune garçon, amant de littérature ancienne, était la bête noire de toutes les bibliothèques de la région. On l'avait expulsé maintes fois de ces boîtes littéraires. Tout l'Outaouais en avait assez de ce piqueur de livres antiques. On l'avait mis à l'index. «Qu'il se contente des librairies. Là au moins, il ne risquait pas de dérober des incunables.» Mais Alexandre le malheureux continuait de rêver aux auteurs de siècles passés. La Pêche, sise à proximité du camp, fut l'endroit prédestiné pour assouvir ses ambitions littéraires. Maintenant, il était bien avancé. Avec les cent mille dollars qu'il avait trouvés dans le Ronsard de monsieur Tellier, l'amoureux des écrits anciens était bien ennuyé. Pour lui, il fallait corriger la situation. On ne pouvait le ravalier au statut d'un vulgaire cambrioleur.

Un soir, à la fin du mois d'août, la maison en briques grises reçut un curieux visiteur. Un jeune homme voulait absolument parler à monsieur Tellier. La dame qui l'accueillit le mena dans une sorte de boudoir. L'individu qui paraissait très nerveux aperçut alors un homme assez âgé plongé dans la lecture du journal *La Presse*.

— Gustave, dit la femme, une visite pour toi. Tu peux t'asseoir ici, ajouta-t-elle à l'intention de l'inconnu en désignant une causeuse près d'un guéridon.

Le garçon s'installa timidement en face de l'homme qui, entretemps, avait abaissé son journal. À ce moment, la dame disparut, laissant là Alexandre devant sa victime. Soulagé par le départ de la femme

LE VOLEUR DE LIVRES

dont les yeux lui rappelaient ceux d'un furet, l'adolescent parut moins contracté et se cala même au fond de son siège.

À partir de cet instant, une drôle de transaction se fit entre le visiteur truand et le propriétaire du Ronsard. On conclut d'abord de garder le silence sur le vol. Puis monsieur Tellier promit à son détrousseur de verser un don anonyme de cinquante mille dollars à la bibliothèque de l'école, don qui devrait servir à l'achat de livres nouveaux «destinés, précisa Alexandre, à donner le goût de lire aux élèves de la région». Et, pensa-t-il, destinés aussi à me foutre la paix pour un bout de temps. Pendant que les mômes de l'école s'arracheront les modernes, ricana-t-il intérieurement, je pourrai me taper calmement leurs ancêtres. Et, toujours magnanime, Alexandre s'engagea solennellement à remettre à monsieur Tellier l'autre moitié du butin dérobé.

Par ailleurs, le détrousseur d'antiquités rendit à la dame Gauvreau ses livres trop actuels à son goût. Alexandre admettait que, pour ce premier vol d'envergure, il avait agi en écervelé. Un beau matin, celle-ci découvrit au pied de son balcon ses beaux volumes demeurés aussi neufs qu'à l'achat.

Le directeur de l'école Des Lacs redevint serein. Son école, depuis le don offert par un généreux propriétaire de la place, était citée dans toute la Commission scolaire de Hull. On parlait d'une bibliothèque à la fine pointe du modernisme, même comparable à la bibliothèque municipale de Hull, compte tenu du nombre des lecteurs.

Par la suite, Alexandre le bienheureux se vautra pendant longtemps dans les élucubrations anciennes des temps passés jusqu'à....

Pare-chocs

Madeleine Reny

CE soir, j'ai noir. D'un noir qui engendre l'angoisse. Des replis de la ville surgit le spectre d'un temps que je croyais révolu mais qui s'acharne à renaître, encore et encore.

Je suis seule, tristement seule. Coincée. Même le temps est au chagrin. Voire à la colère. La pluie pleure sur ma tête, s'étire le long de mon corps et se laisse choir sur mes pauvres souliers et sur le sol. Je hèle un taxi. Ce geste m'horripile, à croire que ma vie ne repose que sur la vassalité. À l'abri des intempéries, je maudis ma réalité. Ma réalité de l'éternel recommencement de la valse à mi-temps des complètement paumés.

Il y a un an, j'ai cru que c'était pour la vie. Les statistiques disaient au moins cinq ans. Minimum, cinq ans. Et voilà que je me retrouve Gros-Jean comme devant une fois de plus.

Pourtant j'y ai mis toutes mes énergies, tout le temps requis, toute la tendresse nécessaire. J'ai fait va-tout, investissement qui aurait dû en valoir le coup à long terme. Peine perdue. Qu'ai-je donc fait ou peut-être, pas fait? J'ai beau me creuser les méninges, je ne trouve pas. Rien ni personne n'ébréchera ma conviction

d'avoir agi comme il se doit. Et c'est cette conviction qui me pousse ce soir à recommencer. Mieux choisir, être plus sélective, mais recommencer. Recommencer tout en me libérant enfin du moule de ces relations de grands bourgeois. Ne plus patiner lorsque les conditions sont difficiles, mais adhérer à une stabilité tant convoitée. Me laisser transporter vers de nouvelles avenues, tout en trouvant agréable cette nouvelle vitesse de croisière.

J'ai donc mis mes plus beaux atours : fourreau noir le plus seyant, celui-là même qui permet à mon corps d'onduler à sa guise pour mieux accrocher le regard, parures en or qui scintillent au moindre geste, souliers à talons aiguilles afin d'être à la hauteur de la situation. J'ai même osé une touche de fantaisie à ma coiffure habituellement réservée, et mon maquillage est dans le plus raffiné. On va jusqu'à l'extrême lorsqu'on veut pateliner. J'en sais quelque chose. Et pourtant, en m'admirant dans la glace avant de quitter la maison, je me suis demandée pourquoi je tenais tant à m'enchaîner. Et pourquoi cet enchaînement était pour moi signe de liberté. Paradoxal, me suis-je dit, sans toutefois oser pousser plus loin ma réflexion.

Arrêt du taxi. Mon exit. Je presse le pas, soutenue par le vent qui appuie ses mains dans mon dos pour m'empêcher de revenir en arrière, de revenir sur ma décision. Je fourre ma main dans ma poche, froisse l'itinéraire de ma soirée comme pour me rassurer. Boulevard St-Joseph, ensuite boulevard Gréber, et s'il le faut, boulevard Maloney. Tout a été pensé, calculé, analysé. Déformation professionnelle oblige!

Devant moi, la porte d'entrée tant imaginée me semble inaccessible. Mon cœur bat la chamade. Ma respiration est saccadée. Mes mains sont moites. Je pénètre. Je jette un regard furtif tout autour de la pièce, style parking. On me regarde, sans plus. Je panique. Je regrette de n'avoir pas accepté l'offre d'une copine qui insistait pour m'accompagner. J'ai refusé. Refusé net. Et là, je m'en mords les doigts. Impossible maintenant de reculer. Je me mets donc à circuler. À regarder. J'esquisse un sourire, juste ce qu'il faut, pas plus.

J'aperçois, tout au fond de la pièce, une espèce de gringalet. Je m'approche, l'air de rien, tout en ayant une démarche circonspecte. Oh! je sais, il n'a rien d'un demi-dieu mais ce genre-là, je n'en cherche plus. Il se croit tout permis, juste parce qu'il se prend pour un Adonis. J'ai eu ma leçon. Je tire ma révérence aux trop beaux. Je cherche autre chose. Je m'approche donc, le frôle un peu. Je l'observe : postérieur un peu trop carré, corps un peu trop étiré, port de tête assez bien marqué, sans plus. Non, vraiment, je ne sens aucune attirance si minime soit-elle. Mon regard se promène, flâne un peu, s'arrête le temps d'un instant et continue sa recherche. Au même moment, une main frôle mon épaule.

— Mademoiselle, si je peux me permettre...

Si je peux me permettre, allons donc voir! Je permettrai, si je le veux. D'un ton sec et sans retour, je lui dis non merci et va au diable. Ne sait-on pas encore qu'on ne me sollicite pas, que je suis seule à solliciter? Un peu plus d'une heure déjà que je suis là et je n'ai vraiment rien vu d'intéressant. Faudrait aller voir ailleurs, me dis-je. Sur ce, j'enfile le corridor me conduisant à l'extérieur.

CONTES ET NOUVELLES...

Toujours boulevard Saint-Joseph, ma deuxième destination n'est qu'à deux pas. Cette fois, pas besoin de taxi. Vite rendue, vite entrée. La panique m'a délaissée. Au moins ici, les lumières sont davantage tamisées. Mais l'atmosphère est un peu plus surchauffée, même un peu plus viciée. La musique de fond n'a rien pour m'égayer : Céline Dion s'époumonne, comme pour se faire pardonner sa véhémence sortie au gala de l'ADISQ. Mon regard surplombe l'endroit. Je me dis que, finalement, ils ne sont pas si mal, que j'ai déjà vu mieux mais que je ne recherche plus la perfection. J'avance, de cette démarche qui a, me dit-on, un pouvoir de séduction. J'effleure, je caresse des yeux, je touche avec mon cœur. Et là je le vois, au milieu des autres, tel un bijou les éclipsant tous. Il joue le parfait indifférent. Je me perds dans mes pensées. Je rêve. Je me vois faire avec lui une balade dans le parc de la Gatineau, sous le regard envieux des déjà présents. Je me vois, accotée sur lui, à l'entrée de la rue Aubry, là où, la nuit, on se croit tout permis, captant au vol les murmures admiratifs.

J'ose à peine croire que ma leçon d'il y a un an n'a pas porté fruit. Au diable, les leçons apprises. Je suis mon corps, entraîné par mes jambes flageolantes mais déterminées, qui n'a plus qu'un désir, le voir de plus près. Il est sans contredit le prince charmant. Il n'a aucun défaut apparent étant tout râblé avec... un corps bien planté, un devant bien carré, un derrière juste bien prononcé. Sa bobine, d'un gris argenté, me laisse croire qu'il a su évoluer au fil des années. Quelle image de marque, bien personnalisée, hautement profilée! Il me regarde droit dans les yeux, de ses grands yeux clairs et

PARE-CHOCS

bien dirigés. Un long frisson d'admiration me secoue. Je lui souris. Un faible son sort de ma bouche, telle une voix de mêlé-casse.

— Oh! le beau...

Je perds les mots. Je le scrute plus intensément. Je dois savoir s'il pourra résister à mes sautes d'humeur, à ma façon cavalière de foncer dans le vide, à mes gestes un peu saccadés mais si déterminés. Quelle garantie ai-je qu'il saura bien prendre avec moi les courbes vertigineuses qui se présenteront sur notre chemin? Et qu'il saura freiner son élan dans les moments critiques? Je le caresse avec un peu plus de vigueur, je le contourne. Merde, me dis-je, j'ai l'air de quoi! Peu importe. Si je ne fonce pas, je sais que je le regretterai. Devrais-je le mettre à l'essai? Non, mieux vaut des regrets que des remords. Sans plus tarder, je me retourne vers celui qui me suit depuis déjà un certain temps.

— Monsieur, sortez-moi les papiers. Peu importe son prix, ce bolide-là, il est pour moi.

Mésanges du matin

Carmen Dubrûle-Mahaux

HULL a mauvaise haleine ce matin. Une haleine de soufre d'allumettes qu'elle exhale chaque jour d'humidité. De la fenêtre de sa chambre dont il vient de remonter la toile, Louis-Paul regarde, comme il le fait chaque matin, le paysage de sa ville natale. De la rue Champlain, il peut voir entre les maisons les amoncellements de soufre et de bois que la compagnie Eddy entrepose sur le bord de la rivière des Outaouais. Derrière, la Tour de la Paix du Parlement d'Ottawa et ses gargouilles qui le narguent depuis sa jeunesse. À l'avant-scène, un artisan en folie semble s'être amusé à tricoter un paysage de fils électriques, de cordes à linge, de balcons et d'escaliers tordus que les ménagères fées ont embelli de pétunias multicolores.

Reconnaissant le son d'un avion, il s'empare de lunettes d'approche qu'il garde toujours à la portée de la main sur le bord de la fenêtre, et observe un DC-3 qui s'amuse à refaire surface entre les nuages. Faisant un tour d'horizon, il aperçoit soudain, dans son champ de vision, au loin sur un balcon, une femme en robe de nuit, un manteau sur les épaules, qui attire vers elle une mangeoire d'oiseaux qu'elle fait glisser sur une

CONTES ET NOUVELLES...

corde à linge. Avant de faire sa toilette du matin, il note dans son journal :

1^{er} octobre 1950.

- Ça sent le soufre, il va pleuvoir.
- Observé un DC-3 direction nord.
- Troublante apparition d'une jeune fille en tenue vaporeuse s'intéressant aux oiseaux. À surveiller!

Louis-Paul aime bien marcher pour se rendre travailler à l'Imprimerie nationale. Chemin faisant, il jette un coup d'œil vers le néon au-dessus de l'Hôtel Windsor qui tente de teinter les nuages en rose. Quelques habitués entrent prendre leur petit déjeuner au restaurant «Chez Rolland» où il s'arrête tous les matins pour acheter son journal. Traversant le parc de l'Hôtel-de-Ville, il salue le laveur de vitrine du magasin du maire Thomas Moncion. Habituellement, il quittait la maison de ses parents assez tôt pour avoir le temps de s'asseoir quelques instants sur les bancs du parc sous les grands arbres, les pieds dans les feuilles d'automne, pour lire quelques titres du journal. Rue Notre-Dame, il baisse la tête par respect pour les dépouilles exposées chez «Gauthier», puis se signe le front de son pouce en regardant l'Église Notre-Dame de Grâces, juste en face du salon funéraire.

Vérifiant l'heure à sa montre, il accélère le pas en passant entre le poste de radio CKCH et la rangée de chaises berçantes du presbytère des Oblats de Marie Immaculée. Devant l'École Normale St-Joseph, il traverse la rue pour longer le boulevard du Sacré-Coeur et enfin arriver à son travail.

Le poste de magasinier qu'il occupe depuis cinq ans à l'Imprimerie lui plaît bien. Autour de lui règne

un ordre parfait. Il ne se repose que lorsque tout est bien rangé et noté. À la pause café, sa timidité l'empêche de se tenir avec le groupe de jeunes employés rieurs et tapageurs. Il préfère la solitude ou recherche la compagnie d'une compagne plus âgée qui lui sert à l'occasion de confidente. Le lundi surtout, il sait qu'elle lui donnera des nouvelles de ses enfants et qu'elle lui montrera leurs dernières photos. De temps à autre, elle fait mine de le marier à l'une ou l'autre de ses collègues de travail qu'elle lui indique du regard à la cafétéria. En réprimande, il la menace chaque fois de ne plus lui tenir compagnie à l'heure du café. Ce matin-là, il lui fit part de l'étonnante apparition de la jeune fille nourrissant les oiseaux, qu'il a vue au bout de ses lunettes d'approche. Il l'a surnommée «La jeune fille aux mésanges».

Pendant plusieurs semaines, Blanche s'informa de ce qu'il advenait de la belle inconnue. En le taquinant d'une manière maternelle, elle alla jusqu'à lui dire qu'il fuyait la réalité en préférant tomber amoureux d'une maniaque aux oiseaux à distance d'objectif plutôt que de s'intéresser aux jeunes filles qui l'entourent. Il continua de noter les apparitions de la belle dans son journal intime et s'inquiéta quand il ne la vit plus pendant quelques jours. Il voulut s'en ouvrir à Blanche, malgré ses railleries amicales, mais elle était absente du travail pour une vilaine grippe qui la retint chez elle pendant une semaine.

Pendant ce temps, l'obsession de Louis-Paul grandit au point où il prit l'habitude de se promener dans la direction où il croyait l'avoir vue. Mais il s'emmêlait dans les balcons, les fils électriques, les cordes à linge et

les marches d'escaliers tordus! Était-ce rue Notre-Dame ou rue Laurier? Il ne saurait le dire.

Quand Blanche revint au travail, elle invita Louis-Paul à souper chez elle pour la fête de l'Action de grâces. Les enfants passaient la fin de semaine chez leur père comme ils le faisaient depuis leur divorce et un petit gueuleton chasserait le cafard. Il acquiesça, non sans gêne, n'étant pas habitué à entrer dans l'intimité d'un collègue de travail. Mais il sentait bien que c'était différent avec Madame Blanche, comme la nommaient les autres.

Après le traditionnel pot-au-feu et la tarte au sucre, on passa au salon. Était-ce parce qu'il voyait Blanche en dehors de son milieu habituel que Louis-Paul la trouvait différente ce soir?

Il la trouvait même triste. Il n'osait la questionner, se rendant soudain compte qu'il la connaissait peu. Elle devait bien avoir une dizaine d'années de plus que lui, 35 ans peut-être? Les confidences de la pause café au travail ne suffisaient pas à la lui faire connaître. On parlait surtout de la santé de ses enfants, de son intérêt pour les avions ou de la jeune fille aux oiseaux.

Soudain, tout se passa très vite. Prétendant qu'un peu d'air frais les aiderait à bien digérer, Blanche lui tendit son manteau, enfila le sien et l'entraîna sur le balcon arrière, sous les étoiles. Regardant droit devant elle, elle lui lança d'un seul souffle comme si elle avait peur de s'arrêter :

— La dame aux mésanges du matin, c'est moi. J'ai depuis quelque temps compris que je suis sans le vouloir celle que tu voyais au loin. J'avoue l'avoir pris comme un compliment flatteur et n'osais t'enlever tes

MÉSANGES DU MATIN

illusions. Au loin, ni les rides ni l'âge ne paraissent, mais un cœur bat sous la robe de mousseline que le vent agite. Depuis que mon époux m'a quittée, je remplis le vide en jouant au père et à la mère auprès de mes deux fils et l'ornithologie occupe une grande partie de mes loisirs. Cette passion pour les oiseaux est si tenace qu'elle m'a même tenue éloignée du travail parce que je me suis enrhumée en m'occupant d'eux.

Confus devant cette déclaration inattendue, il ne disait mot, l'air incrédule. Blanche, pour se donner contenance, attira près d'elle la mangeoire et la remplit de graines de tournesol. Unis par un même silence, ils se blottirent frissonnant l'un près de l'autre. Une chaleur apaisante les envahit pendant que leurs cœurs et âmes communiquaient comme par osmose. Elle voulut protester quand il effleura sa joue d'un timide baiser tout en l'enlaçant de son bras. Elle voulut aussi lui montrer ses rides naissantes, lui parler d'absurdité, de non-sens. D'un doigt fermement appliqué sur ses lèvres, il la fit taire.

— J'ai enfin trouvé le balcon aux mésanges. Nous les nourrirons peut-être ensemble un jour!

L'été guerrier

Andrée Beauvregard

Deuxième partie

DU POÉTIQUE AU MERVEILLEUX

Au Musée des Beaux-Arts fait jurer l'archaïsme
sur Emily Carr.

Un topiste solitaire vendra entre autres qu'il en a
bien capté l'esprit qu'on aime et l'interprétation sur la
table. Il plonge dans le mythe, il en sort le fier, il en
vise. Mais il ne comprend pas. Il ne veut surtout pas
comprendre. Il ne désire reconnaître que les coutumes les
plus primitives, les plus sauvages.

C'est l'été.

Et c'est la guerre.

Un père joue au golf.

Deuxième partie

DU POËTIQUE
AU MERVEILLEUX

L'été guerrier

Andrée Beauregard

C'EST l'été.

Au Musée canadien des civilisations, un jeune couple enlacé admire les artefacts amérindiens. L'homme sourit, regarde la femme et la presse tendrement sur son corps. La femme, subjuguée par son amour, se laisse dériver doucement. Elle rêve des temps anciens, ces temps valorisés par les philosophes des Lumières, ces temps où le sauvage était bon. À son tour, elle sourit.

Au Musée des Beaux-Arts fait fureur l'exposition sur Emily Carr.

Un touriste solitaire vénère cette artiste qui a su si bien capter l'esprit autochtone et l'emprisonner sur la toile. Il plonge dans le mythe, il en sent la force, il en vibre. Mais il ne comprend pas. Il ne veut surtout pas comprendre. Il ne désire ressentir que les émotions les plus primaires, les plus sauvages.

C'est l'été.

Et c'est la guerre.

Un père joue au golf.

CONTES ET NOUVELLES...

Un fils navigue au loin sur un vieux rafiot rafistolé de missiles à tête tueuse. Il participe à la croisade contre une guerre sainte, ceinte d'or noir.

Une mère manifeste près d'un pont. Elle crie sa haine. Elle éructe des injures racistes.

Un fils entoure de barbelés une terre sacrée, minuscule. Il astique ses armes. Il attend les ordres.

C'est la guerre.

Et c'est l'été.

Une ville, la mal nommée Châteauguay, est isolée. Elle se croit assiégée.

Les hommes d'État sont désolés.

Un pays au nom alcoolisé ose ingurgiter baril sur baril de bitume liquéfié.

Les États se disent spoliés.

Les prix sont trop élevés.

C'est la guerre.

Les hommes d'État ont fini de tergiverser.

Dans une trappe de sable, le père rate la balle et fracasse un tomahawk, la hache de guerre enterrée.

Le fils arraisonne un pétrolier.

La mère retourne chez elle, récuré la maison, prépare le foyer pour le retour de ses guerriers.

Le fils reçoit cinq sur cinq les ordres. Sa mitraillette crache la mort. Les oiseaux se taisent. Des plumes voltigent et tombent au sol. Elles sont ensanglantées.

C'est toujours l'été.

Un homme et une femme marchent dans un musée.

Un touriste s'imprègne d'art canadien.

L'ÉTÉ GUERRIER

La culture de l'héritaire ennemi cloisonnée
dans des *cubicules* à air conditionné est admirée.

Sans histoire, elle se doit de le rester.

C'est encore et toujours la guerre.

Les amants s'embrassent.

Le touriste quitte notre terre.

Kanesatake s'embrase.

Comment est né l'enfant

Eddy Garnier

C'ÉTAIT un jour, dans l'Outaouais!
Un jour qui n'était pas comme tous les autres
jours

Un jour qu'il faisait beau beau trop beau trop
Le soleil pour l'occasion avait effilé ses rayons de
dimanche

Ça brillait tout doux assez pour ne pas aveugler
les yeux

Les oiseaux de leur côté avaient revêtu leur duvet
de fête

Les toutous chiens, les lait lait vaches, les p'tit
galope chevaux, les cloches chèvres, les gros grogne
porcs, les mimi mia-ou chats

Et tous les autres amis animaux du beau pré vert
en profitaient

Pour pratiquer la gambade en habit poils neufs et
brillants

Il faisait très bon doux beau

Si bon doux beau à se coucher sur l'herbe coussin
coussinet

Et s'endormir rêve bleu tapis volant ronflement
sourd

CONTES ET NOUVELLES...

La brise de son souffle caressant sifflait cythare et harpe

Une belle rengaine à l'oreille de tous les amis animaux en fête

Les grandes personnes fermiers qui avaient longtemps fini

La longue et longue liste journée de dur et dur labeur

À labourer la terre, à faucher l'herbe, à puiser l'eau potable,

À émonder des arbres, à récolter les fruits mûrs,
N'avaient plus rien d'autre à faire que de s'asseoir
Pour partager et contempler la joie des petits amis animaux

Alors le bon Dieu qui pensait avoir fini de tout créer

Pour le plaisir et la simple joie de cette calme planète,

Ouvrit la porte de son ciel bleu transporta son lourd fauteuil trône

Qu'il déposa sur un nuage cotonneux blanc pour contempler

Son œuvre paradis de petits amis animaux terrestres

Bercé par la douce rengaine de la brise, il vint à l'idée du bon Dieu

De poser une question aux petits amis animaux
— Mes très chères petites créatures amis animaux, dites-moi,

n'êtes-vous pas heureux comme cela en fête tout le temps?

COMMENT EST NÉ L'ENFANT

Le bon Dieu miséricorde qui s'attendait à une réponse soumise

s'étonna lorsque dans une cacophonie composée de bêlement, de beuglement, de piaulement, de caquètement, de miaulement, de jappement, toutes les petites créatures amis animaux répondirent :

— Non papa grand bon Dieu, on n'est pas complètement heureux.

— Que dois-je donc faire pour vous rendre complètement heureux?

Encore dans un autre concert de bêlement, de beuglement, de piaulement, de caquètement, de jappement et de miaulement, les petites créatures amis animaux sur la terre paradis du bon Dieu demandèrent cette fois à l'unisson :

— Pour être complètement heureux, il nous faut aussi avec nous de très gentils enfants de tous les âges pour nous aimer, pour nous tenir compagnie, pour nous protéger, pour nous caresser, pour nous consoler, pour nous réchauffer.

Et c'est ainsi que le grand bon Dieu leur fit don de beaucoup d'enfants charmants gentils mignons de tous les âges qui leur manquaient pour être complètement heureux, pour les aimer,

pour leur tenir compagnie, pour les protéger, pour les caresser, pour les consoler et pour les réchauffer.

Et pour remercier le grand bon Dieu, chacun des petits amis animaux à tour de rôle sourit ainsi : bêêê, meu-eu-eu, whap whap, cot, cot cot, hi-han cheval, han hi han ihan, mia'ou...

Un automne pas comme les autres

Louise Boulay

MARIE-CHRISTINE a presque huit ans. Elle habite avec ses parents dans une jolie maison de bois construite par son arrière-grand-père.

Les jours de congé, elle rend parfois visite à sa grand-mère Violette qui vit sur les rives de la rivière des Outaouais, dans une petite maison de pierres des champs.

Elle aime bien aller voir sa grand-mère qui l'emmène faire de belles promenades dans le parc de la Gatineau. On l'a même surnommée «La Fée du Parc», car elle en connaît les moindres recoins, les moindres secrets.

Ce jour-là, Marie-Christine a invité ses deux amis Guillaume et Valérie à venir chez sa grand-mère.

Depuis le début de l'automne, les trois enfants rêvent de passer une journée avec elle, car ils savent bien que ce sera merveilleux.

Enfin, ils y sont. Depuis le matin, ils attendent impatiemment que grand-mère dise : «Venez les enfants, nous allons aux chevreuils.» C'est souvent dans ces

mots qu'elle invite sa petite-fille à l'aventure dans son royaume : le parc de la Gatineau.

C'est ainsi qu'en fin de matinée, quand l'horloge sonne onze heures, la phrase tant attendue retentit dans toute la cuisine :

— Alors les enfants, en route pour les chevreuils!

— Youpi! Youpi! Nous sommes prêts. Partons vite! disent, d'une seule voix, les trois enfants.

Sac au dos, en deux temps trois mouvements, les voilà dans l'auto. En moins de quinze minutes, ils arrivent au début d'un sentier invitant. Grand-mère, dans une manœuvre lente et précise, stationne l'auto.

— Par ici les enfants, soyez sans crainte, je connais ce sentier. Il nous conduit à une vieille grange. Nous y serons dans une demi-heure.

Les enfants vont de découverte en découverte. Les arbres ont revêtu leurs plus beaux manteaux de couleurs, jaune, rouge, orangé, brun, bourgogne, vert.

— On dirait un feu d'artifice! s'exclame Marie-Christine. Guillaume et Valérie en profitent pour cueillir quelques trésors de la forêt tombés ici et là : pommes de pin, feuilles multicolores, écorce de bouleau, glands. Un peu plus loin, à la cime d'un arbre, un nid abandonné attire leur attention.

— L'air est bon! Mmm, ça sent l'automne! dit Guillaume, la mine réjouie.

Grand-mère Fée du Parc bat la marche. Un bâton improvisé d'une branche d'arbre ramassée par terre lui sert d'appui dans les montées et les descentes.

Après une demi-heure de marche, ils arrivent à la vieille grange abandonnée. Des hirondelles virevoltent et piaillent leur départ prochain. Assis sur un

UN AUTOMNE PAS COMME LES AUTRES

vieux banc de bois, les quatre aventuriers en profitent pour casser la croûte, apaiser leur soif et se reposer.

Le retour se fait dans la joie et le bonheur. On chante; on danse dans les feuilles; on se taquine; on rigole.

— Ici les enfants, si nous marchons sans bruit, nous avons une chance d'apercevoir des chevreuils.

Grand-mère Fée du Parc ne s'est pas trompée. À peine a-t-elle terminé sa phrase que là, droit devant eux, se dressent fièrement deux faons et leur maman.

Les enfants se tiennent immobiles, dans le plus grand respect. Ils admirent la scène. Jamais ils n'en ont vu de si près. Après avoir observé les animaux quelque temps, ils reprennent leur marche pour regagner finalement leur point de départ. Comme ils sont heureux!

Les surprises ne viennent que de commencer. Arrivés à la maison, les enfants ne se doutent pas qu'un autre événement exceptionnel se produira.

Marie-Christine, Guillaume et Valérie s'assoient sur la galerie les yeux rivés sur la rivière qui scintille au soleil. Ils croquent trois bonnes pommes bien juteuses fraîchement cueillies dans le pommier de grand-mère.

Tout à coup, au loin, un drôle de bruit retentit à leurs oreilles.

— On dirait des chiens qui aboient, de dire Valérie.

— Moi, je pense plutôt que ce sont des personnes qui parlent très fort! lui répond Guillaume.

Le son devient de plus en plus intense et se rapproche.

Levant la tête, Marie-Christine aperçoit ses amies, les outardes. Elles forment un immense V au-dessus d'elle.

— Regardez! Regardez! elles sont là! dit-elle. D'un bond, elle se lève, saute en bas de la galerie et court dans le champ pour mieux les voir.

— Bonjour les outardes! leur crie-t-elle à pleins poumons. Vous êtes belles et je vous aime!

Aussi invraisemblable que cela puisse être, voici ce qui arriva. La première outarde, regardant Marie-Christine, décide de piquer du bec et descend vers elle suivie de toute la volée. Elles sont au moins quarante!

Formant une ronde autour de Marie-Christine, qui n'en croit pas ses yeux, l'une d'elles lui dit dans son langage d'outarde, bien sûr :

— Bonjour Marie-Christine! Comme tu as grandi depuis le printemps dernier. Nous te voyons et entendons tes messages d'amour à chacun de nos passages. Maintenant, je crois que tu es prête. Aimerais-tu venir avec nous? Nous volons vers le sud pour y passer l'hiver.

Marie-Christine regarde Guillaume et Valérie qui restent figés comme des statues. Elle hésite un peu mais a grande envie de partir avec elles. Croisant du regard les yeux brillants d'étoiles de voyage de grand-mère Fée du Parc, Marie-Christine s'approche des outardes.

— Vous voulez bien m'accepter parmi vous, alors je suis prête. Partons!

Après avoir serré très fort sa grand-mère et ses deux amis, dans un battement d'ailes, elle s'envole sans aucune difficulté.

— On dirait qu'elle a toujours volé! s'écrie grand-mère admirant fièrement sa petite-fille.

— Au revoir tout l'monde, je reviendrai avec les outardes, au printemps prochain, vous annoncer

UN AUTOMNE PAS COMME LES AUTRES

l'arrivée du temps chaud! lance-t-elle du haut de son envol.

C'est ainsi que Marie-Christine réalisa un grand rêve : celui de s'envoler avec ses amies fidèles, les outardes, vers les pays chauds pour revenir, le printemps suivant, annoncer l'éclatement de la nature.

Stéphane-Albert Bouais

○ Il raconte qu'un jour, dans la région de Manitowish, une petite Indienne, s'étant aventurée loin dans la forêt, n'avait pu regagner son village la nuit venue. Tous les habitants se mirent alors à sa recherche, fouillèrent les bois sans trêve pendant toute la nuit et le jour suivant, hélas! elle ne retourna vers sa tribu.

Cela se passa peu après l'équinoxe d'automne. Il y eut longtemps, très très longtemps, tout avant l'arrivée des blancs.

La nuit suivant la disparition, les Indiens, toutes venues, firent un harmonieux feu qu'ils offrirent à la lune pour supplier cette dernière de les aider à retrouver leur enfant.

La lune, qui aimait beaucoup ces gens, fut si émue devant autant de dévotion qu'elle se cabilla à leur se coucher à l'aube comme à son habitude. Elle se dirigea plutôt vers le soleil, son frère aîné de la partie d'été venue. Elle recruta les étoiles afin d'en composer le tableau de ce village que le soleil fut peindre sur son disque.

Ce jour-là, la lune chercha la petite fille avec le soleil. Mais hélas! la tribu le gagna et son soleil.

l'arrivée d'été, quand la brisa du soir se sentait
 dans les rues, et que les fleurs commencent à
 tomber. C'est ainsi que Marie-Christine et
 Valérie se retrouvent à la fin de l'été, dans
 une petite ville de la région, où elles ont
 toujours une maison.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

— Bonjour Marie-Christine ! Comme tu es grande
 depuis le printemps dernier ! Nous te voyons et
 nous te souhaitons de tout le cœur de nos
 parents. Maintenant, je vois que tu es
 avec nous ! Nous allons avec le seul
 jour de l'été.

Lac-Blue-Sea, pays de la lune

Stéphane-Albert Boulais

ON raconte qu'un jour, dans la région de Maniwaki, une petite Indienne, s'étant aventurée loin dans la forêt, n'avait pu regagner son village la nuit venue. Tous les habitants se mirent alors à sa recherche, fouillèrent les bois environnants pendant toute la nuit et le jour suivant, hélas! sans retrouver sa trace.

Cela se passait peu après l'équinoxe d'automne, il y a longtemps, très très longtemps, bien avant l'arrivée des Blancs.

La nuit suivant la disparition, les Indiens, bouleversés, firent un immense feu qu'ils offrirent à la lune pour supplier cette dernière de les aider à retrouver leur enfant.

La lune, qui aimait beaucoup ces gens, fut si émue devant autant de détresse qu'elle en oublia d'aller se coucher à l'aube comme à son habitude. Elle se dirigea plutôt vers le soleil, son frère, afin de le prier d'intervenir. Elle raconta si bien et avec tant de compassion le malheur de ce village que le soleil fut peiné à son tour.

Ce jour-là, la lune chercha la petite fille avec le soleil. Mais bientôt la fatigue la gagna et son teint

s'étiola. Le soleil s'en aperçut et craignit pour la santé de la lune. Il la conjura de se reposer. Il lui dit :

— Douce petite sœur, ma sœur aimée, il ne sert à rien de t'abîmer ainsi. Laisse-moi faire, je saurai bien retrouver l'enfant. D'ailleurs, j'ai une proposition à te faire : tant que nous n'aurons pas trouvé la petite fille, chaque jour je brûlerai davantage.

La lune ne sut quoi dire devant tant de bienveillance. Elle trouvait pourtant que le soleil allait se donner bien du mal. Aussi voulut-elle protester, mais son frère demeura imperturbable. En dernier recours, elle lui conseilla d'une voix blessée :

— Ne te fatigue pas trop. N'oublie pas que tu as eu un long été.

Le soleil n'écouta pas la lune. Il brûla comme jamais il n'avait brûlé. Les Indiens se crurent de nouveau en été, et le beau temps remit la foi dans leur cœur. «Puisque le soleil a décidé de revenir nous réchauffer, se dirent-ils, c'est signe qu'il faut garder espoir de retrouver notre enfant.»

Pendant ce temps, la lune fut inconsolable. Elle pleura. Mais comme elle ne voulait pas assombrir le cœur des villageois qui revivaient l'espoir grâce au soleil, elle versa ses larmes dans une vallée à plusieurs lieues de leur village. Et elle en versa tant et tant que, là où les larmes coulèrent, la terre courba son corps pour elles avec l'émotion profonde et troublante d'une mère qui fait une place à son petit.

La lune ne cessa de pleurer qu'au matin du dixième jour quand le soleil vint lui dire :

— Douce petite sœur, ma sœur aimée, j'ai pour toi d'heureuses nouvelles, regarde.

LAC-BLUE-SEA, PAYS DE LA LUNE

Tous deux alors se penchèrent sur l'endroit même où la lune avait épanché son coeur des nuits durant. La terre avait disparu sous une grande nappe d'eau bleue sur les bords de laquelle une petite fille et un chevreuil trempaient leurs pieds.

— N'est-ce pas l'enfant que tu pleurais? demanda alors le soleil sur un ton affectueux.

La lune ne répondit rien mais, folle de joie, elle sauta au cou du soleil, lequel, au bout de longues minutes de tendresse dit affectueusement à sa sœur :

— Va maintenant te reposer. Je m'occuperai de l'enfant jusqu'à ce que tu te réveilles. C'est à toi de la ramener chez elle.

La lune se coucha tout heureuse. Le soleil, lui, s'amusa à égayer l'enfant et le chevreuil.

Cette journée-là, la noble bête à la grande queue blanche et au panache magnifique confia son émotion au soleil.

— Bel astre, dit le chevreuil, tu vois cette petite fille, eh bien, je l'ai trouvée perdue dans la forêt le soir même de son égarement. Comme il faisait trop noir pour la ramener à son village, je l'ai gardée près de moi. Sois sans crainte, car je l'ai soignée, nourrie et cajolée en attendant la clarté du jour suivant pour la reconduire chez elle. Mais, dès tes premiers rayons, tu as été tellement généreux envers nous que j'ai décidé de jouer un peu avec elle dans la forêt, avant d'accomplir ce que j'avais projeté de faire la veille. Et nous avons joué ensemble toute la journée si bien que, le soir venu, nous avons encore été pris par la noirceur. Nous avons dormi ensemble une autre nuit. Le lendemain, il a fait encore plus beau que la veille et j'ai de nouveau

oublié d'aller la reconduire; je l'ai plutôt emmenée rencontrer des amis. Ainsi, pendant neuf jours, nous sommes tombés amoureux de toi, soleil, et nous avons batifolé dans la forêt en jouant à cache-cache dans les feuilles, en grimpant les collines, en traversant les ruisseaux. Au matin du dixième jour, nous avons débouché sur le bord d'une nappe d'eau d'un bleu si profond et si pur que nous avons décidé de nous y abreuver et d'y tremper nos pieds. Voilà, tu connais maintenant mon histoire.

Le soleil avait le sourire aux lèvres. Il avait aimé entendre les douces paroles du chevreuil.

À six heures, il réveilla la lune. Elle se leva tout excitée. Elle était belle et miroitante. On aurait dit un soleil de mousseline.

Cette nuit-là, la lune resplendit de tous ses éclats et dirigea sa belle tête vers la nappe bleue où le chevreuil et la petite fille parlaient encore.

Là-bas, au village, les Indiens surent, en regardant la lune, que quelque chose de très beau était advenu et qu'ils devaient se rendre à l'endroit que le sourire de la lune semblait caresser.

Ils vinrent en grand nombre et furent tout heureux de trouver l'enfant baignant encore ses pieds dans le lac. Le chevreuil, cependant, était parti.

On ramena la petite fille au village dans la joie et l'allégresse. Pendant trois nuits, on fit de grands feux pour remercier la lune, et, pendant trois jours, on dansa pour saluer le soleil.

Chaque année depuis, dans mon pays de Haute-Gatineau, peu de temps après l'équinoxe d'automne, il fait chaud pendant dix jours et, au Lac-Blue-Sea, les chevreuils viennent boire les eaux de la lune.

Zoulou à l'œuvre

Marie Gérin

C'EST enfin le grand soir. On l'attend depuis si longtemps qu'on a du mal à croire qu'il est enfin arrivé.

Tout est prêt, enfin presque. Les équipes sont formées, les rôles bien définis et tous ont participé à la générale.

Zoulou dirige l'opération. Il s'est assuré que Zébedée et Zorinne connaissent bien leur tâche et celle de leurs équipiers. Il les a choisis parce qu'ils sont des leaders naturels, qu'ils savent se faire obéir dans les moments stratégiques. Et le raid de ce soir est de prime importance. La survie du groupe en dépend, comme elle dépend de tous les raids; mais ce soir, en plus, on fête. Et la fête doit être réussie.

Il y a une agitation quasi palpable dans l'air. Le groupe d'action murmure, vérifie ses réflexes, hume l'air, bouge pour se délier les muscles.

Ceux qui préparent la fête attendent aussi fébrilement le départ. Certains auraient préféré participer au raid; Zoulou en a décidé autrement; chacun doit contribuer différemment au bien-être du groupe. Pas de spécialisation ici, mais une participation, de quelque

manière que ce soit. On permet ainsi à chacun d'être de la partie tant dans les moments extraordinaires que dans les tâches les plus humbles.

Lorsque l'agitation est telle qu'on risque de perdre le contrôle, un «Ksssss» se propage parmi l'assemblée. Le silence est instantané. Enfin, on passe à l'action. Les oreilles se dressent, les yeux cherchent Zoulou, on se regroupe, on est prêt.

Dans la brunante, des ombres glissent silencieusement hors du boisé. Certaines s'orientent vers les parties sombres entourant les maisons; d'autres marchent résolument vers la rue; c'est l'expédition la plus exaltante parce que la plus dangereuse. En pleine clarté des réverbères, on risque gros.

Ils sont nombreux, mais on les entend à peine. Il est vrai que la plupart des personnes sont bien au chaud dans leur maison. Elles ne savent pas encore ce qui les attend... Tout à l'heure, il y aura certainement du bruit; il faudra agir vite et détalé!

Mais les pas sont encore feutrés, la démarche souple et furtive; les guetteurs favorisent un déploiement rapide de la force de frappe. Dans le noir, on ne voit qu'un éclat des yeux, une forme tellement imprécise, qu'on pourrait croire qu'on a rêvé.

Enfin, l'objectif est atteint, tous sont en place; on attend le signal. Le cœur bat plus vite, le souffle est court; chacun espère être bien à son poste comme prévu lors de la générale; s'il fallait se tromper! quelle horreur! D'abord pour soi, puisqu'on serait la risée générale; puis pour les autres, car on n'aurait pu faire la preuve de notre savoir-faire.

ZOULOU À L'ŒUVRE

Trêve de balivernes, soyons aux aguets. Il semble que Zoulou devrait bien signaler... Mais qu'est-ce qu'il fabrique? On trépigne d'impatience ici, et il commence à faire froid!

«Kkksssss!»

Alors c'est le tintamarre, le plaisir de renverser bruyamment ces contenants hideux et de déchirer en lambeaux des sacs regorgeant de trésors. De partout dans la rue, dans les cours, près des garages, on entend du bruit, du mouvement; mais déjà, lorsque les lumières s'allument, c'est fini.

Tout ce que l'on peut distinguer, c'est un mouvement rapide, se dirigeant vers le boisé, entraînant dans sa course de précieux souvenirs.

Il est trop tard pour intervenir. La rue est jonchée de débris, les cours aussi. La force de frappe a été sans pitié. Rien n'a été oublié, tout est saccagé.

Mais les coupables, eux, rigolent, se tordent, se régalent! Le butin est élevé ce soir, la fête sera belle, le groupe mangera à sa faim pendant un temps.

Et derrière leur masque, Zoulou, Zébédée et Zorinne se disent que, malgré tout, si les hommes sont assez fous pour leur laisser de bons morceaux, ils se doivent d'en profiter. C'est le lot, souvent bienheureux, d'un raton laveur de ville...

Le premier de ces deux points est le plus important. Il s'agit de la question de la responsabilité des auteurs. On ne peut pas se contenter de dire que les auteurs sont responsables de ce qu'ils ont écrit. Il faut aussi se demander si les auteurs sont responsables de ce qu'ils ont écrit en tant que citoyens. C'est la question de la responsabilité civile. Elle est très importante car elle permet de protéger les auteurs contre les abus de la presse. Elle est aussi très importante car elle permet de protéger les auteurs contre les abus de la justice. Elle est enfin très importante car elle permet de protéger les auteurs contre les abus de la politique.

Le second de ces deux points est le plus intéressant. Il s'agit de la question de la responsabilité des éditeurs. On ne peut pas se contenter de dire que les éditeurs sont responsables de ce qu'ils ont publié. Il faut aussi se demander si les éditeurs sont responsables de ce qu'ils ont publié en tant que citoyens. C'est la question de la responsabilité civile. Elle est très importante car elle permet de protéger les éditeurs contre les abus de la presse. Elle est aussi très importante car elle permet de protéger les éditeurs contre les abus de la justice. Elle est enfin très importante car elle permet de protéger les éditeurs contre les abus de la politique.

Le troisième de ces deux points est le plus curieux. Il s'agit de la question de la responsabilité des lecteurs. On ne peut pas se contenter de dire que les lecteurs sont responsables de ce qu'ils ont lu. Il faut aussi se demander si les lecteurs sont responsables de ce qu'ils ont lu en tant que citoyens. C'est la question de la responsabilité civile. Elle est très importante car elle permet de protéger les lecteurs contre les abus de la presse. Elle est aussi très importante car elle permet de protéger les lecteurs contre les abus de la justice. Elle est enfin très importante car elle permet de protéger les lecteurs contre les abus de la politique.

Nuit blanche

fable pour l'hiver

Julie Huard

UN hululement célèbre éclaira la nuit froide. Un cri retentissant d'une immense profondeur malgré le froid, gouffre de cette nuit. Une nuit que nul n'aurait imaginée si glaciale et crispante. Tellement que la neige, tombant finement en fière récolte de la voûte céleste, ressemblait à de minuscules brins de glace aux mille pétales.

Les arbres, aux longs doigts transis, semblaient pétrifiés d'un satin transparent, dur comme le verre et luisant comme la lumière.

Kashka ne l'oublierait jamais. Il se l'était juré à tout son corps, à toute son âme. Il se devinait déjà vieillard, ayant toujours en tête le merveilleux souvenir de cette nuit.

Kashka était de ce monde que le genre humain de la terre ne connaît pas. Sauf peut-être leurs petits. Les enfants qui croient encore au rêve. Pour lui, la race humaine était peuplée d'ingrats et d'ignorants guerriers affligés de la plus terrible sottise qui soit, l'insignifiance.

Il considérait les hommes et les femmes de la terre comme absolument incapables de fantaisie, de magie,

et il se prenait souvent à réfléchir sur leur façon singulière de se comporter à travers la hiérarchie des leurs.

La plupart du temps, il n'y comprenait rien et passait aisément à un sujet plus agréable.

Kashka, lui, faisait partie de l'univers des kashkamels. Un univers invisible de fées et d'elfes. Il vivait la nuit surtout, dans les tanières de la terre du nord ou dans les kashettes d'une forêt nommée Cascades.

Il n'était pas plus gros qu'une poire et en avait la forme aussi. Il se nourrissait uniquement de pommes de pin, de sorte qu'il était tout brun, rabougri et recouvert d'un genre d'écailles biscornues, comme tous ceux de son espèce d'ailleurs. Il portait avec dignité une longue barbiche qui lui tombait sur les orteils, barbiche qu'il entretenait manifestement depuis plusieurs centaines d'années.

Son âge? Il ne le connaissait pas et cela n'avait aucune importance. Tous les kashkamels étaient sans âge. Ils avaient tous aussi de petits yeux blancs bien mignons, ronds comme des billes et perçants comme des éclats de feu. De plus, ils arboraient un fameux nez extraordinairement dodu, reconnu pour être bouffi et perpétuellement rouge. Ce qui avait procuré à leur gent le surnom de kash-nez!

Armés d'un pareil sobriquet, n'allez pas croire que les kashkamels cachaient ces incroyables truffes... Au contraire, elles étaient portées hautes et avec ferveur. Les plus timides s'en servaient de temps en temps pour se montrer le bout du nez, les plus sportifs pour se mettre le nez dehors, les plus irritables pour se fermer la porte au nez et les plus amoureux pour se charmer en nez à nez romantiques.

Quant aux plus gourmands, ils les étalaient ardemment pour renifler à plein nez les alléchantes cocottes rôties, et les fêtards les plus dissipés ne rataient jamais une des nombreuses réjouissances kashkamelles pour danser, manger et boire jusqu'à ce que la cocotelle leur monte au nez!

Si les kashkamels dans leur vie de tous les jours osaient afficher la plus décente nudité, ils étaient par contre, et décidément, de fins amateurs de kash-col. Friands surtout de confections et de tricots en laine de kashemire...

Bien que cet accessoire vestimentaire n'eût absolument aucune utilité pour eux, les kashkamels ne se lasaient pas d'en faire collection et d'en faire parade d'un différent chaque jour, beau temps mauvais temps. Il serait même vrai de dire que les conversations au sujet de ces kash-col occupaient, depuis plusieurs générations, le premier rang parmi tous les autres propos les plus en vogue.

Ce serait à qui aurait déniché quelque part, en secret, dans de grands coffres chez les humains, le plus original, le plus délicat, le plus richement coloré ou tissé de la meilleure étoffe. Enfin, celui, le seul qui rendrait follement jaloux.

Ah... et cette jalousie. La rougissante, la pouffante. Cette exaltante. Quelle merveille pour les kashkamels. Une qualité indispensable. Qui ne pratiquait pas ouvertement et généreusement l'art de la provoquer, devenait le sujet par excellence d'une bonne risée collective. Grandiose humiliation évitée systématiquement par tous ces fiers kashkamels.

CONTES ET NOUVELLES...

Kashka ne faisait pas exception à la règle. Il était aussi coquet que les autres, même l'un des plus enviés par ses découvertes de couleurs abracadabrantes, comme le mauve enjôleur et le rose serein, le mauve pour les violettes de l'été, le rose pour le soleil de l'aube.

Contrairement à ceux de sa race, Kashka était un solitaire, un ermite. Il avait choisi de vivre seul, un peu par la force des choses, à la suite d'une dispute qu'il avait eue avec une des kashkamelles de la Côte à Brennan, un village voisin. Une kashkamellette qu'il avait toujours cru bien jolie, bien amie, mais qui, un jour, s'était trouvée dans tous ses états et lui avait balancé une de ces fourchettes à cocottes, droit dans l'œil. Il s'en était fallu de peu qu'il eût l'œil crevé.

Alors l'âme en peine, il était parti dans la nuit grelottante, baluchon à l'épaule, en sifflant fort le sort de cette incontrôlable et destructrice kashkamellette.

Sans savoir où le menaient ses pas, il avait erré longtemps en vagabond, en misérable malheureux. Il avait trottiné, marché, galopé par tous les monts par tous les vaux de sous-bois ignorés, de vallées mystérieuses dans ce blanc pays qui ne lui inspirait plus qu'une vaste lassitude.

Il avait bu beaucoup trop de cocotelle à son goût et son nez, plus rouge que jamais, n'en cachait rien. Sa fierté, si de fierté il était encore question, affichait la plupart des symptômes d'une triste maladie. L'énorme mal d'un cœur solitaire.

Malgré tout, Kashka poursuivait sa longue marche. Un parcours indéfini, encore et encore, sur les grands chemins ou les petites routes, les sentiers aux ruisseaux tremblants et les prés enneigés.

Une fois, il avait même cru entrevoir au loin, la clef des champs, mais il n'avait pu l'atteindre. Elle ressemblait trop à la lune qu'il avait si souvent voulu prendre dans ses bras, mais qui s'était toujours enfuie doucement, de peur de devenir prisonnière.

Kashka s'en trouvait fort déçu mais après coup, il s'en voulait à chaque fois d'avoir même pensé s'approcher l'une ou l'autre de ces grandes dames.

Plein de remords, il continuait son périple en se disant que ces dames étaient aussi fières et majestueuses que le temps. Et pourquoi pas ses reines à lui. Les sentinelles de sa liberté.

Il imaginait pouvoir voler auprès d'elles.

Alors il souriait un peu...

Puis une nuit, une fabuleuse nuit glacée, sans plus trop d'espoir alors qu'il se croyait à jamais époux échelvé de cette interminable retraite, il aperçut un endroit d'une beauté inconcevable. Un coup de foudre pour son être affaibli.

C'est là, instantanément qu'il choisit d'établir demeure. Et c'est là qu'il fut entraîné dans la plus formidable nuit blanche de son existence.

La noirceur était opaque, transpercée d'une multitude de jeunes morceaux d'haleine gelés qu'envoyait finement le ciel à la terre, en cadeaux blancs pour mieux la couvrir. L'air était miraculeusement réfrigérant, mais Kashka n'en souffrait point. Il s'était doucement assoupi au creux d'un moelleux nid de neige, sous un grand pin. Il avait préféré le plus grand, le plus fort.

Il dormait maintenant, bien en boule comme le kashkamel qu'il était, et il rêvait. Paisiblement.

CONTES ET NOUVELLES...

Il rêvait d'un kash-col, admirablement strié des plus belles frisettes rosées. Aussi rosées et fleuries que les joues des mômes kashkamels au retour de leurs délirantes escapades.

Curieusement, entre les kash-col et les pirouettes de son rêve, lui parvint, comme du bout du monde, une espèce de voix de furet qui murmurait... un mot ressemblant étonnamment à son propre nom. Il écouta attentivement, toutes oreilles, cette voix limpide et frissonnante qui se fit de plus en plus claire et qui, oui, répétait indéniablement son nom.

— Kashka, Kashka, réveille-toi... Kashka, ouvre les yeux, allez Kashka...

— Comment ouvrir les yeux, pourquoi, pour qui, qu'est-ce que c'est que cette voix et pour qui se prend-elle d'oser ainsi troubler mon sommeil? grogna-t-il.

Comme tous les kashkamels étonnamment doués pour l'exagération, Kashka plaignit langoureusement son sort de réveillé, sans même avoir entrebâillé l'ombre d'une paupière.

Les kashkamels étaient aussi bien poltrons. L'exagération qu'ils savaient mener avec autant de facilité, servait le plus souvent à ensevelir ce petit défaut... par fierté!

Une fois sa rage de kashkamel passée, Kashka se fit plus calme et se rendit compte que la voix ne parlait plus. Ses oreilles, toujours aux aguets, ne révélèrent aucune âme qui vive et il eut beau tenter de percer tous les silences de toute sa force, il n'entendait vraiment rien. Alors, piqués au vif par une frousse dévorante, ses petits yeux blancs brillèrent dans la nuit. Il fixa la forêt sans bouger d'une miette.

NUIT BLANCHE

Tranquillement, il se mit à distinguer les rochers avoisinants, la pluie de frimas et les ondes sinueuses de la neige recroquevillée sur les replis du sol.

Rien ne bougeait et pourtant son petit cœur était tout serré d'angoisse. Il décida de se rendormir, se trouvant bien peureux, pareil à un jeune kashkamel sans expérience. Sur un ton grognon, il retapa fermement sa couverture de neige.

N'ayant pas sitôt terminé cette besogne, un léger froissement fit écho au-dessus de sa tête. Un frisson lui parcourut l'échine, et la peur lui revint à nouveau, en grandes charges qui le firent trembler comme une source.

Il n'osait pas lever les yeux tant il était effrayé, mais pressé par une force mystérieuse, il brava le grand pin et haussa les yeux vers lui.

Ce qu'il vit le fit sursauter tellement fort que toute sa couverture de neige s'envola et s'éparpilla autour de lui comme un nuage de poudre étincelante. Il y avait bel et bien quelque chose de vivant dans cet arbre et ce quelque chose avait deux grands yeux jaunes littéralement braqués sur lui. Kashka se sentit le plus petit kashkamel du monde.

Soudain, les grands yeux jaunes clignèrent et, malheur, la créature mut son énorme corps blanc tacheté de brun. Non seulement Kashka se sentit encore plus minuscule, mais il se crut complètement perdu, se voyant déjà dans le ventre de cette espèce inconnue de géant ailé. Il n'avait plus d'autre choix que d'attendre la suite des événements.

La créature, sans quitter kashka des yeux, se trémoussa sur sa branche et secoua délicatement la fine

épaisseur de neige qui recouvrait sa tête et son dos. Comme au ralenti, elle déploya deux immenses ailes blanches et se laissa choir sur le sol, à deux doigts de Kashka...

— Chrouf! siffla-t-il faiblement.

L'oiseau, qui faisait certainement presque vingt fois sa taille, aurait bien pu engloutir le kashkamel en un temps trois mouvements. Mais cela ne fut pas.

Kashka n'avait jamais rien vu de pareil et l'inquiétude qui le tenaillait un instant plus tôt, chatouillait maintenant un brin de sa curiosité.

Sans remuer, l'un et l'autre s'observaient, apprivoisant lentement leurs regards jaune et blanc. Même que, pour un instant, leurs yeux se touchèrent. Kashka eut l'impression de fondre dans une aquarelle de soleil et de marguerites. Il cessa de trembler.

Ni l'oiseau ni le kashkamel n'auraient pu croire en un moment aussi intense. Un étrange souffle liait déjà la fée à la bête. Quelque chose d'à la fois doux, impétueux et aussi fragile qu'un amour. Quelque chose de surnaturel.

Sans mot ni bruit, l'être avait pénétré la fée et la fée l'être comme un mariage ensorceleur des neiges. Des neiges frivoles d'un menu kashkamel aux nobles neiges du prince de la nuit, le harfang.

Subitement, Kashka fut saisi d'une envie folle qui le transporta. Le cœur téméraire, il s'avança tellement près du volatile qu'il aurait pu, en sautant un peu, aller enfouir son visage dans le tendre plumage de sa poitrine.

Le harfang ne broncha point.

Sans méfiance ni défiance, il poursuivait stoïquement l'exploration de ce petit étranger, effleurant déjà l'une de ses pattes touffues.

Dans la plus modeste simplicité, Kashka ne résista pas. Il grimpa sur cette patte invitante et s'y cala furtivement, enveloppant de tous ses membres ce pied qu'il avait choisi.

L'oiseau accepta.

Doucement leurs formes se moulèrent et, comme deux amants dans une vague qui naît, ils se laissèrent bercer, à ravir jusqu'à la poésie de la forêt. Dans le noir de jais.

Kashka vit alors cette fois, juste au-dessus de lui, les ailes grandioses. Il les vit s'étendre dans toute leur délicatesse et puis d'un coup, entamer avec fougue leur bataille contre le vent. Il les sentit à la fois gifler l'air et en enlacer chaque bouffée comme deux voleuses de morceaux d'espace. Il ferma les yeux et, le corps palpitant, laissa ses sens entrer au plus profond de tous les vertiges.

Et l'oiseau l'y emporta.

Là où les baisers du jour et de la nuit ne font qu'un, où la noce du ciel et de la terre est éternelle.

Un territoire où le temps n'existe pas, un peu comme entre une larme et un sourire...

Dans une volée de magie, ils s'abandonnèrent au toit du monde.

À toute allure, le ciel filait sous leurs yeux. L'essaim de flocons qui les entourait semblait se métamorphoser en longue traînée lactée. Un tunnel velouté dans lequel ils se laissèrent glisser, tourbillonnant au

milieu de poussières nocturnes. D'en haut, les arbres ressemblaient à de mesquins spectres givrés et gantés d'une dentelle de glace. Les archers immobiles de la nuit, aux aguets de leurs chevaliers polaires, Kashka et son prince à la chasse aux étoiles.

En frôlant la lune, Kashka comprit qu'elle était la plus grande et la plus sage de toutes, suspendue dans son infini, à égrener son faisceau et à flatter jusqu'à la cime du silence. Pourtant, il la vit triste aussi. Elle pleurerait peut-être. Mais elle était plus belle que jamais.

Kashka s'imagina bohème de l'espace, un instant à virevolter de tous bords tous côtés, un autre à se dérober dans un coulis de vitesse ou à planer gracieusement par-dessus les miroirs de la terre.

«Un rêve», pensa-t-il. Il ne pouvait y croire.

C'est comme si, de son balcon d'univers, la terre lui parvenait en visions, en images multicolores. Il riait en regardant ce grand festin des neiges qui tantôt ressemblait à une cour du roi en fête, avec ses convives, ses menuets, et qui tantôt prenait la forme d'une mer d'écume frémissante sous le chant des sirènes.

Entre l'oiseau et la nuit, Kashka vacillait, fidèle aux mouvements de l'un et trompé par l'imprévu de l'autre. Étourdi par ces rythmes, il chavirait de tout son intérieur jusqu'au plus profond de lui. Il chutait, caracolait prodigieusement à travers les odes du firmament, complètement enivré par la plus belle de toutes les danses, cette valse rutilante avec ce complice surgi d'un autre temps.

Kashka volait. Aussi haut que l'immensité. Aussi loin que le tour de la vie. Rien ne pouvait l'arrêter maintenant. Noué à son compagnon, il parcourait

comme un fou les écarts du monde comme s'ils devaient être ses derniers souvenirs. Insatiable, il en dévorait chaque morceau.

Sous le soupir de son tapis volant, Kashka devint voyeur de magie.

À une cadence effarante, s'illuminèrent devant lui les mosquées à grands cris de prières, et les oasis, guides de millions de pas. Il reconnut l'or des dunes du soleil et les palais des dieux. L'épice des îles chaudes, les fumées des volcans et l'arôme des fleurs de corail s'emparèrent de son être. Il sentit des villes gratter le ciel et d'autres glisser sur l'eau. Il vit des peaux couleur d'ébène, d'autres usées par la conquête des âges, et d'autres aussi neuves qu'une goutte de rosée. Son cœur eut peur avec ceux qui ont peur autant qu'avec ceux qui font peur. Il eut mal de voir des enfants tendre les mains, des sages vendre leur âme et des mensonges devenir vérités. Il surprit l'animal guettant sa proie. Pareil à un mirage, il vit même la paix naître et mourir... et puis une ride peindre un miracle.

Ainsi qu'un aveugle dont le regard s'éveille, Kashka se sentit puissamment ivre. Ivre de toutes ces révélations. Tout à coup, quelqu'un, quelque part, le rendait témoin. Ses yeux à lui avaient été voilés, il le savait maintenant. Il n'avait pas su voir cette existence toute vibrante à ses côtés. Et brusquement, elle lui lançait ses secrets à la figure. Autant troublé qu'ébloui, il recevait comme une gifle de magie blanche.

Kashka marchait sur le mince fil de la passion. Séduit, il découvrait la fébrilité de voir. Au-delà de son regard. De l'œil au cœur, les lumières et les sèves de l'émotion.

CONTES ET NOUVELLES...

Il comprit qu'il devenait l'hôte de son propre trésor. Du plus grand qu'il eut pu posséder, du plus riche, longtemps trop bien caché.

Hanté par tant d'éclats, Kashka se laissa porter par celui qui savait. Celui dont les ailes inventaient, à chaque battement, une musique sans notes. Celui qui, de sa liberté, voguait à rebours du temps et savait caresser même le vent. Tatoué jusque dans le fond de son âme, Kashka sut qu'aucun orage n'aurait été encore plus foudroyant que ce vol dans la nuit.

Il eut l'impression d'avoir été enlevé par un songe aussi suave qu'une feuille de velours, et, comme un elfe, il crut s'évanouir dans les tremblements de l'air. Ses yeux se fermèrent.

C'est alors qu'il entendit l'oiseau crier le paradis, puis le port appeler son marin. Et même, dans l'écho du brouillard, le loup avaler la nuit...

Kashka sourit infiniment.

Soudain, en un éclair, les grands yeux jaunes clignèrent à nouveau et Kashka vit se dessiner, au ras de l'horizon, une pâle lueur rose, la première griffe de l'aube. Au loin, très loin sur le toit d'une maison d'humains, une cheminée cracha dans le petit jour un frêle filet de fumée. Ce matin comme tous les matins.

Et dans le carreau glacé d'une vieille fenêtre, un garçon vit pleuvoir, des creux du ciel, un tout minuscule kash-col pourpre.

Si petit, qu'il en devint invisible.

L'innocent aux riches piéces

Richard Fournier

Troisième partie

DU FANTASTIQUE À L'EXPÉRIMENTAL

Quand j'étais jeune, j'ai cru que l'innocence était une vertu, comme si l'on peut être innocent sans être bon. C'est peut-être là l'erreur la plus dangereuse que l'on puisse commettre. L'innocence n'est qu'un état de l'âme, et elle peut être trompée, elle peut être perdue. C'est ce qui m'est arrivé. J'étais un jeune homme, et j'étais innocent. Mais j'étais aussi un homme, et j'étais curieux. J'ai voulu savoir ce qui se passait derrière les portes closes, et j'ai découvert que l'innocence n'est qu'un voile qui cache la vérité. C'est ainsi que j'ai commencé à me perdre, et que j'ai fini par me trouver. C'est ainsi que j'ai commencé à écrire, et que j'ai fini par publier. C'est ainsi que j'ai commencé à vivre, et que j'ai fini par mourir.

Je me suis passé plusieurs heures à regarder par les vitres dispersées par le choc. Mais pourquoi pleure-t-on de regretter l'heure ? on a pleuré les années. Pourquoi, je tiber avec paches, elles peut-être.

Je me souviens toujours pas à peu de ce qui m'est arrivé. Je suis resté dans un lit très dur, les draps sont riches et très blancs, de cette blancheur qui aveugle. J'ai le nez comme un nez capotaire et de la lumière dans mon dos.

Je me souviens avec difficulté, comme si je m'aperçois que je suis en cage au fond de la pièce, la

L'innocent aux mains pleines

Richard Poulin

QUAND ils me sont tombés dessus, j'ai cru être victime d'une agression banale, comme il s'en produit dans le quartier des bars et des discothèques de Hull où, chaque vendredi soir, les anglophones d'Ottawa, triomphants et avinés, arrivent en masse pour continuer la fête déjà terminée chez eux, là-bas, sur l'autre rive de l'Outaouais. Je me suis débattu comme un sauvage, jusqu'au moment où j'ai reçu sur l'arrière du crâne un coup à assommer un bœuf. Comme je ne suis pas un bœuf, je me suis effondré dans les vapes de l'inconscience.

Je mets plusieurs heures à reprendre mes esprits dispersés par le choc. Mon premier geste est de regarder l'heure : on a piqué ma montre. Ensuite, je tâte mes poches : elles sont vides.

Je me rends compte peu à peu de ce qui m'entoure. Je suis couché sur un lit très dur; les draps sont rêches et très blancs, de cette blancheur qui aveugle. J'ai le nez contre un mur capitonné et de la lumière dans mon dos.

Je me retourne avec difficulté, courbaturé, et je m'aperçois que je suis en cage! Au fond de la pièce, la

porte de métal a une petite ouverture grillagée. La fenêtre, trop haute pour que je puisse l'atteindre est, elle aussi, munie de barreaux.

Il se passe un certain temps avant que je ne me rende compte de ce qui m'arrive : je n'ai pas été attaqué par des voleurs, mais arrêté par la police!

Cela, c'est aux flics qu'il faut poser la question. Moi, j'en sais strictement rien. Ils ont dû se tromper de bonhomme. Ce n'est pas possible autrement. Je ne vois pas vraiment ce que l'on peut me reprocher. Je suis un citoyen paisible et respectueux des lois.

C'est une erreur, ça j'en suis persuadé.

Le résultat de cette erreur, c'est que je me trouve là, enfermé comme un malfaiteur, avec de la boue sur mes vêtements et un douloureux torticolis. Je suis encore tout abruti par le coup qui m'a mis hors de combat et j'ai mal au crâne.

En plus de ma montre, on a pris ma cravate, ma ceinture et mes lacets.

Dans ma cellule, je suis tout seul, mais il y a du monde dans le couloir. J'entends des pas.

Je me lève péniblement. Soudain, la lucarne de la porte s'ouvre et un homme me fixe. Il a un visage sévère, une gueule de flic. Je lui demande ce que je fais là. Son rictus m'invite à lui foutre la paix. J'insiste. Sa voix a ce timbre agressif et hargneux qu'adoptent les policiers qui font des descentes dans les bars. Il me lance péremptoirement un « plus tard », tout en refermant la lucarne.

Je retourne m'asseoir sur mon lit et, dans ce mouvement, je perds un soulier.

J'ai envie de pleurer.

C'est absurde. Si j'avais pris une cuite la veille, je pourrais supposer que, dans mon ivresse, je m'étais mal conduit. Mais ce n'était pas le cas; hier, je n'avais pris que deux bières. J'ai beau me creuser la cervelle, assez vaseuse par ailleurs, et faire mon examen de conscience, je ne trouve dans mes faits et gestes anciens ou récents absolument rien qui aurait un caractère coupable.

Sauf peut-être les contraventions que je n'ai pas payées depuis des lustres... Cela doit faire un sacré gros montant maintenant. C'est peut-être illégal, mais ce n'est pas un crime. Cela, à la rigueur, peut concerner un huissier. Je ne vois pas pourquoi ces infractions pourraient me valoir une arrestation aussi musclée.

Je finis par me dire que je me casse la tête pour rien. Je suis victime d'une erreur. Dès que je serai mis en présence d'un fonctionnaire compétent et responsable, on sera obligé de le reconnaître. Encore un peu de patience, et tout s'arrangera. Et ça deviendra une bonne histoire à raconter aux amis.

Quand je n'aurai plus mal au crâne, je n'y penserai plus que pour en rire.

J'en serai quitte pour faire quelques excuses à ces messieurs de la police, car je me rappelle avoir envoyé mon poing dans l'œil de quelqu'un et talonné les orteils de celui qui m'avait ceinturé par derrière. Pour les coups que j'ai reçus dans la bagarre, je ne peux pas espérer la réciprocité. Reconnaître qu'il a tort, c'est aussi impossible pour un policier qu'à notre Saint-Père le Pape.

Bah! Je leur fais grâce de leurs salamalecs. La seule chose qui compte, c'est de sortir au plus tôt. Le reste n'a que fort peu d'importance.

Dès que je serai dehors, je prendrai une douche. Je me sens crasseux jusqu'au squelette et au fond des entrailles. J'ai l'impression de sentir la merde. Même l'air que je respire ici doit me souiller l'intérieur.

C'est incroyable ce que le temps peut paraître long quand on est enfermé! Je m'embête vraiment à mort dans ma cellule.

— Mais enfin, protestai-je, j'ai tout de même le droit de savoir! Que me veut-on, à la fin?

On vient de me faire identifier le contenu de mes poches qu'on a entassé dans une grande enveloppe de papier fort. J'ai admis me nommer René-André Simard. J'ai reconnu être né à Montréal, dans la paroisse Saint-Jean Berchmans, le 5 janvier 1956, être veuf, habiter le quartier Mont-Bleu à Hull et être en congé de maladie.

Je m'attendais à voir l'interrogatoire se poursuivre, et j'espérais y puiser quelques lumières sur l'origine de mes tribulations. Mais, au lieu de cela, le galonné, habillé d'un complet trois pièces, m'annonce que je ne peux pas quitter les lieux de mon incarcération.

Depuis la nuit dernière, je ne fais que ça, être incarcéré, mais l'idée ne m'était pas venu que la chose puisse devenir aussi clairement officielle. Au cours de la matinée, je me suis entretenu dans la légitime et rassurante illusion qu'une lamentable et provisoire erreur sur la personne ne pouvait manquer d'être vite découverte. Et, en entrant dans le bureau du galonné, il n'y a pas cinq minutes, je n'avais que la hâte d'en finir au plus vite et pas la moindre crainte de complications.

Eh bien! ce n'est pas la police qui se trompe. C'est moi! C'est bien à moi, René-André Simard, qu'on en a, et à personne d'autre! Cette constatation m'affole. Je ne

parviens pas à me faire à cette idée. Je n'y comprends rien. C'est ahurissant!

— Mais je n'ai rien fait! gémis-je, au bord des larmes.

Le galonné hausse les épaules et prend sur son bureau un papier, une sorte de formulaire qu'il me montre, de bien trop loin pour que je puisse y distinguer un mot.

— Ceci, me dit-il, me donne ordre de vous garder ici et de vous examiner.

— Mais... Pourquoi?... Pourquoi moi?

Il hausse encore une fois les épaules.

— Vous le ramenez à sa chambre! dit-il en s'adressant à une armoire à glace qui se tient derrière moi.

— Oui, patron, répond une grosse voix.

Je me rends compte que je retourne dans ma cellule. Je regarde le galonné, hébété de stupeur. Ma cervelle en pleine panique ne parvient pas à admettre ce qui se passe. Posément, l'armoire à glace, drapé dans un sarrau blanc, me prend par les épaules. Il a la poigne dure.

— Allez! Viens, bonhomme! me dit-il, paternel et curieusement compatissant.

Il me pousse avec la puissance d'un tracteur à chenilles. Les jambes me portent à peine. Je ne peux que précéder en titubant cet hercule qui me tient dans ses grosses pattes boudinées par de trop forts muscles. Jamais, je ne me suis senti aussi petit sur terre. Je n'ai pas compté pour grand-chose jusqu'ici, mais, maintenant, j'ai perdu toute consistance. Je me traîne ainsi à travers un labyrinthe de couloirs et d'escaliers, et j'ai l'impression de descendre en enfer.

Des gens affairés, tous de blanc vêtus, circulent en tous sens. Je croise un autre type comme moi, accompagné d'un gorille, un type au crâne plat, au visage stupide et aux yeux affolés. Je pense que je suis devenu semblable à cet animal-là. Ce n'est pas croyable!

Tout ce monde me frôle de regards à peine méprisants et presque pas curieux.

J'arrive devant la porte de ma cellule. J'essaye d'engager timidement la conversation avec le gorille qui me tient toujours les épaules.

— Vous savez, dis-je avec prudence, pour hier soir, je suis désolé. Franchement, je ne savais pas que c'était la police. J'ai cru que j'étais attaqué par des malfrats.

— Ben oui, ben oui, grommelle aimablement mon interlocuteur.

Au fond, cet homme n'est pas méchant. Il ne m'en veut même pas des coups que j'ai donnés à ses collègues. Comme ils m'ont assommé et sont sortis vainqueurs du combat, ils ont en quelque sorte déjà signé la paix.

Tandis qu'il déverrouille la porte de ce qu'il appelle ma chambre, il daigne m'expliquer la brutalité de mon arrestation, car, paraît-il, je suis un cas. Je suis très dangereux quand je me bats, prétend-il. Les flics auraient donc jugé préférable, pour éviter les accidents, de me tomber dessus sans avertissement. Mais je me serais montré plus résistant que prévu et j'aurais bien failli leur fausser compagnie.

C'est bien beau tout cela, mais l'ennui, c'est que rendu là dans mon histoire, il m'invite à entrer dans ma «chambre» et se ferme le clapet. Malgré mes suppliques,

il refuse de me dire pourquoi on me considère comme «dangereux». À l'en croire, des innocents comme moi il y en a plein l'édifice. Sur ce, il me ferme la porte au nez et il entreprend de la cadenasser.

Ses propos sont pour moi énigmatiques et peu rassurants. Pendant les deux heures suivantes, prostré sur mon lit, j'ai tout le loisir de méditer sur ces faits étranges.

Je me sens vraiment abandonné par Dieu. Qu'ai-je fait au Seigneur pour mériter cela? Et que leur ai-je fait à tous pour être ainsi traité?

Enfin, quoi?

Bon, c'est vrai : ça fait trois jours maintenant que j'ai arrêté de prendre mes médicaments. Depuis la mort de ma femme et de mon fils dans un accident de voiture, les médecins me donnent une drogue, du lithium, pour que je puisse surmonter ma dépression nerveuse. Je déteste la prendre. Je somnole tout le temps, puis je perds mes cheveux. Je maigris aussi. Il y a trois jours justement, ça faisait un an, jour pour jour, que j'étais en congé de maladie. J'en ai soupé de prendre des médicaments. Je veux vivre normalement.

Où est mon crime là-dedans?

Soudainement, je me rends compte qu'on ne m'a même pas permis de téléphoner à un avocat. C'est illégal ce que font ces flics. Ils agissent comme dans une dictature d'Amérique latine. Mes droits les plus élémentaires sont totalement bafoués.

Tout ce que je parviens à deviner, c'est qu'on me prend pour un individu dangereux, peut-être même un criminel. Moi! En tout cas, on me traite comme tel sans m'avoir entendu. Et cela se passe dans une démocratie

occidentale, dans mon pays, pas au Salvador. Jamais, je n'ai autant regretté d'avoir payé mes impôts!

Tout le monde est devenu fou, cela ne fait aucun doute! À commencer par le galonné qui me retient prisonnier et qui va m'examiner. Qu'est-ce qu'il veut, celui-là? Il ne me connaît même pas! Sans m'avoir vu, comme ça, au pifomètre, il me retient ici. Je suis dans l'entonnoir d'une moulinette et je le devine impatient d'en tourner la manivelle à tour de bras. Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire, à ce zigoto? Pourquoi me veut-il du mal, à moi, précisément?

Quand je me suis retrouvé en présence du galonné qui s'était fait mon ennemi, je me suis senti tout à coup incapable de me défendre. Pourtant, l'instant auparavant, quand on m'avait fait reprendre le chemin de son bureau, j'avais la très ferme intention de le prendre de haut, de lui dire son fait, de le rappeler au respect des droits de l'homme et de l'inviter à aller se faire voir là où je pense.

Il n'est pas impressionnant : c'est un petit homme maigrichon, les épaules affaissées, le crâne dégarni et de grosses lunettes à double foyer. Non! Il ne me fait pas peur! Je crois même que c'est son aspect malingre et un peu ridicule, son allure de gratte-papier et son absence d'autorité qui me coupent tout net l'inspiration.

Je ne trouve pas un seul mot à lui dire. Et là, sur le coup, je commence à me fâcher sérieusement. Mais je dois garder une attitude correcte. C'est lui le pouvoir.

Devant cette espèce de demi-portion qui veut ma peau, je dois maintenant refréner et même violenter ma nature, pourtant placide à l'ordinaire. Il ne sait pas à

L'INNOCENT AUX MAINS PLEINES

quel point j'ai du mal à dompter la furieuse envie qui me prend de l'envoyer valser dans la poussière de ses dossiers étalés un peu partout dans son bureau.

Je réussis à garder mon sang-froid, je ne sais pas comment, et lui fais un petit salut raide, dont il daigne se satisfaire. Il me fait signe de m'asseoir. Je m'écroule sur une chaise, complètement épuisé par ma victoire sur moi-même. Au-delà des multiples dossiers qui jonchent le bureau, je remarque des bibliothèques pleines de livres et des cadres sur les murs qui semblent contenir des diplômes. Perdu dans la contemplation de ce décor insolite pour un bureau d'officier de police, je m'aperçois soudain qu'il me parle depuis un certain temps. Il répète sans cesse une question : est-ce que je me sens bien ?

Je le regarde comme s'il venait d'une autre planète et je finis par lui répondre que ça pouvait aller. Je dois avouer que mon intonation n'est pas très persuasive et manque de vigueur. Le galonné hausse les épaules. Cela semble être son tic. Il devrait se faire soigner, me dis-je, en esquissant un faible sourire.

Il change de sujet et recommence l'interrogatoire d'identité qu'il m'a déjà fait subir. Je réponds comme un automate et, à la fin, je demande au galonné ce qu'on me reproche. Il me lance par-dessus ses lunettes un lourd regard blasé et ne répond pas. Tandis qu'il fouille la mer de paperasses qui recouvre son sous-main, je perds tout espoir de jamais me tirer de cet engrenage, où je me sens pris jusqu'au cou.

Il semble croire que je sais ce qu'il sait. Je lis dans ses yeux une certitude infrangible, contre laquelle je n'ai même pas le courage de m'insurger. Rien n'est

pire, dans un cas comme le mien, que de tomber sur un fonctionnaire convaincu de son omniscience, et c'est justement le cas. Ce galonné-là sait tout mieux que moi, y compris ce que je n'ai pas fait.

Il me pose encore quelques petites questions disparates sur mon existence quotidienne, le coût de mon hypothèque, le prix de mes médicaments, mes habitudes alimentaires. Il désire s'instruire un peu de ma routine, bien qu'il refuse manifestement de croire ce que je lui dis. Il fait le plus souvent la demande et la réponse, sans prendre garde à ce que je déclare.

Je me tortille sur ma chaise, douloureusement tourmenté par la tension de ma vessie, et je ne pense plus qu'à cet aspect grotesque de ma situation. Je l'entends tout à coup me signifier, d'une voix feutrée d'indifférence, qu'il me place sous observation pour trois mois.

Je n'ai plus qu'une seule idée : sortir d'ici le plus vite possible, avant la catastrophe dont l'imminence me serre les tripes et occupe toutes mes pensées, ou ce qu'il en reste. C'est pour moi la seule urgence, et plus rien d'autre ne compte. Dans un dernier effort, je lui réponds que je n'ai jamais eu affaire à la justice, mais que je sais qu'il n'a pas le droit de me placer en tôle pendant trois mois sans autre forme de procès.

— Vous n'irez pas en prison, me dit-il.

— Vous me libérez donc ?

— Vous resterez ici, m'assure-t-il de sa voix qui commence terriblement à me porter sur les nerfs.

— Mais c'est la prison ici !

Un ange passe et repasse.

L'INNOCENT AUX MAINS PLEINES

— Non. Vous êtes à l'hôpital psychiatrique Pierre-Janet! me déclare-t-il sans l'ombre d'un sourire.

À ces mots, tout tourbillonne dans ma tête. Ma vessie et mes tripes me lâchent. Je me souille royalement.

Je me fiche totalement de leur présence. Je n'ai envie que de jouer avec mes excréments, de les modeler et d'en faire des œuvres d'art que tous envieront.

Je suis sûr qu'ils ne me trouvent plus dangereux maintenant. Mais qu'ils ne s'avisent pas de vouloir jouer avec moi, je pourrais devenir méchant, très méchant!

— Vous n'avez rien de mieux à me proposer ?
 — Non, rien.
 — Alors, vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.

— Je n'ai rien de mieux à vous proposer.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.

— Je n'ai rien de mieux à vous proposer.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.

— Vous n'avez rien de mieux à me proposer, me dit-il.

— Vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.
 — Vous ne pouvez rien faire pour moi ?
 — Non, rien.

— Vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Vous ne pouvez rien faire pour moi ?

L'enfer mauve

Claude Bolduc

LORSQUE Richard Lapointe se réveilla enfin, il sut tout de suite qu'il était dans de sales draps. Comment il s'était retrouvé dans cet endroit de cauchemar, il n'en avait pas la moindre idée. Mais il y était, pour ça oui. Et ficelé comme un gigot.

Mais où était-il?

Tout au plus se rappelait-il s'être endormi, mais cela se passait chez lui, rue Marengère. Et voilà qu'en ouvrant les yeux, au lieu du décor familier de son salon, où il avait l'habitude de faire de petits sommes, c'était un paysage sorti tout droit d'un délire hallucinatoire qui s'offrait à sa vue.

Un élancement aigu perça son crâne. Il voulut porter ses mains à ses tempes. Impossible. Des liens l'immobilisaient complètement. C'était d'ailleurs probablement l'inconfort de sa position qui l'avait réveillé.

Il imprima plusieurs mouvements de torsion à son corps et constata, à son grand soulagement, que ses liens avaient un peu de jeu. Mais son effort lui avait également révélé qu'une grande faiblesse s'était emparée de lui. Il ne se sentait pourtant pas malade.

D'un coup de rein, il se retourna. C'était tout ce que ses liens lui permettaient pour l'instant. Ses yeux

s'agrandirent. Partout, absolument partout autour de lui, la même couleur mauve qui choquait l'œil, qui éclaboussait la cornée.

Une jungle. Cela ressemblait à une jungle. Artificielle. Ces longs objets fuselés qui partaient du sol, se croisaient et s'entrecroisaient, n'évoquaient-ils pas les enchevêtrements les plus fous d'une forêt vierge?

En mauve.

Sauf qu'ici, point d'humidité étouffante; l'air était sec, intolérablement. Et la sécheresse envahissait lentement mais sûrement le corps de Richard, dévorant avec avidité la moindre trace d'humidité. C'était peut-être ce qui le rendait si faible.

Quelques nouveaux tortillements vinrent relâcher un peu plus ses liens. L'exercice était pénible; la corde lui entaillait la chair, la brûlait. Ses tentatives furent toutefois récompensées. Il put libérer ses bras, qu'il s'empressa de masser vigoureusement pour chasser l'ankylose.

Il sursauta. Ses bras, de même que son torse nu, portaient une multitude de petites marques, chacune décorée d'une goutte de sang. Autre surprise : ce n'étaient pas des liens qui l'avaient retenu, mais des espèces de fils mauves de la même nature que les corps fuselés qui bloquaient tout son champ de vision.

Il sortit son canif de sa poche et entreprit de libérer complètement ses jambes. Il se leva, chancelant. Aucune voie, aucun sentier ne s'ouvrait devant lui. Il lui faudrait se frayer un chemin dans cet enfer mauve avec, pour toute machette, un dérisoire couteau de poche.

Des questions de toutes sortes torturaient son esprit. Comment sortir de là? Dans quelle direction? Et surtout, qu'était cet endroit?

Il avala difficilement le peu de salive que contenait sa bouche. Ce fut insuffisant pour humecter sa gorge dont les parois avaient tendance à rester collées.

L'angoisse commençait à sourdre des pores de sa peau. Si au moins il avait pu se guider sur le soleil, il aurait été certain de ne pas tourner en rond. Hélas, la voûte mauve au-dessus de lui repoussait avec succès tous les assauts de la lumière du jour, et la flexibilité des objets qui partaient du sol, comme des arbres, lui interdisait toute escalade.

Même dans ses rêves les plus débridés, jamais il ne s'était senti aussi perdu, aussi insignifiant par rapport à ce qui l'entourait.

Gatineau, où es-tu?

Il se ressaisit quelque peu, serra son couteau dans sa main. Pas le choix : il lui fallait jouer les coureurs des bois pour espérer s'en sortir. Faiblement campé sur ses jambes flageolantes, il agrippa de sa main libre le premier de ce qu'il appelait des arbustes fous, faute d'un meilleur terme, et commença à le trancher. Chaque tige était constituée d'un grand nombre de fibres mauves tressées, et la moindre d'entre elles faisait preuve d'une résistance surprenante. Il n'aurait que fort peu progressé que déjà, le tranchant de sa lame serait émoussé.

Dans quel recoin oublié son corps pouvait-il trouver assez d'eau pour produire de la sueur? Ses pantalons en étaient imbibés, son visage ruisselait, et cette transpiration nauséabonde douchait les curieuses cicatrices qui lui couvraient bras et torse, exacerbant la

sensation de brûlure. Pendant ce temps, sa langue cherchait un endroit confortable dans l'aride désert de sa bouche.

S'il fallait que la jungle mauve se révèle vaste, jamais il ne trouverait la force de se rendre jusqu'au bout; il tomberait d'épuisement bien avant. Déjà, son souffle se faisait saccadé et des vertiges tourbillonnaient dans sa tête.

Il empoigna une autre tige, mais son couteau lui échappa. Le son mat qu'il produisit en heurtant le sol pulvérisa le silence étouffant qui régnait jusque-là, le révélant dans toute sa puissance à l'attention de Richard.

Voilà un détail qu'il n'avait pas remarqué : l'absence totale de bruit. Maintenant qu'il en avait conscience, il se rendait compte à quel point ce silence nourrissait le malaise qui l'habitait. C'était anormal. Pas la moindre pression sonore sur les tympan. Cela créait une sensation de vide intolérable.

Ses forces le quittaient à mesure qu'il s'enfonçait dans le mur mauve. Sous l'effort, ses cicatrices avaient recommencé à saigner. Chaque tige vaincue le faisait progresser d'à peine une quinzaine de centimètres.

Désespéré, il tendit une main vers l'avant, à travers l'enchevêtrement.

Un violent sursaut le secoua, et il retira sa main. Il avait touché à quelque chose de dur. La surprise passée, il réfléchit. Enfin! Un objet différent, non constitué de fibres tressées.

Il reporta timidement les doigts vers l'objet, tâta. Une surface plate, verticale, extraordinairement lisse. Pas très grande, toutefois. Richard pouvait sentir un

genre d'encadrement qui la délimitait, et ce cadre rendit un son de plastique lorsqu'il le frappa des jointures. Que pouvait bien faire un objet de plastique dans une jungle pareille?

Il poursuivit son exploration tactile et toucha une petite protubérance, qui se détacha et roula sur le sol. Un moment surpris, il continua. Sous l'emplacement de la protubérance, il en trouva trois autres, plus petites. Et plus bas, un grillage.

Richard retira à nouveau sa main, lentement cette fois. Il tremblait. Des pensées grotesques se bousculèrent dans son esprit, puis s'enfuirent, laissant la place à un doute lancinant.

Il se redressa soudain, comme un enragé, et se mit à taillader le rideau mauve qui le séparait de l'objet. Les bouts de tiges voltigeaient en tous sens, et bientôt il verrait. Il vit.

Le jeune homme s'affaissa, vidé. Son regard ne quittait plus l'objet. Et ses boutons qui se détachaient au moindre effleurement. Un brouillard de confusion s'abattit sur lui, voilant toute avenue vers le réconfort d'une explication. Richard marmonna quelques paroles incohérentes, jusqu'à ce qu'un vent de réminiscences viennoises soudain balayer les volutes qui stagnaient dans son esprit.

Pêle-mêle, des souvenirs se pressaient en lui. Cela se précisait. Que venaient faire les images de sa promenade de la veille, au Marché? Aucun doute, c'était le film de son après-midi précédent qui se déroulait derrière ses yeux.

La foule, dense et haletante. La chaleur, accablante. Et les étalages qui s'étendaient au loin, multicolores.

Celui qui avait attiré son attention. La musique étrange qui s'échappait d'un magnétophone, sur une table. Le propriétaire de ces articles — arabe? indien? — qui le fixait intensément, sans ciller. Et lui qui se rapprochait...

Richard secoua la tête. Ce n'était guère le moment de ressasser des souvenirs puérils, et pourtant il ne parvenait pas à orienter ses pensées autrement. Il les chassait et elles revenaient instantanément, comme si un lien était en train de se tisser entre la situation absurde dans laquelle il se trouvait et... Froncement de sourcils. Déglutition. L'épisode du Marché continuait.

Le marchand s'était approché de lui en arborant un large sourire, un peu forcé peut-être, comme si son visage ne participait pas en entier. Pourquoi portait-il des gants en plein été?

Puis, il avait parlé à Richard. Les bruits conjugués de la foule et du magnétophone noyaient ses paroles. Tous ces sons avaient tourbillonné autour du jeune homme, s'étaient mêlés à la chaleur et à l'humidité. Il s'était senti étourdi à ce moment, mais n'en avait rien laissé paraître. La première chose dont il s'était ensuite aperçu, c'est qu'il était devenu propriétaire d'un splendide tapis d'Orient.

Était-ce bien un profond soupir de soulagement qu'avait poussé le marchand, avant d'insister pour aller porter lui-même le tapis dans la voiture de Richard?

Il revint au présent. Un déclic. Le lien était fait, la boucle bouclée. Péniblement, les yeux hagards, le jeune homme pivota sur lui-même, regarda le court passage qu'il s'était frayé à travers l'enfer mauve, le tapis qu'il avait acheté pour presque rien.

L'ENFER MAUVE

Les longs poils refermaient la brèche, ouverte par le labeur et la douleur. Avec des mouvements empreints d'une grâce spectrale, ils se tendaient lentement vers Richard.

Jean-Sébastien Richard

Jacques Michaud

Jean-Sébastien Richard travaillait aux Archives nationales. Depuis quinze ans. Lorsqu'il essayait de définir la nature de ces quinze années d'un travail qui ne le stimulait pas trop, il en arrivait inévitablement aux constatations suivantes. Cinq de ces années avaient passé vite. Les cinq autres s'étaient écoulées moyennement vite et les cinq dernières lui étaient apparues d'une lenteur sans mesure. En ce premier mardi d'août, après un mois de vacances qu'il brûlait inévitablement en juillet, il commençait la seizième année de sa vie de fonctionnaire.

Ce qui lui semblait le plus intéressant dans ce quotidien qui va d'un huit jusqu'à un cinq, c'était le trajet de plusieurs kilomètres qu'il devait effectuer matin et soir. Il redécouvrait les hauteurs de Cambray et il aimait cette route qui lui faisait découvrir chaque jour des surprises visuelles. Lorsqu'il quittait sa maison qu'il avait bâtie au pied de la montagne et qu'il débouchait sur le chemin Saint-Amand, il se faisait l'impression de quitter un monde pour un autre.

« Je change d'équipe », se répétait-il à lui-même.

Ses yeux se perdirent dans le fond de la vallée, surpris par l'immensité et l'éclatant de cette surface

Jean-Sébastien Richard

Jacques Michaud

JEAN-Sébastien Richard travaillait aux Archives nationales depuis quinze ans. Lorsqu'il essayait de définir la nature de ces quinze années d'un travail qui ne le stimulait pas trop, il en arrivait inévitablement aux constatations suivantes. Cinq de ces années avaient passé vite. Les cinq autres s'étaient écoulées moyennement vite et les cinq dernières lui étaient apparues d'une lenteur sans mesure. En ce premier mardi d'août, après un mois de vacances qu'il brûlait infailliblement en juillet, il commençait la seizième année de sa vie de fonctionnaire.

Ce qui lui semblait le plus intéressant dans ce quotidien qui va d'un neuf jusqu'à un cinq, c'était le trajet de plusieurs kilomètres qu'il devait effectuer matin et soir. Il habitait les hauteurs de Cantley et il aimait cette route qui lui réservait chaque jour des surprises visuelles. Lorsqu'il quittait sa maison qu'il avait blottie au pied de la montagne et qu'il débouchait sur le chemin Saint-André, il avait l'impression de quitter un monde pour un autre.

«Je change d'étage», se répétait-il à lui-même.

Ses yeux se perdaient dans le fond de la vallée, surpris par l'immensité et l'étalement de cette surface

qui aurait pu être celle d'un lac qu'on aurait vidé de son eau et sur laquelle on aurait laissé repousser quelques îlots d'arbres et de verdure. Bientôt, il tournerait à droite pour prendre la 307. Et il serait tout de suite attendri par les couleurs claires de cette ferme qui offrait calmement son espace et sa solitude, juste en face des maisons qui avaient préféré choisir la quiétude unifamiliale.

Lorsqu'il arrivait au pied de la côte Sainte-Élizabeth, ses yeux, pendant une fraction de seconde, se fermaient. Et c'est avec une joie d'enfant qu'il voyait déjà les images qui s'offriraient bientôt à lui. Rendu au sommet, il ralentirait malgré lui, sa tête se tournerait vers la droite et tout son être se perdrait dans les couleurs et les formes d'un paysage qui surgissait chaque fois comme l'un des plus beaux du monde. Il voudrait alors pouvoir arrêter sa voiture et la laisser suspendue au bord de la falaise, qui devenait tout à coup une sorte de promontoire. Subitement, une immense vallée s'ouvrait. Au fond, les arbres apparaissaient comme des boules d'écume verte qui auraient roulé sur des eaux de verdure. Mais ce qui l'émerveillait encore plus et le rendait léger comme un nuage, c'était les lignes des trois chaînes de montagne qui se découpaient dans le lointain en s'appuyant l'une sur l'autre. Une sorte de perspective céleste. Il aurait voulu toucher la première qui avait la texture d'un velours bleu sombre. Il avait l'impression que la seconde devenait tout à coup fluide pendant que la dernière, se confondant avec le ciel, se faisait pour toujours vaporeuse.

La vue de ce panorama lui était toujours fugitive. Il ne pouvait s'arrêter puisqu'il y avait encore une

voiture qui le poussait derrière. Il se consolait en se répétant que demain, un autre jour, la même vision viendrait le chercher dans ce qu'il savait être en lui de plus simple et de plus pur.

Arrivé à Limbour, son cœur se laissait aller à la joie de l'eau. Il se collait bien vite dans la voie de droite pour pouvoir, en toute paix, regarder la Gatineau descendre, parfois calmement, parfois rapidement, ainsi jusqu'à son embouchure. Il levait plus souvent les yeux sur la rivière que sur la route et le klaxon bruyant de certains automobilistes ne le dérangeait pas outre mesure. Il gardait ainsi le fil de l'eau jusqu'au moment où il emprunterait la bretelle qui mène au pont des Draveurs.

Au milieu du pont, il jetterait un dernier coup d'œil sur la droite, avec le désir d'emprisonner dans une seule seconde toute la beauté de ce cours d'eau, qu'il imaginait maintenant remonter jusqu'à sa source. Il se disait alors :

«Les rivières, comme les humains, prennent naissance dans des eaux calmes.»

Il avait déjà quitté le pont. À cet instant précis, l'esprit de son corps réintégrait peu à peu le quotidien. Quelques instants plus tard, sa voiture se perdait dans les bouchons du boulevard Maisonneuve, cette artère froide et artificielle que des politiciens avaient réussi à faire passer dans des rues où les maisons, jadis, se tenaient proches et se réchauffaient les unes contre les autres. Et lorsqu'il arrivait sur le pont du Portage, il n'avait plus du tout envie de regarder à droite ou à gauche, là où la rivière des Outaouais aurait quand même encore eu des choses à lui dire.

CONTES ET NOUVELLES...

Et c'était le bureau, et c'était le travail.

Et c'était le travail, et c'était le bureau.

Le soir, au retour, il retrouvait lentement sa légèreté du matin. Au pied des premières collines de Cantley, celles-là même qui, d'étage en étage, le conduiraient jusque chez lui, il prenait son cœur dans sa main et, déjà, il le sentait moins lourd qu'un nuage.

Ce matin-là, au cours de son trajet habituel, Jean-Sébastien Richard se sentit comme jamais ébloui par la clarté du soleil qui enflammait les eaux de la rivière Gatineau. Après avoir traversé lentement le village de Limbour, à la hauteur de la rue de Lenoir, les yeux trop pleins de lumière, il ne vit pas le virage protégé par un parapet temporaire, une sorte d'assemblage rustique de madriers et de planches. Sous l'impact, cette fragile clôture vola en éclats, à la manière d'une poignée d'allumettes de bois qu'une main colérique aurait lancées dans les airs.

Jean-Sébastien n'eut pas peur.

Pendant un instant, il sentit sa voiture flotter comme une soucoupe sur un asphalte plus doux et plus ouateux que celui de tous ses matins. Il garda l'impression nette que son véhicule ne retomberait jamais. Avec une douceur infinie, il toucha une eau qui semblait, depuis toujours, l'avoir attendu pour s'ouvrir et l'accueillir. Bien au chaud, il descendit tout lentement, dans ce nouveau bathyscaphe de verre et d'acier. Tout se refermait. Une nuit sombre avait commencé à l'envelopper, mais il n'en reçut pas la crainte et l'angoisse. Son vaisseau marin toucha le fond. Jean-Sébastien pouvait encore respirer. Il se laissa aller dans ce qui lui

arrivait. Il ferma les yeux. Combien de temps resterait-il ainsi? Il ne le saurait jamais. Il sentit seulement, à un moment donné, l'eau entrer dans ses souliers. Il ouvrit les yeux, sans effroi et sans panique. Il pensa encore qu'il était bien et qu'il serait agréable de faire de ce nouveau lien quelque chose de plus durable et de plus éternel. Mais l'eau continua de monter et d'autres instincts se réveillèrent en lui. Il prit une profonde respiration, détacha sa ceinture, ouvrit rapidement la fenêtre et se laissa remonter jusqu'à la surface.

Déjà, sur la rive, bon nombre de personnes l'attendaient. On lui lança une corde qu'il saisit avec l'énergie de continuer. On le conduisit à l'hôpital, on le garda sous observation le temps de se rendre compte qu'il n'était pas de ceux que les accidents cassent.

La semaine suivante, il reprit son travail. Mêmes itinéraires et mêmes chemins, mêmes lourdeurs et mêmes légèretés. À nouveau, il se glissait dans les ouvertures que la vie lui donnait.

Une fois de plus, ce soir-là, Jean-Sébastien Richard regagnait les collines de Cantley. À la hauteur de l'auberge «Le Milieu du monde», à cet instant où la pente se fait plus longue et plus abrupte, il fut ébloui par les couleurs d'un soleil qui s'amusait avec les nuages. Il reçut cette image comme une invitation et, subitement, il éprouva la folle envie d'entrer dans le jeu. Il fut ensuite étonné de la vitesse avec laquelle son propre corps se rapprochait de ce monde. Le ciel ne lui apparaissait plus comme un espace qui recule mais comme une porte qui s'ouvre. Parvenu au sommet de la côte, il savait, au-delà de toute connaissance, que sa

CONTES ET NOUVELLES...

voiture était devenue un oiseau et qu'il n'avait qu'à se laisser porter par ses ailes.

Le réveille-matin sonna sept heures. Pour la première fois, depuis seize ans, Jean-Sébastien Richard n'était plus au rendez-vous.

Pour voir qui se cache

dans la nuit

Jean Perron

« **J**e verrai qui se cache dans la nuit.»
J'avais écrit cette phrase dans mon cahier noir. J'approchais du bout de la nuit. J'étais épuisé par mes explorations intérieures, mes visions fantastiques et mes réflexions biscornues.

Depuis des mois, je ne vivais que la nuit, poursuivant des ombres pour les déchiffrer, prenant note de la moindre manifestation de la face cachée de toute chose. J'écrivais au coin d'une table dans un café, un bar, n'importe où. Et dès que l'instant magique était gravé sur le papier et que la réalité banale retombait à nouveau sur les lieux, j'achevais rapidement ma bière et je partais; je partais vers d'autres visions dans les rues de la ville. J'étais sur le sentier des voyants et je marchais vers l'Ultime : la découverte du sens de la vie.

J'ouvrais une après l'autre les portes de la perception et je trouvais mon chemin dans les labyrinthes occultes de la poésie. J'interpellais les démons et les dieux, j'avais accès à l'âme collective. Les grands mystères du comportement humain et de la pensée me faisaient sourire; j'étais un récepteur qui captait toutes les vibrations de l'univers... État de réceptivité totale... Branché... Nuit.

CONTES ET NOUVELLES...

Il fallait cependant que je sois rusé, faire comme si de rien n'était; faire comme si j'allais passer sans porter attention et soudain, par surprise, arracher le masque.

JE VERRAI QUI SE CACHE DANS LA NUIT.

Le Masque s'est manifesté sous la forme d'un banc de brume, mais je l'ai repéré facilement. Ses contours étaient trop précis et je pouvais même distinguer des orifices qui indiquaient des yeux et une ouverture plus large qui tenait lieu de bouche.

Je me trouvais alors entre Hull et Aylmer, dans le dernier retranchement urbain de la périphérie, là où s'arrête temporairement l'avance de la construction domiciliaire, là où la forêt outaouaise abrite les esprits d'un autre monde.

C'était la dernière nuit de l'été. C'était écrit dans l'air. La dernière nuit de l'été et je marchais depuis plusieurs heures.

Les arbres ont tenté de m'agripper et de m'étrangler, mais j'étais plus fort qu'eux. Je leur ai envoyé le feu. Les arbres se convulsaient, noirs et rouges, et s'affaissaient calcinés, squelettes hargneux d'impuissance.

Puis tout s'est calmé. J'étais dans un désert de cendres qu'un rien de feu caressait tranquillement. Le ciel poudré d'étoiles et phosphoré de bleu nocturne affichait un quartier de lune doré, boucle d'oreille de l'infini écoutant mon cœur battre dans la forêt ravagée.

Devant moi, le Masque.

J'avais prévu de surprendre le grand secret, mais cette lâche perspective avait cédé la place à un face à face glorieux dans la plus chaude nuit de l'été.

POUR VOIR QUI SE CACHE DANS LA NUIT

La sensation lorsque j'ai touché, la beauté du geste, ma main délivrant l'humanité de l'angoisse du mystère...

J'ai vu, oui j'ai vu. Mais j'ai été aspiré par un tourbillon si puissant que le délire s'est mis à circuler dans ma tête dans toute son indécence. Je devais m'accrocher, concilier la conscience d'identité limitée qui faisait de moi un homme normal et la révélation de l'absolu qui me faisait accéder au domaine des dieux.

«Glisse ma jolie, glisse... Traverse la folie.»

J'ai fini par dormir, ballotté sur un océan interminable dans la nuit des temps. Des visions dépassant toute imagination ont déferlé dans ma tête en vagues impétueuses de révélations occultes. TOUT aurait pu se résumer à une vision unique, voire à un seul mot. Mais mon cerveau, vaillant capitaine, s'y refusant pour me protéger de l'anéantissement, me transmettait le grand secret par visions successives. Un film s'enregistrait dans ma tête au ralenti.

JE VOYAIS QUI SE CACHE DANS LA NUIT.

Je ne sors que la nuit; maintenant je n'ai plus le choix. Les éclairs de la révélation ont rendu mes yeux trop sensibles à la lumière. Par contre, j'ai une triple vision. Quand je croise quelqu'un dans la rue, je vois, en plus de son visage, un autre visage de chaque côté de sa tête. À gauche, c'est sa tête de bébé naissant et à droite, la tête qu'il aura juste avant sa mort. Certaines personnes ont le visage de droite très vieux. D'autres, en revanche, ont exactement la même tête à la veille de leur mort qu'au présent. Je sais tout de suite que ces gens n'en ont plus pour longtemps à vivre.

Cette vision permanente m'exaspère et m'effraie. J'évite de rencontrer les personnes que j'aime. JE NE VEUX PAS SAVOIR! J'ai perdu tous mes amis, qui croient que je les boude.

La révélation est en moi. Je connais le sens de la vie. Je sais pourquoi et comment. J'ai TOUT VU. Pourtant, les mots que je croyais maîtriser m'échappent. On dirait qu'ils sont vidés et percés, incapables de contenir quoi que ce soit.

Parfois, soudainement, j'ai la certitude d'avoir enfin retrouvé ces mots qu'il me faut pour exprimer l'absolue vérité de toute chose que je connais.

Alors j'aborde un passant et je tente de lui dire... Mais, chaque fois, les mots restent collés sur le bout de ma langue et je me mets à débiter des insignifiances.

S'il vous plaît, si un clochard vous aborde en pleine nuit et se met à balbutier des paroles incohérentes, soyez compréhensif. C'est peut-être moi.

J'AI VU QUI SE CACHE DANS LA NUIT.

Le python trop affectueux

Normand Rousseau

UN python de deux mètres, c'est impressionnant, mais quand tu dépases les cinq mètres, ça commence à faire informe dans son genre, tu trouves pas? Surtout si t'as besoin de tant d'affection que toutes les pythones ensemble n'arriveraient pas à en combler le tiers. La première d'ailleurs, il l'avait étranglée tout net en voulant lui étreindre l'anatomie. Et depuis, c'était son problème existentiel, il aimait trop...

Il aimait trop à tort et à travers, à tort ou à raison. Aimer trop, c'est une sorte de faiblesse. Ça expose un peu trop l'essentiel. Il avait donc un fort faible pour l'amour en général, les femelles comme moitié de l'animalité, et surtout pour la première pythone qui s'amenait dans son champ de visionnaire. Première arrivée, première servie, pardon, asservie.

Hélas, chaque fois, dans son extrême délicatesse, il y allait trop fort. Et la pythone, effrayée, s'enfuyait. Et petit à petit, Pithiay (c'était son nom) creusa autour de lui un fossé de solitude. Lui qui surpeuplait du besoin d'amitiés et d'amours, voilà qu'il solitudait à plein temps. Une solitude de lierres. Ça lui avait flanqué de la rancune sur le coin de l'estomac envers la gente pythoneuse.

CONTES ET NOUVELLES...

Parfois, avec sa soif d'affection et ses cinq mètres de boyauterie, il se sentait comme une erreur d'impression dans le grand livre de la nature. Pas une force de frappe, mais une farce de frappe.

Un jour que le soleil fracassait plein ciel, il s'était réfugié le sang froid sous un baobab compréhensif dans un grand coin tranquille. Il allait s'endormir lorsqu'il entendit à travers les branches quelqu'un ou quelque chose venir, il ne pouvait savoir dans sa nature de simple python.

Sans doute, encore une de ces bêtes fauves, féroces comme le lion, le tigre, le rhino qui ne se laissaient pas étreindre facilement, les garces! Et ça mordait, ce genre de bestioles! Fallait laisser passer et braire! Fallait se caresser seul la solitude et laisser filer ces rustres qui ne connaissaient rien au vrai véritable amour.

Mais... Mais... ce qu'il vit, Pithiay, mon Dieu! il n'avait jamais vu et je prends le verbe voir dans son sens le plus péjoratif possible qui soit. Un animal sûrement, mais quel animal! Ça t'avait une crinière jusqu'où tu ne peux plus penser justement, ça avançait sur deux pattes, c'était presque sans poil comme un serpent, sauf à quelques exceptions près ou de loin. Et c'était beau, beau! La toute belle bête! Tout en bouillonnements voluptueux.

La plus chouette pythone bien entournée était d'une laideur repoussante à comparer. Ça s'avancait avec... avec... grâce. Voilà! Je n'ai pas d'autre mot à la portée. Ça lui embouteillait la libre expression de ses sentiments, à Pythiay, et le libre échange de ses propres idées.

N'allait surtout pas se montrer. Ça la mettrait en fuite comme les autres. Mais que faire pour lui attirer

LE PYTHON TROP AFFECTUEUX

l'attention? Sans l'apeurer. Tout à coup, elle s'arrêta et sembla l'apercevoir d'elle-même.

— Ohé! un boa ou un python? fit-elle avec un fort accent primitif et des inflexions de début du monde.

Oh, la merveille; elle parlait, elle aussi, comme lui! Et ce qu'elle avait les bonnes manières avec les serpents! Il avait un penchant tout naturel pour les bonnes manières et, chaque fois, ça lui était couronné de succès. C'est quand il se laissait aller les effusions que ça tournait au fatal.

— Je me présente, mademoiselle (il ne savait pas pourquoi il croyait que c'en était une), je suis Gros-Malin ou Gros-Mâtin alias Pithiay, c'est le nom python qui veut ça.

Il ne voulait pas se jeter à son cou ou à sa taille tout de suite, parce qu'elle pouvait penser qu'il lui exploitait son complexe d'infériorité à ses dépens. Avoir les animaux par la pitié, l'apitoiement, c'est dangereux parce que ça prend des excès de vitesse dans les tournants décisifs.

— Moi, c'est Ève. T'as la pomme, j'espère, fit-elle d'un ton pénétré jusqu'au fond.

C'était vrai qu'elle était en costume d'Ève tout coupé mode, dernier cri primal, si t'avais vu! Mais Ève qui? Il n'osait. Fallait voir.

— La quoi? persifla-t-il au risque de voir surgir l'incommunication totale entre les êtres.

— La pomme! Ce que tu dois me donner dans le but d'y croquer et tout ce qui s'en découle pour l'humanité, prononça-t-elle d'un accent si profond que plus creux, tu coules.

«Quand elle va me serrer dans ses bras, se reper-sifla-t-il, je sens que ça va me combler les lacunes.»

— Il n'y a pas de pomme, lui adressa-t-il. Nous sommes en Afrique, Ève, se coula-t-il le long de l'arbre en s'efforçant de se cacher à moitié la stature.

— L'avantage avec un python, c'est qu'il peut te serrer dans ses bras, enfin, ce qui lui sert de bras, pendant des heures sans que la sale fatigue se pointe le museau, philosopha-t-elle tout haut. Le pire dans l'amour avec un humain, c'est la fatigue. On se fatigue même d'aimer. Faudrait des vitamines pour le cœur.

Non mais, la Ève! elle allait jusqu'au bout de ses métaphores et en revenait tant bien que mal, non? Même un écrivain moderne en rougirait.

— Pour un python, tu es plutôt long, observa-t-elle sans pour autant connaître les pythons.

Ouf! voilà qu'elle lui faisait des avances! N'était pas habitué à se faire faire du enfonce-moi-donc-dedans. N'avait aucune notion élémentaire du crousement entre pleins consentements. Comment répondre sans se montrer toute la panoplie et donc la mettre en peur? Comment se maîtriser ses propres élancements de tendresse avec désespérance?

— Ne reste pas dans l'ombre, Gros-Mâtin. Amène-toi plein soleil que je te zyeute l'encolure haut profil, invita Ève d'une voix qui flûtait.

Elle le faisait exprès. Ne se doutait pas qu'en jouant ainsi avec ses glandes sentimentales, elle risquait de déclencher le pêcher, car Pythiay était bel et bien enroulé au pêcher des débuts, le pêcher originel.

Elle s'approchait dangereusement. Ne savait pas à quel point c'était faible un serpent, surtout un python de cinq mètres à peine. Si tu lui démarrais la tendresse, on ne savait pas où ça ne pouvait plus s'arrêter. Si elle

LE PYTHON TROP AFFECTUEUX

lui flattait l'affection, juste en dessous des érotivités, cherche pas loin ce qui pourrait lui exploser pleine figure.

Justement sa main s'avavançait vers sa tête, allait lui toucher, lui touchait. Oh! le frisson! Que ça lui allumait le sang froid, de la finesse délicate de ce calibre! Que sa main était cajolatrice! Enveloppeuse! Ça te sculptait les sensations une à une, à la main justement!

— Que c'est lisse, la peau d'un python! commenta-t-elle pour le bénéfice de mes lecteurs. C'est drôle, j'imaginai ça visqueux, rugueux. Mais ça glisse comme de la cuirette, si seulement je savais ce que c'est que de la cuirette, mais avec la primitivité dont on souffre! C'est frais! Et quels yeux globuleux! Quelle gueule ça a! Et la langue bien fendue, tout évasive (ce qu'elle avait du vocabulaire pour son instruction, la Ève!)

— Ah! si elle continue, si elle continue, je ne réponds plus de ma serpentibido...

Et le pauvre python oublia sa taille et se jeta au cou de la femme. Elle ne vit pas venir les cinq mètres d'affection massive qui lui sautait dessus. Python avait l'affection tellement mastodonte qu'au lieu de s'enrouler juste la tête autour du cou, il s'élança de toute sa longueur et s'entourloupa autour d'Ève des pieds au sommet, n'avait que l'espace pour respirer et pour les yeux.

T'avais un bon mètre de chevelure qui avait échappé aux anneaux (et quelle chevelure! la Ève! pas jusqu'aux fesses, pas jusqu'aux talons, mais lui faisait une traîne à te faire rêver n'importe quel cardinal normalement constitué selon les droits canons de beauté

de la Crainte Église). Et là, le pauvre python! fou de félicité, égaré par sa boatitude, serrait, serrait, et Ève criait Ah! Ah! en bleuissant pervenche. Gros-Merlin croyait qu'elle orgasmait de joie et il serrait encore et encore plus fort. Ça ne serait pas le dernier meurtre par trop d'amour, mais ce serait le premier à coup sûr.

Mais juste à ce moment, Tarzan tomba parmi nous. En fait, c'était pas Tarzan puisque son auteur était loin d'être encore né, mais cet homme singe ou chimpanzé hurlait à la tarzan. Un sosie parfait! C'était pas drôle de le voir s'esquinter les cordes vocales. Comme il n'y avait personne, il n'avait pas peur de faire un fou de lui, mais il faisait vraiment un fou de lui avec comble de ridicule qui ne tuait pas encore, bien sûr. C'était peut-être l'homme des cavernes ou des tavernes, mais surtout pas celui des balivernes. N'entendait pas à rire, mais du tout, le Tarzan.

— Dans les bras d'un autre! Dans les bras d'un autre! n'arrêtait-il pas de radoter, ce con. Me faire ça à moi! À moi, se tapait-il sur les mectoraux au risque de se faire une fracture pulmonaire.

Python en resta si estomaqué qu'il déroula net. Ève s'engouffra quelques lampées d'oxygène comme on appelait à l'époque, puis elle énonça avec grandes difficultés d'air :

— Comment dans les bras d'un autre? D'abord, un serpent n'a pas de bras et puis je ne suis pas ta femme. C'est pas parce qu'il y a un seul homme et une seule femme sur terre qu'il faut être mariés ensemble et fais pas ton Tarzan, ça me tape sur les nerfs, Adam (tiens! elle connaissait, elle aussi).

— Je ne permettrai pas qu'on crousasse (séduire à l'époque) la seule femelle que j'ai la chance de... (il se

sentait écourté du vocabulaire). De la primate, j'en ai ma claque! ça ne veut même pas faire la bête les yeux dans les yeux. Moi, j'ai une autre qualité de vie comme exigence sans compter l'écologie comme tout le monde (la cohérence n'était pas encore au point à l'époque).

Gros-Mâlin les regardait se quereller sans ménagement (expression préhistorique signifiant avec les siècles et les millénaires «querelle de ménage») tout efflanqué de surprise, la lancette pendante, l'œil effondré tout à coup sous la non-affection et les cinq mètres déroulés lâches. Et lui, qui est-ce qui allait lui assurer les premiers soins pour blessures d'amour-propre et pour non-assistance à serpent en manque de tendresse?

Il se déshydratait l'affection. Personne ne s'apercevait qu'il était en manque de n'importe quoi et de qui tu voudras. Aurait bien voulu rencontrer un autre être pour le serrer dans ses bras. Le n'importe qui de la rue, par exemple. Mais en général les bêtes, ça n'avait que quatre pattes ou deux bras. En fait, le python se voyait un peu comme le roi de la jungle. Même le lion faisait très gauche avec seulement quatre pattes. Alors que lui pouvait se glisser partout avec souplesse, agilité et silence. Et la force? N'aurait fait qu'une brassée, qu'une étreinte d'un lion. Une seule prise de cou et le lion étouffait net sous la tendresse. En fait, aimait bien serrer du lion, meilleur que de l'hippopotame, ce grossier personnage. Mais de la femelle comme Ève, c'était une sensation toute neuve. Du souffle tout court, côté cœur.

Tout à coup, tout se mit à se gâter par les deux bouts. Ève entreprit de verser de l'eau par les trous de son visage. C'était la première fois qu'un être humain pleurait sur terre, pas la dernière, si seulement Guinness

avait été là! C'était l'exploit avec record homologué à l'appui, tout un spectacle must go on.

Gros-Mâtin, devant l'inconnu, ne savait quelle émotion adopter ni contenance. Il resta déroulé par manque d'initiative et à court terme d'imagination. D'ailleurs ce qu'il voyait de plus en plus, c'était trop pour un simple serpent de la basse jungle, fût-il la Parodie Perdue avec ses pourritures terrestres. Ce qu'il voyait? Ouf! je ne sais pas si je devrais indiscretionner autant sur des événements morts et enterrés au point qu'on se doute même plus si c'est arrivé ou pire. Bon, bon, je vois que t'insistes et que je commence à te cha-touiller un peu fort le suspense et à te tomber sur l'insomnie. Dac!

Ce qu'il vit, c'est Ève, oui, Ève, la mère de tous les survivants à cette catastrophe qu'on appelle encore la Création tellement c'est inachevé et en voie de... Ève donc en chaudes larmes qui s'effondrait de tout son long, non pas dans les bras de Gros-Mâtin, mais dans ceux de cette bête (les humains n'avaient pas encore eu le temps de se mettre les distances avec les bêtes, de se dresser des propriétés propres comme le sourire par exemple, le propre de l'homme, et les larmes, le propre de la femme et je dis ça sans sexisme excessif en pesant bien mes mots, syllabe par syllabe).

On a beau être très conscient de n'être qu'un python, ça fait mal et ça souffre partout, et pour tout dire sans avoir peur des mots avec leur bonne gueule, ça lancine et ça élance. Avait le visage qui arborait des airs d'objet perdu, le pitoyable python.

Et Ève, à force de se vautrer dans les bras d'Adam, sans compter la longue caresse de Pythiay et

peut-être même à cause, voilà qu'elle se mit à sourire aux larmes au-delà de toute attente, ça dépassait les combles, elle souriait inespéré. Si elle avait eu un chandail (mais à l'époque, il y avait encore peu de chandails et fallait faire la queue comme à l'est... de l'Eden), elle l'aurait eu à l'étroit avec les seins qu'elle se baladait et ça les rendait parfaitement émouvants comme le sourire).

Gros-Machin gardait le silence en s'efforçant d'y mettre le plus d'expressivité émotive possible, avec sourire d'un jaune royal, car dans la Parodie Perdue, le serpent souriait à l'époque, crois-moi ou non.

Alors là, il vit ce qu'il n'aurait jamais voulu voir, il vit qu'il faisait pitié. Elle avait appuyé légèrement, mais avec suffisamment de conviction pour dissiper toute confusion escortée de malentendus, son sein droit sur le bras gauche d'Adam. Et là, Adam prit conscience de sa grande ignorance doublée d'une totale incompétence sur l'art qu'a la femme de faire des avances à l'homme en tant que partenaire sexuel potentiel. Alors, il recula.

C'est drôle dans la vie; tu fais des avances à des personnes qui reculent et tu recules à des personnes qui t'avancent (cela à titre de simple auteur qui se pose des questions comme des pièges tout en s'efforçant de ne trouver aucune réponse et sans engager la responsabilité de mes personnages pour autant). Gros-Mâtin avait l'air de quelqu'un qui n'a pas d'illusions à perdre. Ève criait :

— Non! Non! Par habitude ou par atavisme biologique, va savoir.

Mais Gros-Machin savait bien dans sa neuve sagesse de vieux serpent que quand une femme dit non,

c'est pour se retenir les sentiments, pour ne pas s'effeuiller trop vite la pudeur, même quand elle est en rien-kini comme Ève. Mais tout en disant non (qui à cette époque arriérée et si primate voulait peut-être dire oui, qui sait?), elle avait le sourire monstrueux de ceux qui sont heureux sans vous.

Gros-Machin se sentait triste comme une chambre seule qui attend quelqu'un pour se coucher. Il sentait qu'il avait envie de serrer, de s'enrouler n'importe qui très fort juste pour se mettre à l'abri du besoin de tendresse.

Ève regardait Adam avec des yeux si profonds que tu y perdais pied et t'y noyais. Elle regardait Gros-Machin avec haine pour lui aider à faire face à la vie, qui de toute manière est dure pour tout le monde, si tu remarques bien. Mais à force de, la vie ça minimise beaucoup quand le cours des événements tourne trop court. Que veux-tu? Il y a des gens qui saignent pour un rien. Des hémorragies de l'âme, rien de plus. C'est tout de suite l'hémophilie sentimentale et tu peux même pas leur porter les premiers secours. Gros-Machin se sentait en voie d'extermination progressive.

Alors le sourire d'Ève s'enroula sur lui-même pour devenir une grimace. Une grimace de bonheur presque. Gros-Machin n'avait jamais vu. En fait, il n'avait pas vu grand chose, le chéri, parce qu'avec son insuffisance cardiaque et ses différents manques et carences de cœur, il en était devenu aveugle, un aveugle qui en aurait vu d'autres si seulement il avait regardé. Mais quand c'est l'amour, la cécité devient obligatoire et copie conforme.

C'est pas que le bonheur des autres lui faisait tellement mal à l'âme et sa propre santé, mais aurait

voulu être heureux avec. Se sentait entièrement compatible avec tous les bonheurs. Mais se sentir à part au point que tu oublies le mot partage tellement il devient inaccessible jusqu'à son moindre sens, ça c'est impossible! La sémantique en peut plus elle-même.

— C'est parce que les choses ne sont que ce qu'elles sont que ça décourage à la longue, se fit-il remarquer avec un à-propos qui m'étonne.

Il se jurait de ne jamais plus regarder trop fort une femelle pour ne pas l'aveugler, car alors c'est l'amour tout de suite avec ses inconséquences et ça n'arrête plus. Ça dégringole, ça avalanche. Y a les sentiments qui deviennent inévitables avec ça et puis le désir en foule... ça inonde, tu débâcles à ta propre dérive.

Alors vint l'impensable, l'intolérable pour un python bien structuré selon les normes de la nature, l'impossible qui un jour ne sera pas français comme chacun finit toujours par le savoir. Ève et Adam s'embrassèrent dans le sens le plus péjoratif, le plus animal du terme, se prendre à bras-le-corps, à pleins bras, à bras dessus bras dessous, et si personne ne me lisait à voix haute, j'irais jusqu'à murmurer, à bras raccourcis, tu vois les torts que la pudeur peut faire.

Ça s'étreignait, enroulait, lovait, torsadait, tressait, ça se tramait, ça se tissait, s'entremêlait, ça enlaçait, ça ne faisait plus que deux demies et plus qu'un, ça s'additionnait, ça agglomérait, ça entassait, ça empilait, ça fusionnait, ça se fondait, ça se soudait, ça colmatait, ça se plaquait, ça osmosait, ça compénétrait, ça se télescopait, ça s'emmanchait par le cou, ça n'en pouvait plus pour ce pauvre Gros-Machin qui désertifiait sur place, déshydratait de toutes ses écailles, séchait,

brûlait, rôtissait, se cactussait, s'épinait sans la moindre rose, se cryogénait, s'embryonnait, se fœtussait. C'était la grande panique d'urgence, l'état d'alerte, le sauve qui puisse, et alors... alors.. seulement...

Ce fut la foutrature du cercle, la semaine des quatre maudits, les galantes grecques, Gros-Machin à bout de non-tendresse, épuisé de carence amoureuse, se mit à se prendre dans ses propres bras, à s'enrouler lui-même, sur lui-même, à s'étreindre plus fort que tout au monde, se serrer le vice et la ceinture jusqu'en bas, c'était l'horreur et châtiment, s'entrenouait tout du long, s'étranglait, s'égorgeait de joie, de bonheur, la grande torsade orgasmique.

Ses cinq mètres rétrécirent, rapetissèrent, se résu-mèrent, s'abrégèrent, s'initialèrent, ne furent bientôt plus qu'un point-virgule, qu'une virgule et comme les virgules, c'est facultatif le plus souvent, il se supprima la ponctuation, fou de félicité, béat de béatitude, pendant que Ève tendait une pêche à Adam qui hurla sa suffisance avec orgueil intégré et amour-propre garanti :

— Melba! ce qui soit dit en passant était peut-être le nom de notre mère à tous, qui sait?

Et Adam lui mangea la pêche et tout fut consommé, une fois pour toutes.

Je sais, je sais, c'est une fin triste pour le python trop affectueux et je sais que tu n'aimes pas les sad ends, mais l'excès de besoin de tendresse se casse souvent la gueule sur les autres, que veux-tu, c'est pas moi qui va t'inventer ça.

Malheureux

Pierre Plouffe

JE suis un mal heureux car je ne sais où je suis. Je vis. Je vis. Je vis ma vinaigrette, mon bar à salade. Donnez-moi, donnez-moi de l'oxygène. C'est tout ce que je veux, c'est tout ce dont j'ai besoin.

Je vois des gens, d'autres corps marcher pour aller gagner leur vie, ailleurs. Ils courent rejoindre l'endroit de leur vie. Ils poursuivent leur vie; la vie est ailleurs, ailleurs, ailleurs, et ce n'est jamais où vous êtes.

— Qu'est-ce que tu veux, mon garçon?

— Gagner ma vie.

— Gagner ta vie? C'est pas ici que tu vas gagner ta vie. Achète-toi un billet de loterie, un M-50, un golf Persique. Ici, mon petit gars, je te fais courir et, en échange, je te donne un billet de banque, cela permet de visiter la banque sans frais. T'es engagé!

Et ils poursuivent leur vie; ils se poursuivent. Pas pour rien que le peuple est stressé. Il y en a qui s'arrêtent, près de moi où je suis assis, me donnent de l'argent. D'autres donnent sans s'arrêter, ni regarder, et je ne sais pas pourquoi cela. Je ne sais pas tout, mais je sais que j'ai ma vie. C'est ma mère qui me l'a donnée. Elle m'a dit : «Je t'ai donné la vie.» Je lui ai dit merci et

je suis parti. J'avais et j'ai encore tout dans mon sac : ma vie. Je ne l'ai pas vendue, pas donnée, ni perdue par honneur à ma mère. Elle a travaillé fort, ma mère, pour ma vie. Elle a couru après la sienne et a trouvé la mienne, l'a gardée, l'a mise sur son dos, malgré le poids. Elle a couru, couru, volé, navigué les océans, la mer Tume, traversé les calotes polaires, les têtes froides, et moi j'étais sur son dos, petit pois de senteur. Les plus plaisantes odeurs sont celles qui s'arrêtent sans donner. Même les policières; elles me demandent gentiment comment ça va, ce que je fais là et m'envoient promener ailleurs. Pourquoi appelle-t-on les romans policiers des romans noirs et polar? Ce n'est ni noir ni froid. Les policières qui m'ont abordé sont bleues, toutes bleues comme le ciel sans nuages, et leur voiture blanche, avec un arc-en-ciel jaune. C'est beau! De vrais anges! Elles ont les clés de Saint-Pierre et tout ce qui leur manque, c'est des ailes pour voler. Je vois des gens... On naît et après on marche à gagner sa vie, pour finalement mourir en paix, disent-ils. Rest in pieces. Je crois cela plus juste, plus précis. Ils ne sont pas riches, pas assez pour s'acheter un billet de loterie. Plutôt, ils méritent une contravention : c'est un contrat en bonne santé avec de belles formes qui ventile votre portefeuille. Pour payer la contravention, il faut aller (marcher) travailler, travailler à gagner sa vie, car lorsqu'on vous donne une contravention, on séquestre votre vie pour que votre corps ne s'enfuie pas, pour que vous ne deveniez pas un récit-dit-vite, un courant littéraire. L'âme, c'est tout ce qu'on possède, le reste c'est de la foutaise; on vous séduit avec pour garder votre âme. Et pourtant, il n'y a personne de riche. Les riches, les vrais, ça

MALHEUREUX

n'existe pas! Ceux qui se disent riches ne sont pas de vrais riches, ce sont des directeurs de chorale. Ils font chanter les âmes parce qu'ils ont perdu les leurs. De vrais jaloux! J'ai vu cela à la télévision. Une télévision, c'est comme nos yeux et ça voit plus loin, donc plus en profondeur : on peut se fier à elle. C'est une histoire d'amour à toujours recommencer.

Quand j'étais pois odoriférant, ma mère me rapportait de la mer Tume du sel. C'est une mer sans fin entre deux draps tout pleins de sel. Ma mère me disait que le sel rend les petits pois comme moi plus purs. Par osmose, le sel suce le sang des mauvaises influences et donc le petit pois flotte dans une eau plus pure. Et quand j'étais tout propre, ma mère m'emmenait au restaurant voir danser les serveurs ou au musée entendre les guides.

Elle m'a donné ma vie, l'océan de son sang. Elle est allée aux Caraïbes et a aimé les plus grands pirates sauf Barbe-bleue; elle l'a égaré dans le Triangle des Bermudes. Elle a navigué sur le Mississippi et l'a creusé là où le lit n'était pas assez profond, écarté les rives où ce n'était pas assez large; elle a remonté le Mississippi jusqu'au fleuve Saint-Laurent et la rivière des Outaouais. Mais où sont mes politesses? Mon nom est Camis. Camis Hull. Et vous?

$\text{CH}_2\text{ONO}_2\text{-CHONO}_2\text{-CH}_2\text{ONO}_2$

Les traités de chimie

Marc Vaillancourt

NITRO ni trop peu.
Je l'avais connu étudiant de chimie, à l'époque où moi-même je soupirais après un diplôme, ce schibboleth des mandarinats. Qu'ils disent. En fait, qui s'instruit, s'appauvrit. Il faut faire attention de ne pas tomber dans le godan des idées reçues. Et puis, reçues, les pétasses, au taille-pipe de quel oral d'attrape-couillons?

Le copain, il faisait le croque-note dans un caboulot du centre-ville. Les Calendes Grecques, ça s'intitule, ou le Café de l'Indépendance, je sais plus trop. Coquecigrue? Non. Enfin, ça jasse comme ça peut. Après bien des années, que je l'ai revu; j'avais eu le temps. Ils appellent ça la fuite en avant, ceux qui savent. Ça m'amusait, je croyais. Pauvre abruti. La fois précédente, c'était au vieux Chez Henri, dans la broue qui nous sortait par les écoutilles, qu'on avait devisé camaradement. C'est vous dire. On s'était perdus de vue. Pourtant, on habite à Hull tous les deux. Il faut dire que je sors pas gros gros, que je suis casanier; ni sorteux, ni sortable. Rudânier, c'est ça. Merci, Émile. Amour de la science, branlettes de neurones. Mes sinapses sont des gares de triage pour équations intégrées.

différentielles. Sans blague. Lui, c'était pas plus brillant. On va l'appeler Albert, tiens, pour préserver un anonymat que sa parfaite absence de notoriété ne lui ménage pourtant pas. Avec son petit bac en sciences, frêle esquif jeté sur l'océan des carrières, métiers et professions, ça avait été jojo, se dégoter un boulot. Évidemment, il aurait pu enseigner les sciences (sic) religieuses et morales dans un bahut du secondaire, au milieu d'autres esprits primaires, mais c'était vraiment pas ça qui le branchait, mon oiseau rare, les lois mosaïques, le bon Dieu avec ou sans confession, les voies du ministère de l'Éducation, impénétrables, et les prérogatives de l'ancienneté, souveraines. Faire la nounou pour des morveux qui z'ont rien à branler de rien : non merci! Noble mission, à ce qu'ils disent. Mais ils disent n'importe quoi, pour se mériter la considération des imbéciles. Tiens, aussi bien passer sa vie su'l B.S. à taper le carton, avec des minus habens, dans une taverne; les vacances sont un peu plus longues, c'est tout. Ou mieux encore : rond-de-cuir, être thinker fédéral dans un task force de brain-storming pour meetings sur la couleur de la moquette a murum usque ad murum pour le bureau du sous-ministre adjoint (qui est un esthète, évidemment). Il faut pas dire rond-de-cuir, ça les vexe, à ce qu'il paraît. Z'ont le cuir sensible, ces délicats-là. Deleatur, donc. On mettra budgétivores, à la place.

Bon, on s'énerve. Calmons-nous. Où j'en étais? Ah oui, le troquet à jazz. Je l'avais invité à ma table, le labadens. On avait renoué; fatal, un gars qu'on a fait chimie avec, il vous reste des atomes crochus, ô Démocrite! Voulait être écrivain, c't'andouille. Dans la vie, faut avoir un but! Un but, comme Patrick Roy, avec

une barre transversale un peu basse de plafond, et un feu rouge dans le dos, qui s'allume la cerise quand t'as fait une boulette, camarade! Griffonnait, l'Albert, prenait son pied à des amusettes pour bas-bleus... des éditeurs de tout poil lui refusaient des textes de toute plume. Entre nous, il n'y a pas là de quoi en faire un fromage : ces histoires se terminent toujours de la même façon, si beau soit le plumage, si mélodieux le ramage : dans la bouche du financier, ce rusé goupil. De beaux jours en perspective pour l'édition. Avec la T.P.S., on va pouvoir écrire : «Et le verbe s'est fait cher, et il s'est exilé loin de nous.» C'est d'ailleurs la dernière chose qu'on va écrire.

Bon ben, c'est pas tout, ça.

— Comment ça va?, j'ai demandé à Albert.

— Bof..., il a fait.

— Allez, raconte, raconte, Albert...

Albert, il avait fait larbin, son petit bac en poche, chez des Blokes de Rockcliffe, les Chillingworth. Riches à craquer, à faire PÉTER la société juste : domestique en livrée, sueur du peuple, pâtes et papiers, lobbying et prévarication, voitures de maître, grandissime train de vie... Après quelques semaines, marre et remarre, l'Albert. Il en avait sa claque, d'avaler des couleuvres. C'est pas un régime pour une Grenouille. Notez que j'écris pas Frog. Mrs. Atwood, servante écarlate du Red Enseign, elle trouve que ça fait raciste. C'est du moins ce qu'elle a fait imprimer dans la Boule et la Maille, un canard torontois (c'est quand encore, l'ouverture de la saison?). Marre, donc, le têtard : pas un régime pour lui que de spiker white stédé, de faire le servile.

La grosse maudite Anglaise — l'expression est consacrée —, qui se prétendait «ghermette», mot anglais qui veut dire safre, insistait toujours pour mélanger elle-même la vinaigrette. On a les perversions qu'on peut. Albert, il faisait le maître d'hôtel. Ses études le servirent, pour une fois. Albert, il remplaça le vinaigre par un mélange moitié moitié d'acides sulfurique et nitrique; à la place de l'huile, il mit de la glycérine. Il apporta les burettes et, selon la coutume de la maison, il se retira. Médème fit le mélange (qui fait le mélange fait souvent la bête), confectionnant, à son corps boudiné défendant, de la nitroglycérine.

Que pensez-vous qu'il arriva? Comme dirait le Bonhomme. Ce furent les Chillingworth qui en crevèrent! Le spectacle était joli, by Jove!

Bien sûr, ne nous le cachons pas, le copain Albert avait un tantinet délinqué, mais personne ne porta plainte. Les héritiers étaient trop contents, vous pensez bien! Ils achetèrent les policiers chargés de l'enquête (os à moelle, niche en Floride, bon niam-niam). On se creusa la tête pour trouver une explication plausible; la version de la chute d'une météorite fut accréditée. Le City-Zen, torche-cul comme son nom l'indique d'inspiration mystique, se fit un devoir de répandre cette fable. De l'utilité d'avoir des relations.

Albert se mit au saxo, et ne tua plus.

La double morale de cette histoire, c'est que la musique adoucit les meurtres (rétrospectivement), et que, contrairement à ce que pense un vain peuple, la chimie n'est pas un art à dédaigner dans les périodes troublées de remise en question des Valeurs Éternelles.

Le pouvoir est au fond des tubes à essai.

Ne tirez pas sur le pigiste...

Pierre Langevin

*soyez triste
pleurez sur la ville et la toundra
pleurez sur la mine et le maïs
pleurez ce peuple est inutile*

Paul-Marie Lapointe

COMPTE RENDU DE NOTRE PROCHAINE RÉUNION (VARIA OUVERT)

1.1 – Aujourd'hui, l'astrologie étant au rang de nos matières scolaires, nous accueillerons ce soir la célèbre Minou Brûlé, et si Zodiaque se peut narrer, notre invitée, qui d'ailleurs fut championne de patinage, l'an passé, malgré des dissensions de jugement (5.6 4.3 5.9 4.8/5.8 4.5 5.7 4.2) à caractère politique, viendra nous parler — Ô! patin, février, références — de notre restructuration en cours, dans le cadre du concours «Moues d'ascenseur».

1.2 – Vu la durée du débat, qui permettra au Comité d'annexer l'anus de ses hôtes, il y aura plénière à moins qu'engrossée de sa performance pubère, la jeune mère patineuse de seize ans ne procède déjà, séance attenante, à la révision du procès-verbal de notre réunion précédente, aveu sous pli.

CONTES ET NOUVELLES...

1.3 – Veuillez prendre note que la moue de Minou n'est pas à proprement parler dans vos ventes de garage mais dans vos reportages d'automne, la pauvre outarde, elle n'a pas l'art du quizz. Elle ne mange pas de frites et/ou de fleurs, elle ne fait pas de ski le week-end, et s'était amourachée d'un minus de coin de rues, pas assez démuni pour être télévisé, mais plein de cette adrénaline d'oiseaux dans les parcs. Voyou qui quête de tout, du feu du temps des sous, petit proxénète sans scrupules qui la faisait chanter, danser, et sauter (la petite gobait tous ses propos).

1.4 – Pour de plus amples renseignements sur toutes perspectives de gésine, consultez les Actes du Colloque sur les maladies comportementales à l'École de Patinage artistique, particulièrement les points huit et neuf du huis clos prohibé, où on peut lire que Minou s'ingéniait à tout nier, et adressez vos vues précises au Président, qui la laisse fumer, en dépit de nos recommandations antérieures sur la toxicomanie en zone limitrophe. En toute confidentialité, très chers membres, nous prendrons des mesures de discussion adéquate lors de notre prochaine Assemblée générale annuelle, qui aura lieu en novembre, soit le lendemain du jour férié de l'Armistice.

1.5 – Le coquelicot à la boutonnière du paletot ne sera pas en vigueur, mais comme c'est un dossier chaud, prenez connaissance de votre ascendant didactique, et pour les modalités du scrutin, ménagez vos interactions futiles. Notre trésorière nous signale qu'il y a eu une manifestation de jeunes proxénètes sur la Colline, et que Minou était présente. Pour ceux et celles que cela intéresse, le Président est cancéreux, mais ils

NE TIREZ PAS SUR LE PIGISTE...

n'ont pas encore trouvé de métastases dans ses yeux, à cause de la haute teneur des toits d'oxyde bleu.

1.6 – On sait pertinemment que cette loque qu'on colle au terminus d'autonomie pourra s'exprimer, puis décoller pendant le huis clos des commissaires. Même si Minou a contesté la légitimité de cette mesure depuis le début des cours de patinage, nous croyons primordial de mettre l'accent sur le mérite artistique et/ou technique des francophones d'Ottaw'Ull, quoi qu'en dise le Président, un juriste d'origine louche et de formation xénophobe, pour qui noces et divorces sont de grosses horloges blanches et obscènes. Soyez donc présentes, mères du quorum, pour que nous puissions prendre ensemble, sur la question des ruts taxés en bas âge, une position parentale, et même radicale. La décision sera suivie d'une soirée musicale.

1.7 – Comme l'affirmait la Présidente sortante, il demeure inadmissible que nous n'ayons pas été mises au courant des délais de cette fomentation intramurale. Même avec triple axel, Minou est une contrevenante notoire. Quant aux écrits du Président dans le Bulletin des Collèges virtuoses, lors du Salon de l'Ordinateur, ils dénotent une tendance pernicieuse à ne voir dans notre Association que des frissons de jupettes de tulle. Qu'en pensez-vous?

1.8 – Si vous avez le temps, et si vous estimez toujours que les points huit et neuf sont techniquement valides, veuillez cocher cet envoi (formulaire de description des tâches de la patineuse débutante) et nous le retourner rapidement, soit avant ce soir, soit avant votre position et/ou disposition autour de cette table de concertation. Ou même tôt ou tard. Nous

avons reçu tous les diagnostics vénériens : la réaction du Président est à l'ordre du jour...

1.9 – Pour votre information, il y aura accessibilité au transport mésadapté de Minou, maintien de son désir de revoir ses camarades à domicile, et pour cerner son écœurement spécifique, nous déterminerons la problématique de sa popularité en complémentarité avec les services inexistants. Après analyse de ses besoins affectifs, et suite aux recommandations du Président en situation de crise, nous poursuivrons avec notre mandat d'évaluer le quotient d'agressivité de notre conférencière mélomane, puis identifierons notre stratégie opérationnelle. S'il y a urgence à faire adopter une résolution sur cette grossesse susmentionnée, faute de quorum ou à défaut de forceps, un concept d'abus de pouvoir suffira à faire annuler le huis clos de la réunion dernière, où le Président prônait le désistement total.

1.10 – Avec un échéancier rigoureux, nous pourrions éliminer le tabagisme nocif, pendant la réunion, et par le fait même, nettoyer le canal Rideau de toute forme de prostitution compétitive sur glace, contribuant ainsi à l'image d'Ottaw'Ull, dont on sait les trottoirs propres pour touristes jour ou/et nuit.

1.11 – Le Président m'a reproché de ne pas dépouiller dûment la correspondance de l'Association, lors de la levée de fonds, mais il n'a pas encore sa Carte de citoyenneté biculturelle, et serait bien mal foutu de changer la serrure de nos locaux, puisqu'il a déjà dilapidé la petite caisse, et que sa sœur demeure en conflit d'intérêts avec nos politiques sur la prise en charge précoce de Minou. L'athlétisme thérapeutique est incompatible avec l'accouchement, non?

NE TIREZ PAS SUR LE PIGISTE...

1.12 – Merci à Madame Niznaz pour le couscous du dîner multiculturel! Son mari est conservateur du Musée des Sports, et le Tour du Monde en Tapis rouge nous a vivement impressionnés...

1.13 – Le Bottin des Institutions d'escorte vient d'être publié pour une nouvelle année, dans les deux langues, et Madame Zwyx le recommande au Président. Il est disponible à l'angle des rues Bank/Queen, et non plus dans le bottin d'Ottaw'Ull, selon la décision rendue publique, cette année, par le Ministère des Affaires ésotériques. Madame Zwyx, qui participait aux audiences en qualité de cartographe, lui suggère le syllabus ci-bas mentionné (Voir liste bilingue au point 1.16...)

1.14 – L'aiguillage des lames sera désormais gratuit pour nos jeunes talents, à notre Centre, et le jury mieux informatisé.

1.15 – Si vous ne pouvez être des nôtres ce soir, si ça vous intéresse peu ou pas, si vous êtes d'humeur grisaille, s'il pleut acide et que la température empêche une éviction appropriée des patineuses au huis clos, restez chez vous, débarrassez pour l'amour du siège, et des clauses de retours d'impôts philanthropiques. On s'arrangera pour gérer sans frais la non-grossesse de Minou. Exception faite des commissaires, qui, après une pause brève et minutée, trancheront le litige, et nous aideront avec l'éclairage de la salle, la disposition des chaises, la rédaction du procès-verbal et les délais de clarté exécutive.

1.16 – Voici la liste de Madame Zwyx, qui n'est pas exhaustive, mais qui ne s'embarrasse pas d'un huis clos neuf ou varia clos; MISS OTTAW'ULL (Manque Ottaw'Ull), THE ARISTOCRATIC SHADOW (L'aristocratique

ombre), BABYPHONE INC. (Bébéphone inc.), AFTER RUSH HOURS (Après le trafic), FRENCH BIRDS (Oiseaux français), MAGIC MOON (Lune magique), ADAM AND EVE (Ève et Adam), FIFTH AVENUE (Avenue cinquième), ANGELS OF APHRODITE (Les anges de Vénus), SELECT TOUCH (Une touche de choix), DAYDREAMING (Rêver le jour), NIGHT PARADISE (Ciel de nuit), ROSES AND SPICE (Roses et épices), BIG SHOT'S SPOT (Le coin de gros coups) et FUSSY MUPPET (Pantin câlin). Bravo Madame Zwyx! En juges d'amour, nous vous accordons une note quasi parfaite (la dernière est mienne) :

5.9 5.8 5.7 5.9

5.5 5.9 5.6 6.0

1.17 – Recevez, chers membres du Comité, la meilleure expression des sentiments de la secrétaire du Président. Bonne saison de patinage! Levée de l'Assemblée à minuit...

Madame Brûlé, mère de Minou.
Ottaw'Ull, 1999.

p.j.

Document annexe :
Formulaire aux parents

ANNEXE 1

DESCRIPTIONS DES TÂCHES POUR LES STAGIAIRES SUR
GLACE (Petit sondage)

- 1 – • Êtes-vous femme ou vétéran?
- Êtes-vous vétéran ou autochtone?
- Êtes-vous femme ou autochtone?

NE TIREZ PAS SUR LE PIGISTE...

2 – Depuis la séparation d'Ottaw'Ull d'avec le reste du Canada et/ou du Québec, savez-vous patiner?

- OUI
- NON

3 – Quels sont les écureuils que vous préférez sur la Colline?

- Les noirs
- Les gris.

4 – Cochez, par ordre d'importance, les tâches principales de votre patineuse.

- Maximiser le déficit récréologique.
- Valoriser les retraités
- Sensibiliser la population au taux d'oisiveté hivernale.

5 – Prévoyez-vous de déménager un jour? Commentez.....

omówi) i... (M...)

4 - Co... (C...)

5 - Proszę... (P...)

1 - ...

2 - ...

Table des matières

Préface	11
Première partie : <i>Du quotidien au mystérieux</i>	15
Carmen Dubrûle-Mahaux, ... et des poussières!	17
Jacqueline L'Heureux Hart, L'argent de la vieille	21
Diane Elle-Lefebvre, Ti-Jacques le frileux	27
Hélène Bissonnette, Le cadavre de la 105	31
Ghislain Bérubé, Le pirate des Cyclades	37
Jocelyne Fortin, La chaîne torsadée	41
Claude Bolduc, Chambre de rêve	45
Pierre Bernier, Le macchabée	53
Hélène Bissonnette, Le voleur de livres	59
Madeleine Reny, Pare-chocs	65
Carmen Dubrûle-Mahaux, Mésanges du matin	71
Deuxième partie : <i>Du poétique au merveilleux</i>	77
Andrée Beauregard, L'été guerrier	79
Eddy Garnier, Comment est né l'enfant	83
Louise Boulay, Un automne pas comme les autres	87
Stéphane-Albert Boulais, Lac-Blue-Sea, pays de la lune	93
Marie Gérin, Zoulou à l'œuvre	97
Julie Huard, Nuit blanche, fable pour l'hiver	101

CONTES ET NOUVELLES...

Troisième partie : Du fantastique à l'expérimental 113

Richard Poulin, L'innocent aux mains pleines	115
Claude Bolduc, L'enfer mauve	127
Jacques Michaud, Jean-Sébastien Richard	135
Jean Perron, Pour voir qui se cache dans la nuit	141
Normand Rousseau, Le python trop affectueux	145
Pierre Plouffe, Malheureux	157
Marc Vaillancourt, CH₂ONO₂-CHONO₂- CH₂ONO₂, Les traités de chimie	161
Pierre Langevin, Ne tirez pas sur le pigiste...	165

Table des matières 173

Quintessence
Pour les 100 ans
Les Éditions du Versant
205, rue Saint-Jacques
Montréal, Québec H2Y 1K4
Tél. : (514) 399-1100

CONTES ET NOUVELLES

DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

est un recueil de textes écrits par des membres de l'Association des auteur-e-s de l'Outaouais québécois. L'Association regroupe les auteur-e-s dans le but de promouvoir et diffuser leurs œuvres par tous les moyens appropriés, et de favoriser les échanges entre toutes personnes ayant des intérêts littéraires. Elle œuvre également dans le but de favoriser l'implantation d'une politique globale du développement des lettres dans l'Outaouais.

L'Association des auteur-e-s
de l'Outaouais québécois
Casier postal 82
Succursale «A»
Hull (Québec)
J8Y 6M7

ISBN 0-71902-74-3

Copyright © Les Éditions du Versant 1991

Dépot légal - troisième trimestre 1991

Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits réservés. La reproduction de ce livre ou tout ou partie par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'éditeur est formellement interdite. Toute réimpression sans l'autorisation écrite de l'éditeur est formellement interdite.

CONTES ET NOUVELLES

Troisième partie : Du fantastique à l'expérimental 113

Richard Proulx, L'innocent aux vastes plaines 115

Claude Robitaille, **CONTES ET NOUVELLES** 127

Jacques Michaud, Jean-Baptiste Richier 135

Jean Perron, **LE NOUVEAU QUÉBEC** 141

Norval Bourque, Le voyageur 145

est un recueil de textes écrits par des membres de

l'Association des auteurs et de l'Ontario québécois.

L'Association régionale des auteurs et de l'Ontario

promouvoir et diffuser leurs œuvres par tous les moyens

appropriés et se réserver les droits réservés toutes

personnes ayant des intérêts littéraires. Elle œuvre

également dans le but de favoriser l'implantation d'une

politique globale du développement des lettres dans

l'Ontario.

L'Association des auteurs et

de l'Ontario québécois

Casim pascal 83

Sacramento - A.

Hull (Québec)

101 5M7

Distribution

Pour tous les pays

Les Éditions du Vermillon
305, rue Saint-Patrick, Ottawa (Ontario)
Canada K1N 5K4
Tél. : (613) 230-4032

Distributeur au Québec

Québec Livres
4435, boulevard des Grandes Prairies
Saint-Léonard, Montréal (Québec)
Canada H1R 3N4
Tél. : (514) 327-6900

ISBN 0-919925-74-X
Copyright © Les Éditions du Vermillon 1991
Dépôt légal : troisième trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Canada

Tous droits réservés. La reproduction de ce livre en totalité ou en partie, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Distributeur

Pour tous les pays

Les Éditions du Vermillon
305, rue Saint-Germain, Québec (Québec)

Canada K1M 3K4

TÉL. : (514) 370-4332

Distributeur Québec

Québec Livres

442, boulevard des Grands-Érables

Saint-Louis-de-Montreal/Québec

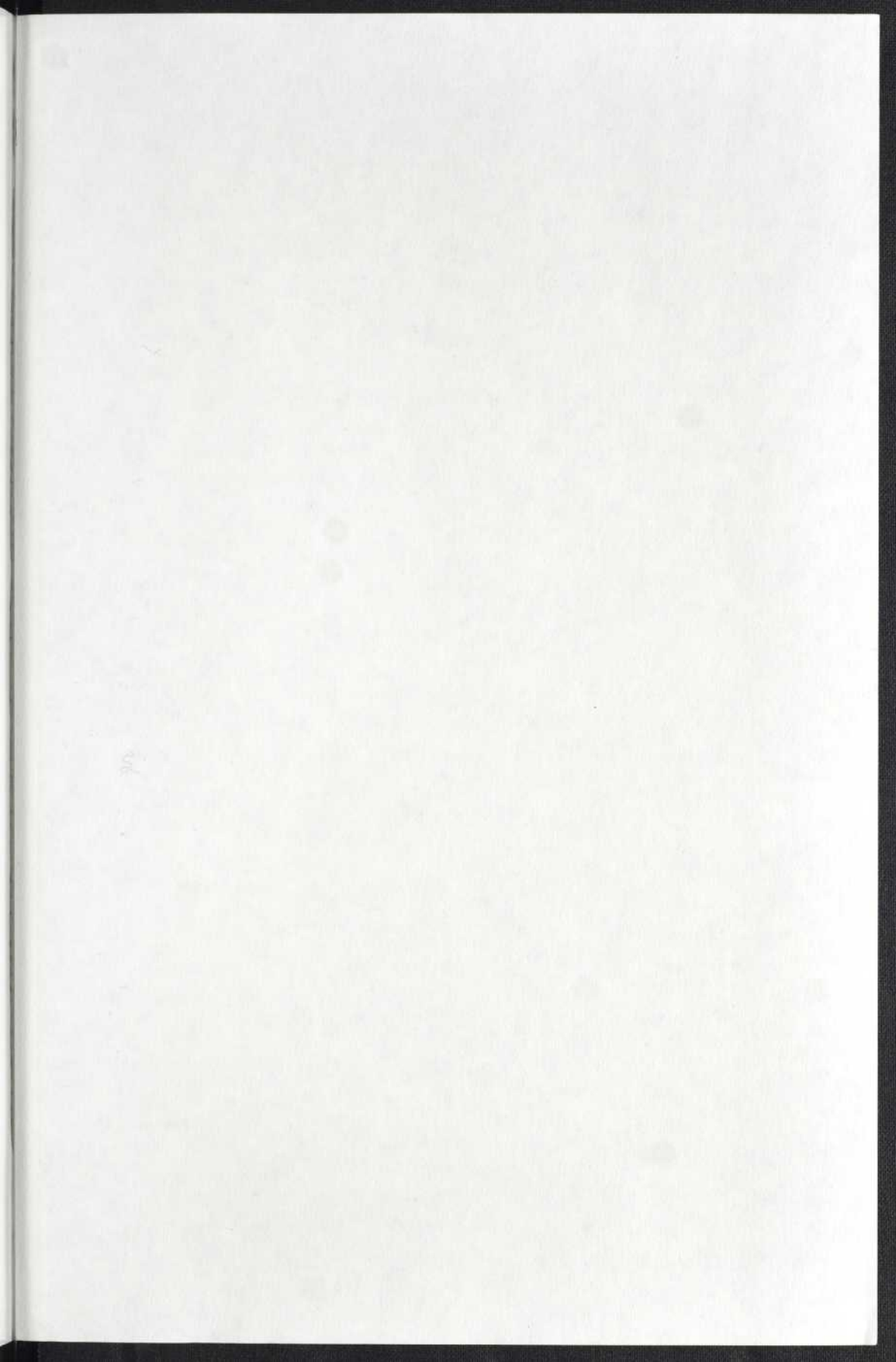
Canada H1K 3M4

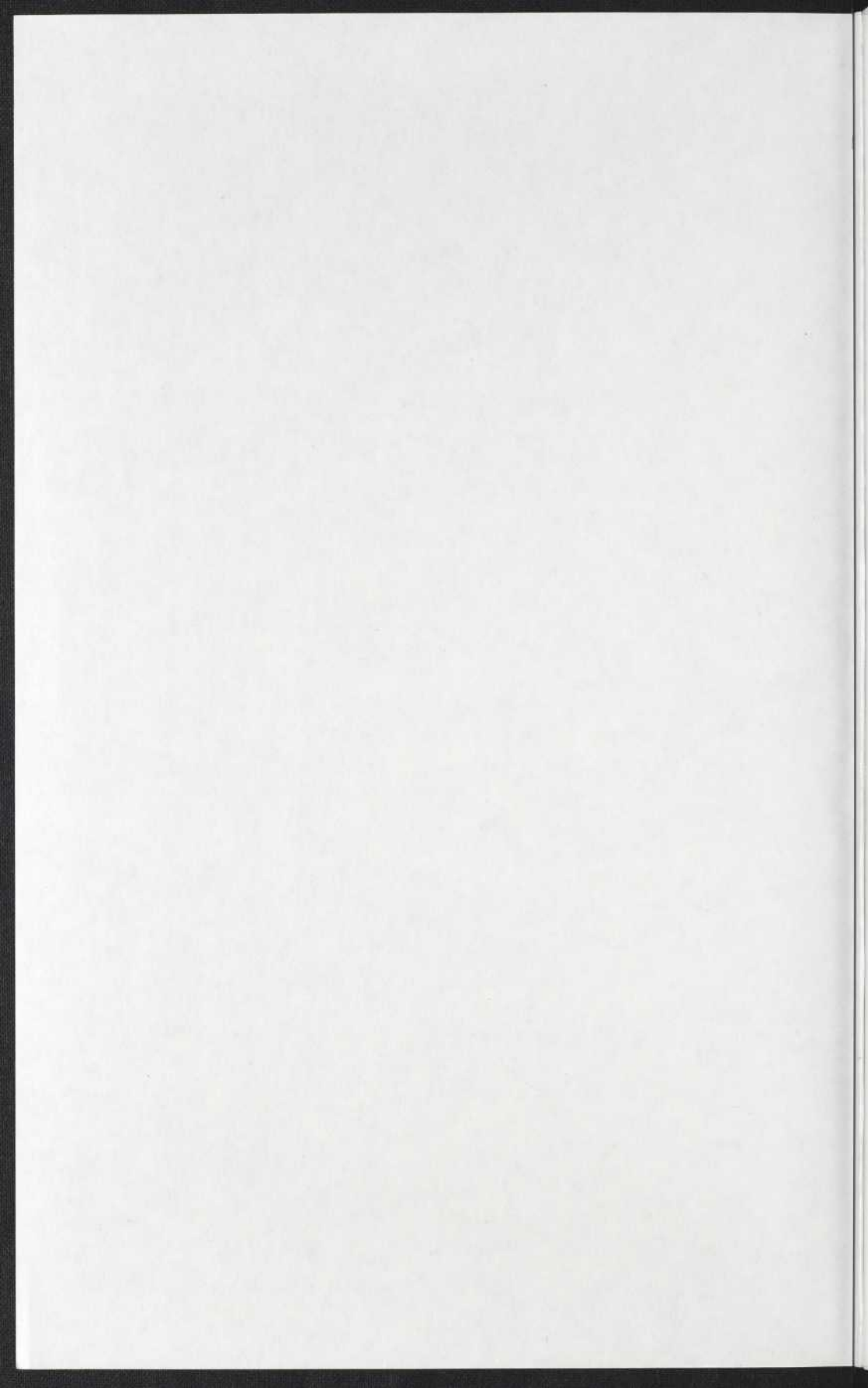
TÉL. : (514) 333-6100

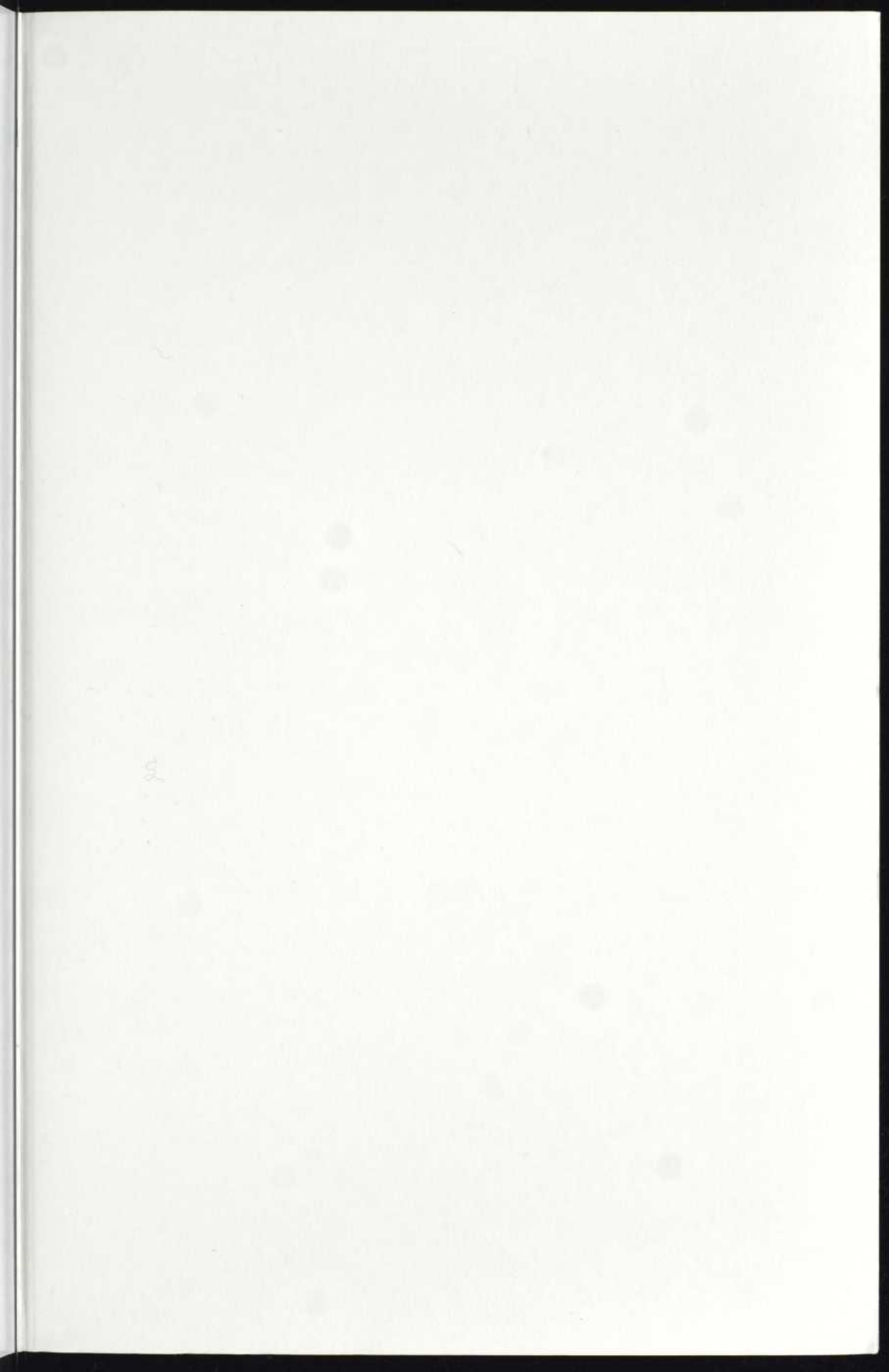
Composition
en Palatino corps douze sur quinze
et mise en page :
Atelier graphique du Vermillon
Séparation de couleurs :
Hadwen Graphics
Impression et reliure :
Les Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Achévé d'imprimer
en septembre mil neuf cent quatre-vingt-onze
sur les presses des
Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
pour les Éditions du Vermillon

ISBN 0-919925-74-X

Imprimé au Canada







CONTES ET NOUVELLES DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

est un recueil de textes écrits par des membres de l'Association des auteur-e-s de l'Outaouais québécois.

Le recueil est divisé en trois parties. Chacune propose un itinéraire particulier. Le lecteur passera tout d'abord du quotidien au mystérieux, puis il ouvrira une porte donnant sur le poétique et le merveilleux. Enfin, le fantastique le mènera au seuil de l'expérimental.

Ce recueil vise à recréer l'atmosphère d'une fraternité d'auteur-e-s, aux talents fort différents, désirant monter dans un même véhicule littéraire, conscients et heureux du métissage pouvant découler de l'entreprise.

S.-A. B.

BNQ



000 171 812

AUTEURES ET AUTEURS

ANDRÉE BEAUREGARD
PIERRE BERNIER
GHISLAIN BÉRUBÉ
HÉLÈNE BISSONNETTE
CLAUDE BOLDUC
STÉPHANE-ALBERT BOULAIS
LOUISE BOULAY
CARMEN DUBRÛLE-MAHAUX
DIANE ELLE-LEFEBVRE
JOCELYNE FORTIN
EDDY GARNIER

MARIE GÉRIN
JULIE HUARD
PIERRE LANGEVIN
JACQUELINE L'HEUREUX HART
JACQUES MICHAUD
JEAN PERRON
PIERRE PLOUFFE
RICHARD POULIN
MADELEINE RENY
NORMAND ROUSSEAU
MARC VAILLANCOURT



LES ÉDITIONS DU VERMILLON ISBN-0-919925-74-X